

Paul-Claude Racamier



L'inceste et l'incestuel

DUNOD

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

Paul-Claude Racamier

L'inceste et l'incestuel

DUNOD

*Une première édition de ce livre a été publiée en 1995
par les Éditions du Collège de Psychanalyse Groupale
et Familiale.*

En couverture :

Allégorie avec Vénus et Cupidon
probablement vers 1540-1550
Bronzino (dit), Allori Angelo di Cosimo (1503-1572)
Royaume-Uni, Londres, National Gallery
(C) The National Gallery, Londres, Dist. RMN /
National Gallery Photographic Department

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2010
ISBN 978-2-10-054834-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

PRÉFACE VII

PROLOGUE IX

PREMIÈRE PARTIE

ABORDS

- 1. À partir de la séduction narcissique** 3
- 2. Œdipe et Antœdipe : un face-à-face** 17

DEUXIÈME PARTIE

CERCLES

- 3. L'inceste et ses violences** 35
- 4. L'incestuel et ses détours** 41
- 5. L'incestualité et ses défenses** 59
- DEUX RÉCITS* 75

TROISIÈME PARTIE

OBJETS

- 6. Équivalents d'inceste** 85
- 7. Secrets** 97

QUATRIÈME PARTIE

DÉRIVÉS

8. Psychopathologie	123
9. Thérapie	149
<i>ÉPILOGUE</i>	161
<i>FINAL</i>	169
<i>GUIDE BIBLIOGRAPHIQUE</i>	171

PRÉFACE

L'INCESTE est à la mode. Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux. L'incestuel, quant à lui, est nouveau. Nouvelle est la notion, et nouveau le terme. Au lecteur, maintenant, de découvrir des horizons qui peut-être lui sont encore inconnus. Et pour cause : ce que d'ordinaire on sait de l'inceste, c'est une sorte de monstruosité sexuelle sévissant sur la scène des familles. Longtemps étouffé sous une chape de silence, l'inceste est aujourd'hui dévoilé, parfois même exhibé, mais toujours aussi mal compris ; ou bien encore, pour le psychanalyste, c'est un fantasme, dont l'existence ne se déroule que sur la scène de l'inconscient. Il y occupe certes une place de choix, mais bien de fantasme.

Entre ces axes il n'y aurait que désert s'il n'y avait l'incestuel : ce n'est pas un recoin de la psychopathologie, ni simplement un ajout à la théorie psychanalytique, c'est un registre spécifique, aux horizons vastes, aux racines plongeant au fond des secrets des familles et des individus, aux surgeons surprenants, aux effluves inimitables. Ce registre étrange et cependant repérable, c'est lui que nous allons prospecter.

Mais ce n'est pas une notion facile à fréquenter. Car il continue de flotter tout autour de l'inceste une odeur de soufre et des relents d'enfer. L'inceste n'a pas fini de déranger. Il effraie. Il fascine. Qu'on le taise ou bien au contraire qu'on le mette à la mode (autre manière de l'escamoter...), il reste ce qu'il est : tueur de pensée, sidérateur de plaisir.

Raison de plus pour l'explorer. On le sait sans doute : il n'est pas dans mes habitudes de reculer devant l'aventure, de me soumettre aux clichés et de me plier à la mode. Il ne me déplaît pas d'aller de l'avant. Et même, en avant...

Il est vrai que l'inceste, à l'examiner de près, a tout pour nous étonner. Il illumine. Mais il aveugle. Quel court-circuit ! Serait-il un aboutissement de fantasme ? Au contraire il induit la fin des fantasmes.

Un chef-d'œuvre des familles ? Au contraire il en signe la perte. Un point culminant du sexuel ? Rien de plus anti-libidinal. Le lien le plus étroit que connaisse l'inceste n'est pas celui de la vie : c'est celui de la mort. Par contraste, il nous donnera, je crois, une assez jolie leçon de vie psychique.

Mais l'inceste n'est pas seulement dans l'acte. Par delà ses apparences connues, il pousse des racines au sein du tissu psychique. Par delà les individus, et même avant eux, il s'étend sur les familles. Tel est donc le champ de l'incestuel, dont les répercussions cliniques se font sentir bien au-delà des connaissances reçues.

Ce territoire longtemps insoupçonné, trop longtemps redouté, mais prêt enfin à se découvrir sous nos pas, j'en offre l'exploration au lecteur. Assurément elle sera incomplète : il lui reviendra de la poursuivre. Sans doute ne sera-t-elle pas toujours réjouissante ; qu'il ne perde donc pas le fil qui nous relie à nos essentielles sources de vie : celui de la pensée et celui de la libido.

PROLOGUE

ŒDIPYEN

D'abord il y a *l'histoire* : les mythes et les héros.

Sur la foi d'une prédiction funeste, deux parents qui espéraient un enfant et qui ont fini par l'avoir s'en débarrassent. Ils le tiennent pour mort. Loin d'être caressé, il aura les pieds percés. Il est perdu dans les prés. Des bergers le recueillent (les bergers jouent un rôle majeur dans les grandes affaires du monde). Il est finalement adopté par un noble couple de Corinthe. Sur la foi de la prédiction funeste, il les quitte. Il voyage. À une croisée de chemins, il se dispute avec un passant. Le passant est altier. Le jeune homme est coléreux. Ils se battent. Le jeune homme tue le plus âgé. Il arrive en ville. Il réussit un concours. Il est fêté. La reine, qui est veuve, le reçoit. Ils couchent ensemble. Il l'épouse. Il lui fait des enfants. Il règne. Cependant, la population va mal. Elle commence à regarder le couple de travers. Le roi s'énervé. Il tarabuste son conseiller. Le conseiller est chef des services secrets : il sait tout sur la vie sexuelle des gens. Il révèle la vérité : sans le savoir, donc (mais, allez savoir...), le jeune roi, c'est avec sa mère qu'il couche. Il n'est autre que l'enfant qu'elle avait abandonné. La terre tremble. Le ciel frissonne. La fureur succède au silence. Des voix murmurent : « Inceste... » Les voix hurlent : « Inceste ! » Le malheur est entré dans la famille. Il s'abat sur le couple. Le massacre fait rage.

L'histoire se raconte. Les tragédiens s'en emparent. Leur succès est grand. Le complexe commence. La psychanalyse s'en saisit : ce sera le complexe d'Œdipe.

Œdipe et sa mère ont ensemble commis un inceste. Mais à leur insu. Dès qu'ils l'ont su, ils ont expié la faute. Elle se tue ; il se rend aveugle et il s'en va errer et périr au loin. Pourquoi l'histoire d'Œdipe est-elle au centre d'un complexe ? Parce que l'inceste avec la mère est accompagné (précédé) du meurtre du père ; que le désir incestueux est mis en œuvre, certes, mais non conscient ; que la parenté est faussée, mais omniprésente ; que le désir et le tabou s'affrontent ; que le surmoi veille, qui interdit et sanctionne ; et qu'ainsi s'organise une configuration capable d'ourdir sa trame au fond de toute âme humaine : les auteurs tragiques ne s'y sont pas trompés.

L'histoire d'Œdipe, c'est l'inceste en acte, en fantasme et en complexe : elle est matière à complexe parce qu'elle se situe à l'exacte jointure de l'acte et du fantasme, de l'inconscient et du conscient.

INCESTUEUX

Tout autre est l'histoire de Périandre. Je ne manquerai pas de la raconter en détail. Mais d'avance elle se dessine en quelques traits. Périandre était devenu roi. Il s'émancipait de sa mère. Elle le voulait tout à elle. Nüitamment, sans se dévoiler, mais non sans se dénuder, elle le séduit. Sans savoir qui elle est, il lui fait l'amour. Enfin, il l'apprend. La catastrophe est lancée : le jeune roi sage qu'il avait été devient un tyran sanguinaire et pervers. C'est le peuple qui souffre. Inceste encore, mais sans conscience, et sans inconscient non plus : rien ici n'est en profondeur, mais tout est en sang.

Au-dessous de l'histoire et de ses reliefs, il y a la *clinique*.

L'authentique histoire de Périandre appelle deux ou trois commentaires. Il est vrai que sa mère l'avait abusé afin d'user de lui : elle lui avait raconté toute une histoire pour qu'il ne cherche pas à savoir qui était au juste cette femme qui tenait à coucher avec lui, toutes lumières éteintes et incognito. Voyez ici passer le secret dans son alliance avec l'inceste. C'est d'ailleurs moins un secret qu'un mensonge, et moins encore une supercherie qu'un déni. Car enfin Périandre, s'il est aveugle, c'est bien parce qu'il y consent ; il ne veut pas voir : il dénie. Nous examinerons plus loin dans ce livre s'il est vrai que l'inceste fait alliance avec le déni à travers la pratique imposée du non-dit (« Pas vu, pas cru »). L'obscurité imposée, le bandeau sur les yeux, telle est ici la garantie du déni. Dès qu'il vient à Périandre l'idée d'allumer quand même la lumière, il voit et il sait.

On se demandera peut-être aussi comment il se fait que Périandre n'ait pas, au lit, *sent* l'odeur de sa mère. Car le flair est parfois plus sûr que le regard ; une odeur de mère ne devrait pas tromper. (Ne sait-on pas que rien n'est plus personnel qu'une odeur ? Et tous les psychiatres ne savent-ils pas que les plus graves hallucinations sont olfactives ?) Mais la mère de cet homme l'avait-elle assez tenu contre elle dans sa prime enfance, pour qu'il connaisse son odeur ? Nous examinerons aussi cette question : nous nous demanderons si l'inceste consommé n'est pas le fruit tardif et empoisonné d'une tendresse jadis et à jamais frustrée.

Dernière remarque, et non la moindre : cette mère, nous dit-on, entendait conserver tout à elle ce fils qui lui échappait ; c'est ainsi qu'elle s'offre à lui : l'inceste est son « garde-fils ». Ce qui nous donne à penser que *c'est un peu moins tel fils qui désire posséder sa mère, que celle-ci qui de son fils entend conserver la possession.*

Sans doute peut-on apercevoir dans cette assertion, dans ce raccourci, toute la différence qu'il faut faire, et que nous examinerons à loisir, entre l'œdipe et l'incestuel.

INCESTUEL

L'incestuel, le voici justement qui arrive.

Une famille

Vous avez réuni les membres de la famille F. Vous les laissez s'exprimer. Passent quelques banalités. Viennent des informations destinées à situer respectivement les différents membres. Des anecdotes, que vous écoutez attentivement. Mais voici qu'un malaise insidieux s'insinue dans votre esprit. Des doutes flottent. Vous vous prenez à vous demander si cette Jeanne que voici est bien la fille de Justin, ou bien sa sœur. Son épouse, peut-être ? Voyons ! Reprenons. Mais il vous suffira d'une question, et puis d'une réponse, pour vous y retrouver plus mal encore. Et cet Honoré qui revient si souvent sur le tapis, mais toujours absent, est-il bien le jeune malade pour qui l'on vous consulte, ou bien son oncle, qui mourut jadis en Argentine dans des conditions qui ne furent jamais élucidées ? Tous deux — et ce n'est assurément pas par hasard — portent le même prénom, mais on ne vous livre aucun de ces indices qui permettent le plus souvent d'opérer la distinction entre des homonymes. Et si vous poussez l'investigation par quelques questions précises, alors vous allez recevoir des informations évasives ou des diversions qui

vous égarent. Tout ce monde baigne dans une atmosphère indécise où s'entremêlent et se confondent de manière étrange les ascendants et les descendants, et les morts et les vifs. Où se trouve dans cette famille la frontière entre le banal et le sexuel ? Existe-t-elle seulement ? L'air qui règne de part et d'autre est le même. Mais s'il n'est pas de frontière vivante entre ces deux registres de vie, il n'est pas non plus, entre eux, de lien.

Un couple

Et ce père et cette fille, dans une autre famille, qui sous vos yeux se regardent en chiens de faïence, que complotent-ils donc dans leur coin ? Chacun d'eux s'est plaint amèrement de la désaffection de l'autre. Par devant vous ils se retrouvent comme après un long voyage. Que dis-je : par devant vous ? C'est par devers vous qu'il faut dire. Car ils sont là, en effet, comme des voyageurs au milieu de passants inconnus, et les passants, c'est bien vous. Même la mère, qui bavarde abondamment sans rien perdre de son air glacé, semble à l'écart. Père et fille sont tous deux absorbés dans des affaires d'argent. Ils palpent avec ardeur des chèques, des comptes et des billets. Un air insidieusement indécent flotte autour de ces échanges. Lorsque vous tentez d'en faire un commentaire, vous êtes rabroué comme si vous aviez commis une inconvenance. Tous deux, père et fille, quittent alors la pièce. La mère les suivra. La séance est terminée.

Lorsque vous comprenez enfin qu'en croyant aborder une banalité vous avez porté la main sur un secret d'alcôve, l'erreur était déjà commise : c'est une relation incestuelle qui s'était déroulée sous vos yeux ; c'est une famille incestuelle qui vous avait égaré dans les méandres de généalogies improbables : rien n'est inexpugnable comme ces liens inconsistants.

Cette jeune fille au père argenté et à la mère glacée n'a jamais encore guéri des brûlures affectives de son enfance. Elle a plusieurs épisodes délirants à son actif, et deux tentatives de suicide.

Aperçus

Que venons-nous d'apercevoir en ces quelques coups de projecteur qui nous résument elliptiquement une foule d'observations ?

Saisissante, la confusion des générations. Plutôt qu'une confusion proprement dite, c'est un glissement, comme entre deux étages d'une maison qui seraient toujours prêts à se substituer l'un à l'autre. Les

limites entre générations se franchissent comme se passeraient des frontières désinvesties, et ainsi devenues de pure forme.

Des générations pour ainsi dire interchangeables : une famille tout entière est imprégnée de cette insidieuse conviction. Une conviction qui va loin : l'évidence des origines, tout comme le tabou de l'inceste, y perdent leur valeur, leur poids, leur évidence. Une « conviction » qui n'en est pas une, car elle s'appuie sur des failles plus que sur des affirmations. Une indistinction entre les générations qui s'impose et se diffuse incessamment, sans jamais s'affirmer. Faibles ou nulles seront les limites, mais ce sera surtout dans les esprits.

On a vu comment l'inceste génital est remplacé sans qu'il y paraisse par l'activité apparemment banale qui en tient lieu. Mais rien de banal au fond, ni de bénin. « Propriété privée. Défense d'entrer. Défense de toucher. Défense de savoir, sous peine de rejet et d'exclusion. » Ces manipulations au grand jour, dont l'intimité reste secrète, nous les apercevons d'ores et déjà comme des équivalents d'inceste : remarquable extension du domaine incestuel, lui qui tout entier est tourné vers l'action.

Encore faut-il apercevoir l'ombre d'un personnage de famille, dont la mort à la fois pesante et secrète plane sur toute la tribu.

Dernière ombre enfin, ou plutôt ultime éclat : la psychose.

Tel s'est donc dessiné à grands traits ce registre singulier que je qualifie d'incestuel.

DÉFINITION

Il est grand temps d'en venir aux définitions.

L'incestuel, c'est un climat : un climat où souffle le vent de l'inceste, sans qu'il y ait inceste. Le vent souffle chez les individus ; il souffle entre eux et dans les familles. Partout où il souffle, il fait le vide ; il instille du soupçon, du silence et du secret ; il disperse la végétation, laissant cependant pousser quelques plantes apparemment banales, qui se révèlent urticantes.

Mais la notion d'incestuel mérite et impose plus de précision, d'autant qu'à l'approche de la question de l'inceste un vertige saisit les esprits, qui brouille les images et les concepts, et ferme les portes ou les laisse au contraire battre à tous les courants d'air.

Incestuel est un qualificatif néologique, destiné à s'appliquer à une notion elle-même nouvelle et spécifique. Il qualifiera certains faits cliniques, mais il peut s'employer substantivement, désignant alors un

registre de la vie psychique et relationnelle. Je vais encore adopter le terme d'*incestualité*, qui s'entendra sans peine pour désigner la qualité propre de ce qui est incestuel. (Je le dois à Maurice Hurny et Giovanna Stoll.)

Il faudra utiliser le verbe *incestualiser*, pour désigner l'action consistant à rendre incestuel ; l'adjectif *incestualisé* qualifiera ce qui est rendu incestuel, et *incestualisant*, ce qui rend incestuel. Moins académique, mais plus fort est le verbe *incester*, qui doit sa tonalité péjorative à sa proximité avec infester ; d'où vient le participe incesté : parasité par l'inceste. Je ne crois pas que j'oserai le terme d'incestation ; mais qu'on ne s'étonne pas si dans les occasions les plus graves je parle des *incestués*, et même des *incestuants* (et s'il nous faut d'autres néologismes, nous les trouverons en route...).

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette notion nouvelle, dotée d'un terme nouveau (et de ses dérivés), se glisse dans un terrain déjà fort occupé ; elle est pour ainsi dire encadrée par deux visions de l'inceste que nous connaissons bien : celle de la pratique sexuelle incestueuse ; et celle du désir et du fantasme incestueux : un seul adjectif, pour deux modalités fort différentes. Or l'incestuel n'est pas forcément génital, mais ne s'arrête pas non plus au fantasme ; c'est un *registre* qu'il désigne — celui de l'incestualité — qui se substitue à celui du fantasme et se tourne vers la mise en actes ; certes il peut inclure l'activité proprement incestueuse, mais cette inclusion n'est ni nécessaire, ni suffisante : non seulement il ne l'inclut pas forcément (c'est même plutôt rare), mais il en déborde et la dépasse.

Incestuel qualifie donc *ce qui, dans la vie psychique individuelle et familiale, porte l'empreinte de l'inceste non-fantasmé, sans qu'en soient nécessairement accomplies les formes génitales.*

(Cette définition est évidemment conforme à celle que je donne dans mon *Cortège conceptuel*.)

Au risque de la répétition, mais par souci de clarté et afin d'éviter toute équivoque (mais aussi toute rigidité conceptuelle), nous distinguerons donc au sujet de l'inceste :

- ce qui ressort du fantasme, qui est refoulé, inconscient ou bien mythique, et donc foncièrement œdipien ;
- ce qui ressort du fait physique sexuel, qui constitue l'inceste proprement dit, qui est plus ou moins caché, plus ou moins consenti, et plus ou moins « métabolisé » ;

— et ce qui, dans l’entre-deux — mais un entre-deux qui n’est pas véritablement intermédiaire — relève du fantasme-non-fantasme et de l’équivalent d’inceste : ici commence donc l’incestuel.

PARCOURS

Il faut remonter assez loin pour trouver les premières traces de la venue de cette notion nouvelle au sein de nos connaissances. J’étais parti des psychoses. C’est souvent ainsi que je procède : les psychotiques m’ont appris beaucoup de choses, non seulement sur eux, mais aussi sur la psyché humaine en général. Le problème se posait de la situation de l’œdipe dans les psychoses. (Un autre problème s’était déjà posé à moi, qui était de savoir si une organisation psychotique pouvait se connaître et se comprendre, psychanalytiquement parlant, comme une entité autonome et capable de fonctionner seule à son propre compte ; or j’avais déjà résolu cette question : je savais qu’une schizophrénie, par exemple, est un processus ouvert, béant, branché sur l’entourage, étroitement articulé sur lui ; je le savais depuis les années cinquante, à l’encontre de la perspective courante de la psychanalyse, qui envisageait la psyché uniquement comme un appareil autonome.)

Avec l’œdipe c’est un autre problème qui se posait. Le lecteur doit savoir qu’à cette époque, il y a une trentaine d’années, l’œdipe était en psychanalyse la seule référence reconnue et même admise, tant en théorie qu’au regard de la technique des cures. Or, on avait beau essayer de naviguer d’après ce phare, il éclairait ailleurs. On avait beau s’échiner, penser à du pré-œdipe, à de l’œdipe transposé, dépassé, ou de couverture — et j’avais procédé au relevé de ces diverses hypothèses —, il n’en était aucune qui fût absurde, mais aucune qui convînt tout à fait. Il fallait chercher ailleurs, et quitter les sentiers battus. Si pour ma part je m’en suis écarté, ce ne fut pas par hasard, non plus que par provocation : ce fut par nécessité clinique, et par aventure.

Il fallait errer. Il fallait chercher. Il fallait creuser : on a creusé. Plusieurs praticiens, comme Luc Kaufmann, Harold Searles et moi-même, s’étaient cependant rejoints autour de l’idée qu’il y eût certes chez les psychotiques de l’inceste dans l’air, mais point d’œdipe.

C’est alors que me vint l’idée, toute simple et cependant inédite, que *l’inceste n’est pas l’œdipe*. Même en est-il tout le contraire. Fallait-il alors penser qu’à toute psychose est lié un inceste ? L’observation et la littérature nous en offraient quelques cas, parfois spectaculaires. On avait pu, jadis, les prendre pour des curiosités. Tout naturellement nous

nous mettions à les prendre pour des modèles. Ce n'était cependant pas le cas général. Aussi bien n'allions-nous pas nous livrer à la chasse à l'inceste. Au demeurant, l'acte incestueux n'était pas forcément ce qui comptait le plus. Au-delà de l'acte, il y avait à considérer la relation. Au-delà de celle-ci, le registre psychique et familial. Et à la place de l'acte incestueux, ses équivalents.

Un nouvel horizon se découvrait. L'incestuel prenait corps, situé déjà dans son rapport avec la séduction narcissique et avec l'antœdipe, en opposition à l'œdipe, hors du chemin des fantasmes, mais accompagné dès ce moment-là de son cortège d'équivalents.

Cette étape (la seconde) se courait aux environs de 1976, 78 et 80, à partir des psychoses schizophréniques.

Il faut attendre quelques années de plus pour atteindre l'étape suivante, qui va révéler que l'incestuel est un vaste registre, qui couvre une aire dont les schizophrénies ne constituent qu'une province, et dont les ressorts ne se découvrent et se dévoilent pleinement qu'au sein du contexte familial et dans la perspective de plusieurs générations. Pour ma part, c'est au sein et dans l'élan du Groupe de thérapie familiale psychanalytique que je parcours cette troisième étape. 1989, 91, 92 : autant de jalons et de mises au point.

Mais déjà l'incestuel a cessé d'être mon affaire, pour devenir auprès de nombreux collègues un méthodique outil de travail.

A PARTE

Voilà ce que je me dis aux beaux jours. Un jour, cependant, un vilain jour de ciel gris et d'humeur maussade, comme je songeais aux horizons qu'ouvre la connaissance de l'antœdipe, de l'incestuel et de quelques autres inventions, je me pris à pester contre ceux qui passent à côté sans les voir. Je pestais contre leur surdité, eux qui vous assurent qu'une vérité n'existe pas du moment qu'elle leur est inconnue (et pour cause : ils n'ont pas écouté), eux aussi qui tardent tant à s'en servir (et pour cause : ils ne l'ont pas entendue) ; comme j'étais donc en train de maugréer contre l'injuste et regrettable sort parfois réservé aux innovations des bons auteurs, un de mes amis, entré sans bruit dans mon cabinet, s'en vint lire par-dessus mon épaule ce que j'étais en train d'écrire : « Eh quoi, me dit-il, tu te plains de n'être pas entendu, mais un plus grand que toi, si tu vois qui je veux dire, n'a-t-il pas jadis encouru cette sorte de méconnaissance, et ce n'est pas un détestable précédent ! Au demeurant, s'il t'a fallu deux ou trois décennies, comme tu le racontes, pour trouver

ta voie dans ces sables mouvants de la clinique, au moins faut-il accorder quelque temps aux nouveaux venus pour se mettre au parfum. Enfin, me glissa cet ami bienveillant, avec un brin d'ironie, tu sais comme moi qu'il n'est pas rare qu'on nous décrive comme une découverte promise aux plus vastes destins une vague exception dont on n'entendra plus jamais parler. Es-tu certain que ton incestuel ne soit pas de cette sorte ? Peux-tu seulement me confier, serait-ce à peu près, avec quelle fréquence le clinicien par tes soins averti a quelque chance de le rencontrer sur son chemin, cet incestuel-là ? »

Je le lui ai dit. Je lui ai dit que lorsqu'on met le pied dans l'incestuel, on aborde un territoire clinique dont les limites semblent s'éloigner, et l'aire s'agrandir cependant que l'on avance. Et que le quart sans doute, si ce n'est même la moitié de la pathologie non névrotique, en porte la marque.

« Diable ! » fit-il. (Le terme n'était pas trop mal choisi...) « Diable ! Mais si c'est un si grave manquement à l'ordre de l'œdipe, si c'est un si vaste domaine de la pathologie individuelle et familiale, alors il est temps pour toi de nous annoncer les principales étapes et les sites particuliers du voyage auquel tu nous invites. Ou même, ajouta-t-il avec cette malice paradoxale que je lui connaissais déjà, apprends au moins à ceux qui manquent du goût de te lire ce qu'ils s'apprêtent à rater. »

ANNONCE

Nous commencerons par ouvrir la voie. Rien de plus indiqué que de revenir à la séduction narcissique : car c'est d'elle — nous le savons déjà — que l'incestuel constitue la complication majeure. Nous revisiterons l'antœdipe. Nous organiserons un face à face entre l'œdipe et l'antœdipe. Nous comprendrons ainsi comment il peut se faire que l'antœdipe dérape vers l'inceste et ainsi fasse pièce à l'œdipe.

Nous serons alors prêts à nous tourner vers l'incestuel : dessiner ses traits et découvrir ses agencements ; mesurer son économie et enregistrer ses échos ; repérer son noyau et suivre ses ondes ; soupeser ses enjeux et dénicher ses véhicules : tout un registre, tout à la fois marqué du sceau du secret et des signes de l'effraction. Dans les individus, dans les couples, dans les familles, dans les groupes, nous étudierons les circulations de l'incestuel. Nous lèverons le voile sur la question des secrets, en nous efforçant de distinguer ceux qui servent et ceux qui asservissent.

C'est alors que pourra se dégager sous nos yeux l'éventail de la pathologie — elle est vaste et diverse — que régit la préséance de l'incestuel.

Il ne nous restera qu'à explorer les chemins ardu et mouvants des ressources que notre nouvelle connaissance offre à notre action thérapeutique. Alors pourrons-nous pour finir nous offrir le rappel de quelques histoires célèbres.

Chemin faisant nous aurons compris quel recours la séduction narcissique va chercher dans la séduction sexuelle, subvertie pour cet usage. De l'incestuel nous aurons perçu l'ignorance qu'il pratique envers le rêve, ainsi que la désaffection pour la tendresse, l'appétit pour l'agir, l'alliance avec le secret, la haine pour le désir et le pacte avec la mort.

Ce que nous ignorons, nous le découvrirons. Ce que nous savons, nous le confirmerons. Et nous espérons que d'heureuses surprises nous permettront d'apercevoir ce qui nous échappe encore.

PARTIE 1

ABORDS

***O**N N'ENTRE pas dans l'incestuel sans s'y préparer. Deux voies nous y conduiront. Elles sont proches. Parfois parallèles. Mais non confondues.*

La première part de la séduction narcissique. Elle est essentielle, et c'est par elle que nous commencerons : ce sera une avenue.

Quant à la seconde, elle en dérive, car elle se centre sur l'antœdipe. Pour plus de clarté, nous situerons l'antœdipe au regard de l'œdipe, qui nous est le plus familier : ce sera un diptyque.

Ainsi saurons-nous déjà d'où l'incestuel provient, mais aussi d'où il ne provient pas : nous le verrons venir.

Chapitre 1

À PARTIR DE LA SÉDUCTION NARCISSIQUE

L'ENFANT

À peine mis au monde, il lui faut se faire un nid ; quant à elle, à peine délestée, il lui faut satelliser son nouvel objet à peine identifié : une naissance vient de s'opérer, une vie commence.

Je vois bien qu'il me faut ici, pour éclairer ce qui suit, renouer avec une notion que j'explore depuis des années (on la trouve dès avant *Les Schizophrènes*, ch. 6, on la retrouve dans *Antædipe*, on la retrouve encore dans *Le Génie des origines*, ch. 4).

À l'unité corporelle prénatale succède une autre sorte d'unisson : la séduction narcissique en sera le moteur et le ciment. La mère et l'enfant vont se séduire. Ils vont se séduire comme si chacun d'eux avait à faire partie de l'autre ; ou plutôt vont-ils se séduire afin de se rencontrer en dépit de leurs différences. Pour deux êtres aussi dissemblables qu'une adulte et un nouveau-né, la séduction narcissique sera le moyen de se joindre : un exploit qui serait autrement impossible.

Avec un rien de mise en scène (ou de théâtralité), on pourrait encore dire que le nouveau-né *doit* séduire sa mère, déçue de ce qu'il n'est

jamais aussi merveilleux que dans ses rêveries et ses fantasmes de future mère.

Quant à la mère, elle *doit* séduire le bébé, déçu depuis sa naissance de ce qu'il ait à gagner son air et sa pitance.

Assurément, on vient de donner un contenu explicite à des courants qu'il est habituel de formuler en termes plus savants. Du côté du nouveau-né, sa rage et son angoisse sont célèbres, et l'on a même, à leur sujet, beaucoup poétisé. Quant à la mère, nous savons qu'en tout cas l'enfant réel qui vient de lui naître, si réussi soit-il, ne saurait répondre aux vertus rêvées de l'enfant imaginaire qu'elle a nourri durant sa grossesse et même avant ; si le nouveau-né la console, c'est parce qu'il est vivant, et aussi parce qu'il la séduit — à condition, bien entendu, qu'elle se laisse séduire et ne reste elle-même pas trop fixée à son imagerie narcissique. Découverte et déception s'effectuent tout à la fois et de part et d'autre au sein de ce couple qui se réunit tout en se distinguant. La naissance les a séparés ; la séduction narcissique les aimante.

DÉFINITION

Cette séduction-là est à définir ; mais cette définition, il nous suffira de la reprendre : *une relation narcissique de séduction mutuelle originellement entre la mère et le bébé ; s'exerçant avant tout dans les premiers temps de la vie du nourrisson avec la mère, elle vise à l'unisson tout-puissant, à la neutralisation, voire même à l'extinction des excitations d'origine externe ou pulsionnelle, et enfin à la mise hors circuit (ou en attente) de la rivalité œdipienne.*

Cette définition, qui provient de mon *Cortège conceptuel*, appelle quelques précisions.

Il faut d'abord rappeler que c'est une séduction : une force d'attraction. On sait que séduire, c'est attirer, amener à soi ou conduire à l'écart, de manière irrésistible ; pour séduire, il faut plaire, et plus que ça. Le caractère irrésistible de la séduction témoigne de la puissance qu'elle exerce. À tant d'attraction il faut un moteur ; à toute séduction il n'est à notre connaissance que deux moteurs possibles : le sexuel et le narcissique. Le premier est le plus connu, mais voici le second. (Dans l'histoire de l'être il est en vérité le premier en date.)

Mutuelle est la séduction narcissique ; comme la mère séduit l'enfant, il la séduit ; et toute séduction narcissique obéira par la suite à ce principe originel. C'est une relation. Pour chacun des partenaires il s'agit donc

d'attirer l'autre à soi et à part. *Il s'agit d'établir une relation qui non seulement soit exclusive, mais à l'écart du monde et de son train.*

Cette relation est narcissique en ce qu'elle vise à constituer une *unité* où chacun se reconnaît dans l'autre, ou plus exactement se reconnaît dans l'unité qu'ils forment ensemble. (C'est bien cette unité que j'imaginais naguère en proposant la métaphore d'une galaxie narcissique, image propre à donner une idée de puissance, et peut-être même la trace de quelque blancheur lactée.)

On pourrait dire que la séduction narcissique prend la relève de l'unité organique prénatale. (Encore cette unité n'aura-t-elle jamais été entière : on ne saurait considérer le fœtus comme un viscère de la mère ; dès avant la naissance il commence de vivre sa vie ; et pour cause : il est en pleine croissance.) Mais ce ne serait là qu'une simplification ; il ne faut pas négliger l'aspect foncièrement paradoxal de la séduction narcissique ; *la notion même de relation narcissique est paradoxale* ; c'est une relation qui unit en séparant : unissant en ce qu'elle différencie et distinguant en ce qu'elle réunit ; tel est donc le paradoxe originaire de la séduction narcissique. (Il est bien évident qu'ici le narcissique ne se borne pas au sujet seul ; il ne répond pas à l'unité mathématique.)

OBJECTIONS ET PRÉCÉDENTS

Une objection nous attend : certains s'imaginent — et parfois même prétendent-ils — que la seule séduction qui soit ne saurait être que sexuelle, ce qui aurait pour effet de dire que la séduction narcissique n'existe pas, et par voie de conséquence de retirer — à la façon dont on tire un tapis de sous les pieds de quelqu'un — l'assise que je promets à la notion d'incestuel. Mais c'est une sottise. Ni le dictionnaire ni la théorie psychanalytique n'imposent une telle réduction sémantique, ni même ne l'autorisent ; elle inflige en revanche une grave amputation conceptuelle, et ceux qui en argumentent pour contester la notion même de séduction narcissique font preuve, à leur détriment, de négligence.

Si l'on veut bien admettre que cette séduction-là existe, mais si l'on persiste cependant à lui chanter pouilles, on pourrait objecter que la notion n'en est pas nouvelle ; il est vrai que le procédé, lui, n'est pas nouveau, qui consiste, afin d'affaiblir une découverte, de la déclarer fautive avant de la dire vieillie. Or elle est nouvelle — et je dirai bientôt de quel cheminement elle procède — mais elle rejoint ou recoupe des notions connues.

Certes, elle n'a pas été citée comme telle par Freud. Mais assurément il l'a sous-entendue dès avant d'introduire le narcissisme. Elle s'inscrit plus directement dans la ligne de pensée d'un Sandor Ferenczi, tourné comme on sait qu'il l'était vers les archaïsmes fondamentaux. Michael Balint a parlé d'*amour primaire* : nous n'en sommes pas loin. On parle souvent, et avec beaucoup d'entrain, de *relation fusionnelle* ou d'indifférenciation, mais ce sont là des notions purement descriptives et des plus approximatives : la notion de séduction est bien plus forte et plus dynamique ; elle seule rend compte des forces qui s'exercent, de leur fonction et de leur impact. (Que vaudrait, je vous le demande, une « fusion » qui serait dépourvue de forces fusionnantes ? Et que peuvent être ces forces, si ce n'est celles de la séduction narcissique ? La « fusion » peut désigner un fantasme — et ce n'est pas si mal — mais rien de plus.) Même remarque pour l'*unité de base*, au demeurant fort bien décrite par Margaret Little, une élève de D. Winnicott, qui a écrit de belles pages sur les voisinages des psychoses. Quant à la *symbiose*, c'est une belle notion lorsque René Angelergues en parle. Harold Searles y recourt également, avec une grande pertinence clinique mais une certaine approximation théorique. Notons enfin que les processus d'*identification fusionnelle* décrits par Edith Jacobson et ceux d'*identification adhésive* que l'on connaît par Esther Bick reposent assurément sur un fond de séduction narcissique.

Pour en finir avec les objections, on pourrait dire encore que jamais la séduction narcissique n'atteint pleinement ses buts. C'est vrai. C'est même si vrai que nous allons d'ici peu nous en occuper.

VECTEURS DE SÉDUCTION NARCISSIQUE

On imagine mal — je l'ai déjà dit — comment une femme adulte — une mère — et un nouveau-né — physiologiquement prématuré comme il l'est, même lorsqu'il naît à terme — pourraient, en dépit de l'énorme différence de fonctionnement qui les distingue et les sépare, s'entendre et communiquer comme on sait aujourd'hui qu'ils le font, s'ils n'y étaient portés par une force d'attraction, seule apte à propulser leurs capacités latentes tout en préparant le lit des liens libidinaux. Cette force d'attraction, c'est donc la séduction narcissique. Dès la naissance, cette force est en germe. Encore va-t-elle avoir à se déployer. Cette force entraîne un processus. Ce processus se déroule entre les partenaires, et il va croissant. Toute approche de l'un renforce l'appel de l'autre, tant il est vrai que *la séduction, quelle qu'elle soit, nécessite toujours une conjonction*. En même temps qu'elle se renforce, cette séduction

réciroque se fait plus précise ; elle s'ajuste : plus la mère et l'enfant s'attirent, et plus ils « visent » juste. (Je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'on songe qu'il en va ici comme pour la séduction amoureuse ; mais une similarité de processus n'implique pas pour autant l'identité de nature.)

Ainsi la séduction narcissique va-t-elle tour à tour apparaître, puis croître, jusqu'à culminer dans la fascination (toute séduction narcissique étant foncièrement fascinateur), avant que de finir par décroître.

Cette séduction, nous en avons vu la fonction : amortir la disparité et soutenir l'échange entre deux personnes qu'unit une ressemblance profonde et que sépare une énorme différence. Quant à la visée, nous la connaissons : c'est celle d'un fantasme, ou plutôt d'un protofantasme d'unisson et de toute-puissance.

Ce sont des forces d'attraction centripètes qui battent au cœur de la relation de séduction narcissique. Mais elles ne suffisent pas. D'autres forces leur sont très étroitement associées, des forces de répulsion centrifuges, visant à éloigner de ce cœur tout ce qui pourrait le disperser. Ce qui est ainsi repoussé, c'est l'attraction de l'objet et l'appel des perceptions, c'est l'excitation sexuelle et sensorielle, c'est le monde objectal, c'est le spectre de la séparation. La puissance séductrice narcissique veut faire table rase, par exemple, de l'attraction sexuelle de la mère ; le père est de trop ; sa présence physique et même sa présence imaginaire au cœur de la mère, si elle est seulement subodorée, est repoussée. (Nous verrons plus loin ce qu'il en advient si malgré tout, et comme de juste, elle s'impose.)

BIPOLARITÉS

Attraction-répulsion : nous retiendrons ce mouvement bipolaire sans quoi la séduction narcissique ne serait qu'une façade, une forme creuse ; nous le retiendrons, et ainsi nous sera-t-il déjà familier lorsque nous le retrouverons à l'œuvre dans les phénomènes récurrents que nous nous promettons d'observer plus loin.

Mais une autre bipolarité s'impose. S'il est bien vrai que le but de toute séduction narcissique est de faire pièce aux excitations *émanant* du monde externe et du réservoir pulsionnel, elle ne saurait cependant pas les éteindre. Nous ne croirons donc pas qu'elle atteigne tout à fait son but.

Est-il rien dans la psyché qui s'accomplisse de manière exclusive et entière ? Nous le savons déjà : IL N'EST PAS DE FORCE DANS LA

VIE DE LA PSYCHÉ QUI NE CONNAISSE SON CONTRAIRE OU SON CONTREPOINT.

(Faute que cette règle soit respectée, dont Freud a sans relâche tenu les rênes, c'est la mort ou la maladie qui menace.)

Aussi bien la relation narcissique entre naturellement en concurrence :

- d'une part avec les forces de *croissance* qui poussent à la différenciation, à l'autonomie, à la séparation et par cela même à la distension de l'unisson narcissique ;
- d'autre part avec les forces *sexuelles*, qui poussent l'individu à se déprendre de sa propre substance — et ce mouvement tellement bien décrit par Francis Pasche sous le registre de l'anti-narcissisme, je crois qu'il émane également de l'ensemble du couple initial de la mère et du bébé.

Deux attractions entrent en concurrence : narcissique et sexuelle. On le savait déjà.

Quant aux forces de croissance, elles relèvent, tout comme celles de la séduction narcissique, de l'instinct de conservation : ensemble elles travaillent à l'édification du moi, mais leurs fonctions, si elles sont concordantes, ne sont cependant pas convergentes (au demeurant elles ne sauraient non plus se contrarier : ne faut-il pas, pour croître, pouvoir avancer en terrain meuble ? et la relation narcissique n'est-elle pas ce qui ameublit les terres de notre psyché ?).

Tel est donc le jeu de forces contrastées dans lequel s'inscrit la séduction narcissique. Ses « mouvements », à l'instar de ceux d'une composition musicale, seront donc divers et variables. Tantôt la séduction narcissique, tantôt l'élan pulsionnel prendra le dessus. Plus souvent, des compromis s'établissent.

Exemple : dans les termes d'une relation narcissique pure, le père n'existe pas ; s'il se subodore, il est de trop : bon à jeter. Pourtant il existe ; même s'il n'est pas physiquement présent, il est présent dans le cœur et dans l'imagerie de la mère ; ne croyez pas que le bébé n'en sache rien (mieux vaut partir de l'idée que les bébés savent tout) ; le compromis qu'il construit consiste en un protofantasme bien connu (l'école kleinienne l'a rendu célèbre) : c'est celui qui consiste à inclure le père ou le pénis à l'intérieur de la masse du corps maternel ; et le tour, si l'on peut ainsi dire, est joué...

LES ISSUES DE LA SÉDUCTION NARCISSIQUE

Il faut quand même dire qu'en fin de compte, c'est l'appel sexuel qui l'emporte ; la séduction narcissique, après avoir culminé, va rétrocéder : on dirait d'un large fleuve qui, s'étant épanché, semble disparaître.

1. Idée du moi

Tel sera, si l'on peut ainsi dire, *le déclin de la séduction narcissique*. Elle ne va cependant pas disparaître tout à fait. C'est ici qu'il nous faut distinguer deux destins différents : comme il en va toujours ainsi, ce sera le meilleur ou le pire. On ne s'étonnera pas qu'au meilleur reviennent les formes les moins voyantes. En effet, la séduction narcissique, à l'instar du Nil après sa crue, va laisser un limon fertile. Ce qu'elle laisse en particulier en dépôt, c'est ce sentiment profond et informel de connivence avec le monde, d'isomorphie avec le réel, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, le présentant sous la dénomination de « l'idée du moi » (Cf. *Les Schizophrènes*, ch. 5). Pour quiconque est habité par ce sentiment, le monde est familier : on est avec, on est ensemble. Autrement, le réel est à chaque instant à regagner, restant toujours et sans cesse à séduire.

2. Empathie

Héritières encore de la séduction originale, et sans doute moins importantes mais certainement plus saillantes, sont nombre de relations de proximité qui fleurissent tout au long de la vie ; parfois fugitives et d'autres fois durables, elles se fondent sur l'identification narcissique, c'est-à-dire sur une séduction narcissique. L'empathie en procède, qui nous sert tellement et nous importe tant ; et plus l'écart est important entre certains des modes de pensée ou des façons d'être des partenaires, plus se fera jour, pour le franchir, la nécessité de la séduction narcissique. (C'est exactement ce que j'ai senti jadis auprès des schizophrènes, et c'est ainsi que j'ai pour la première fois aperçu la trace de la séduction narcissique.)

3. Alliances narcissiques

« *Qui se ressemble s'assemble* » est un proverbe universellement connu : il formule en raccourci la dynamique dirigeant nombre d'acointances parfois surprenantes, qui se fondent non sur le plaisir, ni sur l'intérêt commun, ni même enfin sur une identification maturante

et maturée, mais tout simplement sur un puissant courant de séduction narcissique. (Il est temps de s'aviser que l'identification narcissique, telle qu'on la voit à l'œuvre dans les séductions complices, est fort éloignée de l'identification œdipienne, dont elle va jusqu'à prendre le contre-pied.) La particularité de ces alliances narcissiques, quelquefois bienfaisantes, plus souvent funestes, et qui témoigne à coup sûr de leur véritable nature, c'est l'étroite connivence entre les partenaires, qui non seulement les aveugle, mais tend à faire le vide autour d'eux : ainsi se voit à l'œuvre cette force d'attraction-répulsion que nous avons découverte il y a peu et que nous retrouverons bientôt sur une plus large échelle au cœur du registre incestuel. Les noyaux de perversion narcissique, dont j'étudie par ailleurs la constitution, la nature et la dynamique à travers leurs effets destructeurs au sein des organismes institutionnels, sont évidemment des dérivés malencontreux de ces sortes d'alliances intarissables nouées par la séduction narcissique. (Cf. *Le Génie des origines*, ch. 10 : « Les noyaux pervers ».)

DISTORSIONS DE LA SÉDUCTION NARCISSIQUE

Nous voici donc parvenus au pied des distorsions majeures de la séduction narcissique.

Une mère et son enfant — garçon ou fille — sont liés ensemble par une séduction qui n'en finit pas. Liés ? Que dis-je ? Non pas véritablement liés, mais ligaturés. Tout les soude, rien ne les sépare, mais rien non plus ne les unit, si ce n'est l'irrépressible ciment de la séduction narcissique. « Ensemble nous formons un être à tous égards unique, inimitable, insurmontable et parfait. Ensemble nous sommes le monde, et rien ni personne d'autre ne saurait nous plaire. Ensemble nous ignorons le deuil, l'envie, la castration... et l'œdipe. Etc. »

Voilà le thème d'une séduction narcissique interminable. Il faut être deux pour le nourrir. Il faut être et rester deux, accolés dans l'espace et la pensée, soudés moins par le cœur et par les sens que *par le moi*.

Une telle relation est anormale. Et elle l'est à double titre :

1. parce qu'elle se prolonge bien au-delà des limites où nous avons vu qu'elle est nécessaire au moi et propice à son développement ;
2. parce qu'elle est anormale en elle-même ; elle se veut exclusive, entière, intolérante ou aveugle envers et contre tout ce qui pourrait la distraire : le monde extérieur, les attractions libidinales ; bref, envers et contre le mouvement libidinal de la vie.

À coup sûr, c'est de toutes ses forces qu'elle combat envers et contre l'œdipe.

Et c'est ici que se pose la question cruciale : « Qu'en est-il, en une telle relation, de l'irruption des pulsions sexuelles ? Elles ne peuvent être à tout jamais repoussées, refoulées ou déniées. Qu'en sera-t-il donc ? »

Cette question, le lecteur s'y attendait. Il en a deviné la réponse. *La solution, la seule, de la séduction narcissique invétérée à l'irruption de la pulsion sexuelle, c'est l'inceste.*

AUX ORIGINES DU DÉRAPAGE INCESTUEL

Que le lecteur me pardonne si je me suis étendu plus que prévu sur la séduction narcissique. J'ai une excuse : il me fallait introduire la venue de l'incestuel avec assez de soin pour que ce funeste dérapage se puisse comprendre autrement que comme une simple dépravation.

Ma tâche introductrice n'est cependant pas encore achevée. Car une question reste en suspens, et je compte y donner une réponse peut-être inédite. Cette question est la suivante : Pourquoi la séduction narcissique, en certaines sortes de cas, ne rentre-t-elle pas tout tranquillement en son lit ? Pourquoi cette insatiable fureur ?

On connaît la réponse la plus simple et même l'ai-je, ici ou là, moi-même déjà donnée. La relation narcissique ne s'achève pas car la mère n'entend pas qu'elle s'achève : tout simplement elle ne le supporte pas.

Maternalité psychotique

J'ai suffisamment, jadis ou naguère, étudié les dérapages de maternalité qui font souffrir certaines mères soit d'irruption délirante soit d'immersion dépressive par suite de la séparation mal vécue d'avec l'enfant, soit du fait de sa naissance, soit du fait de sa croissance, pour savoir combien certaines femmes tiennent à demeurer en communion quasi substantielle et autant que possible éternelle avec leur enfant (Cf. « La maternalité psychotique », dans *De psychanalyse en psychiatrie*). Ce qui se produit dans ces moments-là pourra aussi se produire plus tard ; mais de façon plus insidieuse et pour ainsi dire plus réussie.

Car la violente protestation précoce de la mère contre la séparation d'avec son enfant ne peut que tourner court. Du même coup, c'est toute la relation de la mère et de l'enfant qui capote et se rompt ; elle tombe malade : on les sépare ; en effet la séparation physique du bébé d'avec sa mère a longtemps été la seule réponse qui fût donnée (ou, plutôt, qui fût infligée) à ces précoces et graves dérapages de la maternalité. (C'est bien contre cette méthode rudimentaire et nocive, elle-même issue d'une évaluation erronée ou nulle des processus profonds et de leurs enjeux, que j'avais

jadis mis en œuvre la méthode consistant à traiter la mère, dans son état psychotique, auprès de son bébé : et ça fonctionnait très bien, si bien même que la méthode a essaimé.)

Il en ira tout autrement si la perpétuation de la relation narcissique est préparée de longue date. Qui donc se chargera de cette préparation ? Ce sera surtout la mère.

AUX SOURCES DE L'INTERMINABLE

Ce que nous rencontrons maintenant, ce n'est pas seulement une séduction narcissique interminable, c'est une séduction détournée de ses buts naturels, et en quelque sorte dévoyée. Dévoyée, elle l'est à plusieurs égards. Annonçons-les avant de les décrire. *Elle se fait dissymétrique. Elle devient manipulatoire.* Elle s'accentue jusqu'à l'excès caricatural. Gouvernée par la mère, et consentie jusqu'à la complicité par son partenaire, elle se répercute au fil des générations. Enfin, elle fait obstacle à la croissance ; elle ne peut entraîner que souffrance, mais jamais ne le fait de façon directe.

La modification majeure, c'est que *la symétrie qui caractérise le mouvement même de la relation narcissique, cette symétrie entre les partenaires se gâte et se brise.* C'est bien à cause de cette distorsion que l'on est amené, non sans un certain excès dans la description, mais non sans quelque raison pertinente, à dessiner le scénario d'une pièce où le parent est agisseur et où le fils ou la fille est manœuvré, agi. Et c'est ici que les amateurs de « mères de schizophrènes » pourraient retrouver leur plat coutumier. (Mais, comme on le sait, les mères de schizophrènes ne sont pas forcément leurs mères, et eux ne sont pas forcément schizophrènes...)

Que sera cet enfant, pour cette mère perpétuellement avide de confirmation narcissique ? Il sera son *miroir* : un miroir à qui incombe la tâche de lui renvoyer d'elle-même une image incessamment flatteuse et rassurante. Il sera son *complément* : un organe destiné à la rendre achevée, complète et aboutie. (On pense naturellement au pénis qui manque à toute mère comme à toute femme, on pense que toute maternité est une promesse de pénis — et pourquoi pas ? — mais ici, le complément indispensable semble plus large, plus tenace et plus vital encore que le désir phallique en ses formes ordinaires.) Il sera plus encore pour cette mère : il sera sa garantie d'identité, le témoin, la preuve et le garant de son existence.

Ces diverses fonctions ne nous surprennent pas : elles sont bien du ressort des assises narcissiques. Ce qui est remarquable ici, ce qui témoigne d'une déviance pathologique, c'est qu'elles paraissent incessamment à renouveler (comme si le bienfait n'en était jamais acquis), et qu'elles s'exercent presque à sens unique. Car ce miroir, ce complément, ce garant doivent impérativement, afin de remplir leur fonction, obéir à deux critères essentiels : ils doivent être *insécables* et *indéfectibles*.

Certes il y a dans cette affaire un gagnant et un perdant : la mère (ou le père, si ce n'est la mère) y gagne en narcissisme, et le fils ou la fille y perd en autonomie : instrument de valeur, mais instrument. Pas si simple, cependant : l'instrument est narcissiquement flatté ; il peut se flatter d'être indispensable ; il bénéficie en reflet d'une grandeur à laquelle il contribue. Il bénéficie d'une exclusivité absolue. Il en bénéficie à tous égards, y compris au plan sexuel. Et voici l'inceste qui refait surface !

C'est en activant le double courant d'attraction — répulsion que met en œuvre le moteur naturel de toute relation de séduction narcissique, c'est en le perpétuant à toute force que l'engrenage va se prolonger. Il faut que, de part et d'autre, cette relation devienne et demeure question de vie ou de mort. Il faut que s'enracinent les trois termes essentiels du « credo narcissique » :

« Ensemble nous nous suffisons, et n'avons besoin de personne. »

« Ensemble et soudés, nous triompherons de tout. »

« Si tu me quittes, je me meurs. »

Ces trois termes reprennent les trois fantasmes de suffisance dans la complicité, de toute-puissance dans l'unité, et de mort dans la différenciation, qui sont aux fondements de toute relation narcissique fortement soudée.

AU FOND DE TOUTE RELATION NARCISSIQUE INTERMINABLE PÈSE LA MENACE DE LA MORT.

AU BOUT DE CETTE RELATION SE PROFILE LA PROMESSE DE L'INCESTE.

INTERMINABLE, MAIS JAMAIS COMMENCÉE

Voilà donc une séduction qui tourne mal : elle a tourné à la capture. La séductrice devient prédatrice. Le séduit devient envoûté, le captivé devient captif. (Si l'on adoptait, avec Searles, le terme de symbiose

pour désigner la séduction narcissique, alors faudrait-il ici parler de dyssymbiose.)

Mais la relation de séduction narcissique, en sa version déviante, a une autre façon de se rendre perpétuelle : elle renferme une formidable tendance à se reproduire et à se répercuter de génération en génération. Cette mère caprice fut elle-même, jadis, une enfant captive. (Nous présentons déjà que l'incestuel, instrument et compagnon de la séduction narcissique déviante, aura tout naturellement tendance à rebondir au fil des générations : l'incesté deviendra incesteur.)

Faut-il penser que si une relation narcissique n'arrive pas à se terminer, c'est à cause des bienfaits qu'elle a procurés ? Serait-ce seulement les paradis qu'on ne peut quitter ? N'en croyez rien, lecteur ; ne croyez pas que seule s'incrute la séduction réussie.

C'EST À CE QUI A RÉUSSI QU'ON RENONCE LE MOINS MAL. ET C'EST CE QUI A RATÉ QUI S'INVÈTÈRE LE PLUS TENACEMENT.

Une évidence s'impose en fin de compte : les attardés de la séduction narcissique ont été des frustrés précoces. Ce qui peut passer pour de l'hyperprotection n'a été originellement fait que de distance et de froideur. Les mères qui agrippent un enfant pour ne pas le lâcher n'auront pas vécu avec lui, ni laissé vivre, cette intimité que nous avons décrite. Leur propre souci narcissique (un souci superficiellement et même artificieusement narcissique) les occupait beaucoup trop pour qu'elles puissent s'adonner aux élans presque indicibles de la séduction narcissique originelle.

Faut-il conclure que *trop de narcissisme nuit au narcissisme* ? Soyons plus précis ; avec Freud, on fait en psychanalyse la différence entre narcissisme primaire et secondaire. Cette distinction semble aller de soi, mais sa lumière, parfois, se brouille à nos yeux. Or nous en voyons se dessiner ici une claire illustration : ce qui participe de la séduction narcissique naturelle est du ressort du narcissisme primaire, tandis que le souci spéculaire que l'on vient de repérer ressortit évidemment au narcissisme secondaire. Et c'est le secondaire qui malencontreusement l'emporte lorsque le primaire a malheureusement fait défaut.

UN PEU PLUS SUR LES DESTINS DE LA SÉDUCTION NARCISSIQUE

À mes côtés le lecteur a pu apercevoir les deux versants — positif et négatif — de la séduction narcissique. Ensuite s'est posée la question

intéressante de savoir en quoi consiste au juste la différence entre la séduction narcissique réussie et celle qui échoue.

Cela aussi, on l'aura compris : celle qui réussit cesse peu à peu d'apparaître au-devant de la scène ; elle n'est pourtant pas abolie ; nous l'avons vue se fondre dans le moi, qu'elle fertilise. Certes, elle ne fait plus parler d'elle, mais elle a fait du bien et laissé son limon ; bref, elle est salutaire.

Si au contraire elle échoue, c'est à la fois parce qu'elle n'en finit pas et qu'elle se gâte : à ces deux traits se reconnaît son échec ; on dirait qu'elle est sans cesse à recommencer : rien ne saurait étancher la soif d'une séduction narcissique manquée : elle laisse de l'amertume, mais rien de fécond ; elle ne saurait déboucher que sur des dégâts, et ceux-ci feront surface à distance, soit chez l'intéressé, soit — et plus encore — dans son entourage.

RENCONTRE ET SYMÉTRIE

Notre différenciation n'est pas encore complètement achevée, que déjà se pose à nous la question complémentaire de savoir *d'où vient* au juste cette différence entre la séduction qui réussit et celle qui échoue. Pour donner réponse à cette question, il est apparu nécessaire de revenir aux origines naturelles de la séduction narcissique. Elle se noue entre la mère et l'infans. En vertu d'un paradoxe qui n'a pas manqué de nous séduire (à notre tour...), elle se noue entre deux narcissismes qui se cherchent, qui se trouvent en se confondant et se confondent en se découvrant. Entre les deux partenaires de cette relation exemplaire s'établit une rencontre, et celle-ci part d'une *symétrie* : chez la mère et chez l'enfant, nous avons aperçu les mêmes mouvements. Or cette symétrie, si l'on y songe, est la condition fondamentale de toute rencontre satisfaisante entre deux narcissismes qui sous bien d'autres aspects seraient enclins à se combattre. Pour que la conjonction réussisse, il faut que chacun des deux partenaires soit *également* en attente de l'autre.

Mais si l'attente narcissique de la mère est excessive, si elle est excessivement élevée, ou bien si elle est excessivement précise, elle sera *originellement inextinguible*. Dans tous ces cas, elle l'emportera *a priori* sur l'attente narcissique de l'enfant.

Chapitre 2

OEDIPE ET ANTOEDIPE : UN FACE-À-FACE

ANTOEDIPE arrive en scène. Je vois bien que pour répondre aux questions qui se posent à son sujet, il faut d'abord lui ménager un face-à-face. Ce sera, bien sûr, avec Œdipe.

Œdipe et Antœdipe : il n'est pas de constellations conflictuelles plus importantes au ciel de la psyché. Si l'une et l'autre sont également essentielles, seule l'œdipienne est vraiment connue ; pour l'antœdipienne, sa mise à jour est récente et sa carrière scientifique est encore en pleine jeunesse. C'est donc au regard du plus connu que l'on s'efforcera de définir le plus nouveau.

Je n'aimerais certes pas que l'antœdipe soit considéré comme un simple adversaire de l'œdipe. Je détesterais également qu'il soit assimilé à quelque sorte de pré-œdipe, ou bien d'œdipe ultra-précoce (il y a en effet dans cette course à l'archaïsme une sorte de frénésie qui me semble interminable).

Il faut donc se le redire : l'antœdipe n'est pas *anti* et n'est pas *anté* non plus. Dans les cas les pires, les deux constellations entrent en compétition, mais c'est au contraire dans un rapport de *complémentarité* qu'elles se situent dans les destins heureux, qui sont les plus naturels.

JALONS

Afin de les mieux comparer, il convient de rappeler quelles sont les dimensions diverses et complémentaires que comporte toute constellation conflictuelle :

- des forces en conflit,
et des butoirs ou des seuils, qui leur servent d'organiseurs ;
- une dualité dynamique,
et un enjeu ;
- des énergies propres,
et des fonctions ou zones corporelles privilégiées ;
- des personnages électifs,
et des modes de circulation spécifiques ;
- un mode essentiel de figuration,
et des configurations spécifiques ;
- un destin,
et plus exactement deux sortes de destins, répondant à des versions différentes et contrastées ;
- et, enfin, un héritage.

C'est selon ce plan que j'organiserai le face-à-face de l'œdipe et de l'antœdipe. Ce mode de présentation n'est certes pas dépourvu d'un brin de schématisation ; mais on le mettra au compte de la nécessité d'encadrer au mieux une notion comme celle de l'antœdipe qui, je m'en rends bien compte depuis le temps que j'y pense, que j'en parle et que l'on m'en parle, n'a de cesse que de nous glisser entre les doigts. Heureusement elle n'y parvient pas...

Laissons-les donc entrer en lice.

Quel conflit ? Quelles forces ?

Il n'est pas de psyché sans conflit ; pas de conflit sans forces opposées ; pas de conflit interne sans que ces forces naissent dans l'organisme et s'affrontent au sein de l'appareil psychique.

ŒDIPE. — Le conflit œdipien se noue envers les deux parents, dans le registre génital de la sexualité. Il se tisse entre le désir pour le parent de sexe opposé et la haine pour le parent de même sexe. Amour et haine, désir et peur constituent les forces en jeu. Mais cette configuration de base est rendue plus complexe par l'existence d'élans

tendres pour le parent jaloué, et complétée par le contre-œdipe parental.

ANTŒDIPE. — Il y a bien un conflit antœdipien : c'est celui des *origines*. Ce conflit oppose les *forces* visant à l'unisson narcissique avec la « mère primaire » et celles visant au contraire à la séparation puis à l'autonomie ; les forces de la séduction narcissique et celles de la croissance travaillent en opposition active : telle est la nature du conflit. Cette configuration de base — plus fluide et plus élastique sans doute que celle de l'œdipe — est de surcroît complétée par l'existence habituelle, chez la mère, d'aspirations similaires, plus ou moins convergentes et symétriques. À la différence de l'œdipe, le conflit des origines ne peut se dérouler (et moins encore se dénouer) sans la participation active du partenaire adulte : la mère. Nous y reviendrons plus d'une fois.

On ne le sait guère, et il faut donc le souligner : les origines ont certes des racines biologiques, mais elles ne sont pas données. Seul le conflit des origines nous est promis, et il revient à chacun de le vivre. Sans cela, les origines restent lettre morte. Or, *cette lettre des origines, il incombe à chacun de l'écrire*.

Quels personnages ?

Tout complexe étant une sorte de drame, il aura des personnages. Leur vertu majeure est d'exister : ils seront donc objets d'investissements. Leur vertu seconde, c'est leur rôle effectif ; il est plus ou moins prégnant.

Or, ces personnages, nous venons de les rencontrer.

ŒDIPE. — Dans l'œdipe ils sont trois : père et mère et enfant. D'où la constitution du triangle œdipien. Ce qu'on appelle contre-œdipe est le reflet chez les parents de l'œdipe du fils ou de la fille. C'est aussi la répercussion réactualisée de la relation œdipienne déposée dans l'inconscient des parents eux-mêmes.

ANTŒDIPE. — Du nombre 3, l'antœdipe nous ramène à celui de 2 (voire même au nombre 1). 2 : c'est l'enfant et la mère. Celle-ci porte en elle non seulement l'icône du père géniteur, mais aussi le dépôt des générations antérieures.

Comme on vient de le dire, la participation active de la mère est ici très prégnante : n'est-elle pas présente, alors l'antœdipe ne pourra pas naître. Est-elle trop présente, voudra-t-elle être tout, et l'antœdipe ne pourra pas se conclure.

Quel butoir ?

On l'oublie peut-être, mais toute organisation complexuelle a son *butoir* ; il faut un arrêt, un stop : une limite à ne pas dépasser. Ce butoir est un seuil, un organisateur à la fois interne et social : cette barrière intériorisée, douée d'une résonance universelle, est sans doute inscrite dans l'héritage ancestral. Elle consiste en un tabou, qui a force d'interdiction. Ce tabou est doté d'une valeur culturelle. Il s'impose à tous, il s'impose à chacun.

ŒDIPE. — Du côté de l'œdipe, le tabou est connu : c'est celui de *l'inceste*. L'œdipe et le tabou de l'inceste vont ensemble ; ils sont imbriqués l'un avec l'autre comme deux pièces complémentaires. Où serait l'œdipe s'il était dépourvu de tabou, et que vaudrait ce tabou, s'il n'était le garant de l'œdipe ?

Tabou

On a parfois contesté que le tabou de l'inceste fût une propriété spécifique des cultures humaines. De ce tabou on sait d'ailleurs que les pharaons d'Égypte et les empereurs de Rome (sans compter les Incas) se fichaient royalement ; mais justement : s'ils le transgressaient, c'est parce qu'ils se prenaient pour des dieux.

En revanche, si nous voyons des espèces animales, comme ces chimpanzés supérieurs que sont les *bonobos*, qui sont dotés d'une sexualité surabondante, respecter le tabou de l'inceste, alors nous sommes portés à les trouver très proches de l'homme.

ANTŒDIPE. — Du côté d'Antœdipe et comme on pouvait s'y attendre, la nature du tabou, son existence même, paraît moins claire. Il est pourtant une interdiction qui règne au sein des sociétés humaines (et sans doute animales aussi) ; elle règne sans être explicitement formulée : c'est celle qui fait obstacle à la confusion entre les individus et les générations. Le *tabou de l'indifférenciation des êtres*, ce « hiatus originaire », non seulement empêche, mais interdit la confusion entre les êtres, les genres et les générations, instaurant ainsi la nécessité organisationnelle du deuil originaire. Mais ce seuil est tellement fondamental qu'on l'oublie facilement.

Or, comme pour l'inceste, c'est lorsqu'on le voit transgressé que le tabou de l'indifférenciation ressort avec le plus de force, ainsi que cela se produit dans ces familles antœdipiennes que nous aurons l'occasion de visiter et où l'on voit que les générations et les personnes vivent et se présentent comme interchangeables ; comme pour l'inceste, cette

transgression n'est pas manifeste de prime abord ; ne se décelant qu'à des détails, elle induit alentour un malaise subtil et singulier : on dirait qu'elle suinte.

Quel organisateur ?

À la limite érigée par l'interdiction répond dans la psyché un processus qui a pour fonction de l'organiser, de la façonner et de l'illustrer. La limite prend valeur d'événement ; elle se perpétue ; elle prend force d'organisateur : plus rien ne saurait être au-delà comme en deçà. La limite fonctionne ici comme un seuil ; elle est la promesse d'une ouverture.

ŒDIPE. — Du côté de l'œdipe s'organise le *complexe de castration* : c'est lui qui dans la psyché façonne l'interdit de l'inceste, et ainsi poussera le désir sexuel à se trouver des objets autres qu'incestueux.

ANTŒDIPE. — Quant à l'antœdipe, son organisateur interne, son seuil essentiel, on vient de le dire, c'est le *deuil originaire*, c'est-à-dire ce par quoi, dès les premiers temps de la vie et jusqu'à la mort, le sujet poussé par la croissance se déprend de l'unisson fondé sur les forces de la séduction narcissique, et ainsi se tourne vers l'individualisation qui lui est promise. Il ne peut le faire qu'en perdant quelque chose ; tel est le deuil originaire : véritablement une forme de perte intérieure, mais de perte assumée, venant du dedans, et non pas seulement imposée par les circonstances. Et c'est par lui que s'instaure la différence entre l'autre et soi, comme entre hier et demain : une découverte, payée du prix d'une perte. Ce seuil du deuil aura ensuite pour vertu d'empêcher l'individu de retourner à la non-différenciation (ou tout au moins d'y retourner *sans en rien savoir*).

La suite de ce livre nous fera toucher du doigt l'importance des limites matérialisant les butoirs, attestée par leur inorganisation même dans l'incestuel.

On peut enfin considérer que toute *perspective* est fondée sur l'organisation œdipienne ; il s'agit avant tout de la perspective intrapsychique, et de la perspective interpsychique et intrafamiliale : nous prévoyons que l'antœdipe en sa version néfaste et incestuelle consiste fondamentalement dans l'abandon ou dans l'inconnaissance de cette perspective. (Rien ne nous empêche au demeurant d'étendre notre propos à la question de la perspective en peinture : voir *Note* sur « Œdipe et perspective ».)

Quelle dualité ? Et pour quel enjeu ?

Cette dualité, ce sera un choix. Et un moteur. Mais ce choix, s'il laisse dans l'ombre un des termes de la paire contrastée, ne l'abolira pas pour autant : le terme choisi correspond à une réalité *de facto*, puisqu'il existe avant que d'être élu ; néanmoins son enjeu doit sa force au travail effectué par la psyché à coups redoublés d'ombre et de lumière.

ŒDIPE. — La *bisexualité* : tel est ici le potentiel embryonnaire, le potentiel pulsionnel, le potentiel psychique. L'enjeu : l'*identité sexuelle*.

Certes, cette identité est-elle anatomiquement déterminée ; et pourtant il faut psychiquement la choisir, en application de la loi générale selon laquelle « ce que l'individu reçoit, sa psyché doit s'en saisir ». Quant au potentiel hétérosexuel (celui d'être identique à l'autre sexe), il est complémentaire, mais il reste latent.

ANTŒDIPE. — Une fois encore, nous allons devoir nous aventurer. Mais ce sera sans risque. La dualité antœdipienne est celle qui met en présence et en rapport mutuel au moins deux générations. Aussi la *bigénérisme* (telle que je l'appelle) sera-t-elle ici la propriété de provenir de deux parents de sexes différents et de relever de deux générations distinctes. L'enjeu : une *identité personnelle* ; tel est bien l'enjeu des origines. Ici encore, ce qui témoigne d'une réalité de fait doit devenir l'enjeu d'un choix : car vous n'êtes personne si vous ne vous connaissez pas d'origines, si vous ne reconnaissez pas la génération qui vous précède et si vous n'avez pas élu la vôtre.

Quelles énergies ? Et quelles zones ?

Toute organisation conflictuelle est irriguée par les énergies qui lui sont réservées. À toute organisation conflictuelle répondent également des lieux du corps et des fonctions, qui sont autant de sources, de cibles et, pour le moi, de modèles.

ŒDIPE. — Pour l'œdipe, on le sait, ce sont les énergies *sexuelles* : le complexe « s'allume » lorsqu'elles se tournent vers lui ; s'assoupit ensuite ; et se rallume vigoureusement à la puberté. Quant aux zones érogènes correspondantes, on les connaît également.

ANTŒDIPE. — Ici les forces motrices sont celles de l'*autoconservation*, liées à celles qui président à la croissance (croissance corporelle

et croissance psychique). Quant aux forces de croissance, leur situation exacte dans notre métapsychologie n'a guère été spécifiée, mais il faut certainement les associer aux énergies d'autoconservation.

Croissance

Certes, les forces de croissance ne sont pas uniformément égales tout au long de la vie ; l'autoconservation dure plus longtemps, et elle s'impose plus tard ; mais on pourrait imaginer que les hormones d'anti-vieillesse, dont l'intéressante découverte est récente, prennent le relais de celles de croissance...

Comme Paul Federn l'a bien dit, toutes ces énergies (autoconservation et croissance) se traduisent en leur action par des verbes intransitifs : « je vis », « je respire », « je nais », « je grandis », « je crois » (du verbe croître). Comme il l'a également indiqué, c'est le moi surtout qui recueille narcissiquement ces énergies. Freud les a désignées comme des pulsions ; il leur accorde une fonction générale d'étayage : les pulsions sexuelles viennent s'étayer sur l'autoconservation. (S'il nous fallait une preuve de plus du fait que l'œdipe est étayé sur l'antœdipe, nous la trouverions ici.) Les énergies d'autoconservation diffèrent des pulsions sexuelles non pas seulement par leur but, mais aussi de par leur économie : elles sont certes moins saillantes, mais plus étales, moins pulsionnelles et plus continues.

Quant aux *zones* spécifiquement antœdippiennes, elles sont naturellement plus diffuses. L'une des plus importantes est la *peau* : elle enveloppe, elle sépare ; sa fonction est différenciatrice ; Didier Anzieu nous a souvent expliqué qu'elle est un modèle pour le moi. Une autre fonction est celle de la *respiration* : dans mon ouvrage sur l'antœdipe, je soulignais déjà l'importance de sa mise en jeu. (Mais le sens profond de la fonction respiratoire m'était apparu depuis longtemps déjà : 1951 puis 1955...)

Pour en revenir aux *limites*, nous savons que vont étroitement de pair celles du corps, représentées par la peau, et celles de la psyché. Or une limite n'est pas seulement ce qui enveloppe, c'est aussi ce par où l'intérieur se heurte à l'extérieur ; de même que le corps pose sur ses appuis (et ainsi se sent exister), de même la psyché connaît ses limites (et ainsi se sent-elle également exister).

IL N'EST POINT D'ÂME ET POINT DE CORPS SANS CONTOURS : EUX SEULS SONT GARANTS D'IDENTITÉ.

Or s'il est évident que l'antœdipe est organisateur des limites, nous croirons volontiers que celles-ci trouvent leur ultime confirmation dans cette limite, cette barrière virtuelle que représente le tabou de l'inceste.

Avant-coup

L'affirmation qui précède paraît s'imposer. Mais qu'on y songe : elle n'est pas sans soulever une question remarquable. Dire que l'investissement cutané qui fait limite est déjà tourné vers la limite virtuelle du tabou de l'inceste, c'est supposer qu'un investissement précoce, comme celui de la peau, est orienté par un investissement plus tardif, comme celui du tabou d'inceste ; c'est en quelque sorte supposer un effet *d'avant-coup*. Mais cette précession perd toute invraisemblance si seulement nous nous souvenons que la mère, préalablement présente, est, elle, en avance sur le développement de l'enfant.

Quel mode de configuration ?

Il n'est rien dans la psyché qui n'ait besoin de prendre forme. En arrivant maintenant aux modes de configuration, et par suite aux figurations spécifiques, nous parvenons donc au cœur des complexes.

ŒDIPE. — Le mode d'organisation essentiel de l'œdipe, c'est le *fantasme*. Disons-le bien haut : il s'agit du fantasme tel qu'on le connaît, dans l'acception que Freud nous en a léguée. (L'acception de « *fantasy* » utilisée par Melanie Klein et par ses successeurs est intéressante, mais distincte, en ce qu'elle recouvre d'abord des modes de fonctionnement psychique élémentaires, qui certes peuvent se représenter de façon primitive mais n'ont pas encore accédé au statut de fantasmes configurés.) Il faut y insister : *ce n'est que dans l'œdipe que se rencontrent des fantasmes véritables*, dotés de leurs propriétés spécifiques, c'est-à-dire scénarisés, obéissant à un déroulement traduisant le jeu des désirs et des contre-désirs, émanant de l'inconscient, capables d'évoluer, et doués d'une coordination réticulaire qui associe chacun d'entre eux à l'ensemble de ses compagnons. La possession du parent de sexe opposé, l'enfant fait à sa mère et l'enfant donné à son père, la scène primitive et la castration : telles sont les vedettes de la fantasmatique œdipienne.

ANTŒDIPE. — Ici ce ne sera pas le fantasme proprement dit qui va prévaloir ; ce sera, comme je l'ai appelé, le *fantasme-non-fantasme* : quelque chose dans la vie psychique qui prend la place du fantasme, sans en posséder toutes les vertus.

Fantasme-non-fantasme

Sans avoir la capacité de se configurer d'une façon distincte, différenciée et variée, sans détenir la vertu de scénario, c'est-à-dire de déroulement, qui est inhérente au fantasme proprement dit, et sans avoir non plus la capacité de s'articuler avec d'autres fantasmes ; mais plutôt opérant à la manière d'un projectile, en ligne droite, et plus proche de l'éprouvé

corporel, plus cénesthésique, moins représentable et moins dicible, le fantasme-non-fantasme ne nous est pas commode à concevoir, pour cette simple raison que notre façon de faire, à nous autres qui disposons d'un psyché en état de marche satisfaisant, consiste à penser et à imaginer en termes de fantasmes proprement dits : le plus facile n'est-il pas de croire que tout le monde use des mêmes outils psychiques ?

Le fantasme-non-fantasme essentiel de l'antœdipe, sa configuration spécifique, c'est d'être le générateur de sa propre vie : *l'engendreur de soi-même*. À cette origine il est deux faces : la face positive de l'auto-engendrement, et son revers : *l'auto-désengendrement*. De surcroît, nous verrons bientôt que cette formule de base connaît au moins deux versions sensiblement différentes, dans des perspectives aussi adverses que les deux versants de certaines montagnes.

Quels destins ?

Les forces qui concourent à l'organisation d'un complexe, les conditions qui préludent à sa mise en place font qu'il est potentiellement porteur de destins divers. Nous en connaissons de nombreux, mais nous les répartissons communément en deux groupes : les bons et les mauvais. La psychanalyse a repéré les plus incommodes, qui sont les plus saillants, avant que de reconnaître les meilleurs : *c'est ainsi que la vertu essentielle du conflit interne en tant que tel n'a pas été des premières à sauter aux yeux*.

ŒDIPE. — Ainsi pour l'œdipe : on a longtemps cru qu'il était pathogène — ce que certes il peut être — avant de reconnaître qu'il est universel et bénéfique, ce qu'il est sans aucun doute. Il est donc inutile de rappeler qu'une névrose est l'avatar malheureux d'un œdipe qui tourne mal, alors qu'une psychose est la complication la plus grave d'un œdipe qui fait défaut.

ANTŒDIPE. — Il est vrai que pour l'antœdipe j'ai d'abord aperçu la version redoutable. Ici, tout est rupture, violence, omnipotence et perte. L'auto-engendrement absolu, faisant table rase des origines et de leur filière, laisse le sujet dans une apesanteur grandiose et funeste, dont il ne sort qu'en plongeant à tête perdue dans un désengendrement non moins absolu ; engendrement et désengendrement accolés l'un à l'autre et chauffés à blanc finissent par laisser la psyché exsangue et mortifiée : la schizophrénie frappe à la porte de cet antœdipe en crue, que j'aime à dire furieux.

À l'inverse de la fureur, il y a la modération : il existe une version bien tempérée de l'antœdipe, qui ne fait pas grand bruit, et qui tout au contraire procède en douceur à l'établissement, dans le moi, de l'identité et de la pensée des origines. Ici, point d'omnipotence, mais une ouverture égale aux investissements narcissiques et objectaux ; point d'obstacle insurmontable à l'avènement de l'œdipe, mais au contraire une induction discrète qui va permettre à l'œdipe d'établir assez solidement ses assises.

Furieux ou tempéré : serait-ce, de part et d'autre, également l'antœdipe ? Certes. Mais quelles différences ? Le côté de la fureur n'est que narcissique ; seul le côté tempéré est proprement ambigu (au sens positif que je donne à la notion d'ambiguïté dans son essentielle double nature). La différence réside en ceci que dans l'antœdipe furieux (et funeste) le sujet se veut l'unique auteur de ses jours, tandis que dans la version tempérée il se voit et se vit comme le *co-auteur de sa propre vie*. Co-auteur, avec qui ? Avec ses géniteurs, évidemment.

Quel héritage, enfin ?

Les conflits naissent, se déploient, s'organisent, et puis s'apaisent, laissant leur héritage, qui va dorénavant faire partie des propriétés de la psyché.

ŒDIPE. — L'héritier du complexe d'Œdipe, on le connaît bien : c'est le *surmoi*. (J'ai déjà appelé qu'en 1966, lorsque mon vieil ami Marcel Roch avait présenté au Congrès des psychanalystes à Lausanne « Le surmoi, héritier du complexe d'Œdipe », à ce même congrès j'avais entrepris d'étudier les configurations aberrantes de l'œdipe dans les psychoses : c'est un long trajet qui trouve ici son terme...) On se souvient que ce surmoi (qui chez les schizophrènes, ainsi que je le soulignais en 1978-80, est si mal fagoté ou tellement absent) exerce une double fonction, non pas seulement d'interdiction mais également de protection : au double sens du terme, *le surmoi défend*.

ANTŒDIPE. — Voici enfin que nous allons dénicher l'héritier de l'antœdipe. Je le trouve dans ce que j'appelle (je l'ai déjà mentionnée) *l'idée du moi*. Cette idée de soi, qui est aussi une idée d'autrui, est en définitive une idée de l'espèce ; s'il est une coproduction conforme au destin de l'antœdipe en sa version tempérée, c'est bien celle-là. Elle exerce une double fonction de limite et de sécurité. Elle me murmure que JE NE SUIS QU'UN HOMME PARMI LES AUTRES, MAIS QUE J'EN SUIS BIEN UN.

COMMENTAIRES

Il est au tableau qu'on vient de parcourir un défaut (hormis sa longueur) que j'ai à peine besoin de signaler au lecteur : dans le vif désir qui m'a animé (en vue du thème qui nous attend) d'expliquer l'antœdipe et de le situer par rapport à ce qui est pour nous tellement plus familier, l'œdipe, j'ai sans doute poussé le parallèle au point que les deux volets du diptyque pourraient passer pour symétriques. Mais on l'aura senti : ils ne le sont pas.

Ce dont je suis intimement convaincu, c'est que la vie de la psyché repose sur l'accord toujours complexe entre les deux pôles de l'œdipe et de l'antœdipe.

Ce dont je suis convaincu, c'est que *l'œdipe est nécessaire, mais qu'un œdipe ne suffit pas dans la vie*. Écoutez bien : ce qui est important, c'est que le compagnon de l'antœdipe est l'œdipe ; que le destin naturel de l'antœdipe est l'œdipe, lui qui met le sujet en prise avec l'imgo des deux parents et avec l'image de leur accouplement : la scène primitive. Mais que vice-versa *l'œdipe ne serait pas vivable si l'antœdipe n'avait pas été organisé d'une façon elle-même vivable*. C'est ainsi que la scène primitive n'est supportable que si l'antœdipe est suffisamment préparateur, suffisamment *porteur*. Un antœdipe et rien d'autre, c'est la mort de la psyché ; mais un œdipe sans antœdipe, ce serait l'horreur.

Œdipe et Antœdipe : nous ne les avons pas enfermés dans un rapport d'opposition ou de succession : encore une fois, l'antœdipe n'est pas *anti*, bien qu'en sa version omnipotente il fasse opposition à la venue de l'œdipe ; *anté*, il ne l'est pas non plus, bien qu'en sa version tempérée il en prépare la venue. Entre l'un et l'autre, le véritable rapport est bien celui de la *complémentarité*. (Et René Angelergues est certainement celui qui l'a le mieux compris et le mieux dit.)

Il est remarquable de constater que *si le tabou de la confusion des êtres* (ce butoir de l'antœdipe) *n'est pas respecté, alors le tabou de l'inceste* (butoir de l'œdipe) *ne le sera pas non plus*.

La résultante ? L'incestuel.

Nous y voici de nouveau.

Perspective sur un double trajet

Séduction narcissique, antœdipe : deux trajets entretissés ensemble, et non confondus. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'ils inspirent la même perspective.

Il n'est pas rare, on le sait, qu'une vérité générale, qu'une connaissance de grande amplitude se dévoile à partir de ses configurations psychopathologiques. On se rappelle que Freud découvrit le refoulement, qui devait ensuite se déployer comme un mécanisme psychique universel et fondamental, à propos de ses détours et de ses échos dans l'hystérie.

Si telle est bien l'aventure qui vient de nous arriver, nous serons loin de nous en plaindre.

De la séduction narcissique j'ai tout d'abord entrevu la version que m'en offraient tel et tel de mes patients que l'on pouvait dire schizophrènes. Elle soufflait dans le transfert des patients, comme dans mon contre-transfert, et je la voyais sévir autour d'eux.

L'étape suivante permettait d'apercevoir que le processus de séduction narcissique possède une vertu profonde et même universelle. De plus en plus (comme l'avait bien vu Jean Guillaumin), c'est ce côté-là que j'ai le mieux aperçu. De là vient la nécessité de concevoir deux versions du même processus : celle qui contribue foncièrement au développement psychique ; et celle qui se distord et qui pour finir ressortira dans le registre de la pathologie.

Pour finir, c'est la version saine qui apparaît fondamentale, la version pathologique n'en étant qu'un malheureux avatar.

Même chose s'est produite à propos de l'antœdipe : une organisation universelle et fondamentale, mais si elle échoue elle se distord, et c'est elle qui finira par s'imposer avec violence.

Une violence : tel est bien le fond de l'incestuel. Une violence faite au déroulement de la vie psychique, violence à l'individu, violence à la famille.

Violence, enfin, faite au moi comme elle est faite au cœur humain.

NOTE

Œdipe et perspective

Lorsque, en ce printemps de 1978, dans une ville aimée et admirable où j'eus le plaisir d'exposer les paradoxes des schizophrènes par devant une assemblée de psychanalystes, j'en fis, sans même l'avoir voulu, filer une foule dans une ville proche et non moins admirable, parce que j'avais comparé l'une au moi névrotique et la seconde au moi psychotique, je ne croyais pas une seconde que Sienne (puisque c'est d'elle qu'il s'agissait au regard de Florence) fût folle.

N'empêche : cette ville s'était adonnée à une dévotion exclusive : celle de la Vierge. Aussi bien la peinture siennoise offre-t-elle à notre contemplation la plus extraordinaire et délicate succession de madones qui ait jamais été créée.

Fait remarquable : cette suite s'étend sur une durée incroyablement longue ; les maîtres se sont succédé, mais la base iconographique a très peu varié : toujours la même madone avec son bébé, toujours la même expression tendre et songeuse, toujours le même fond doré. Toujours la même insensibilité aux courants qui, tout au long de ces années (plus de deux siècles), modifiaient la peinture à travers l'Europe entière. Et toujours, en particulier, la même imperméabilité envers la grande révolution picturale de la Renaissance ; celle de la perspective.

Comment ne pas établir un lien étroit entre l'immuable présence de la maternité immaculée et cette tenace absence de perspective ? Comparez, ne serait-ce que d'un coup d'œil, comparez une de ces maternités intemporelles et hors du monde, à la présentation par Masaccio, dans la chapelle Brancacci de Florence, de l'expulsion d'Adam et Ève hors du Paradis ; ici le peintre les met au monde ; plus encore, il les y envoie, mâle et femelle, et cette fois-ci différenciés ; il les jette au monde ; ils sont « en sexe », ils sont en perspective ; on a presque envie de dire : « Ça s'est passé tel jour, à telle heure ; c'était ce jour-là et c'était là. »

Mais la Vierge de Sienne et son bébé ne sont pas vraiment arrivés : ils sont là depuis toujours, et même y étaient-ils avant.

De ce côté donc, un antœdipe immuable (en orbite géostationnaire ?) et, du côté de Florence, un œdipe en marche...

Ainsi pourrions-nous prétendre, ayant une fois encore fait le trajet de Florence à Sienne, que la perspective en peinture est une invention de l'œdipe...

PARTIE 2

CERCLES

*N*OUS TOUCHONS au cœur de ce livre : nos marches d'approche nous y ont préparé.

Nous allons côtoyer la violence. Tout inceste est violence. L'incestuel est violence. L'incestualité est une organisation de la violence. Non pas de n'importe quelle violence, et rarement de celle qui éclate, mais de celle qui tараude, qui ampute et qui divise, qui attaque en profondeur la qualité propre des êtres, dans leur corps et leur psyché, dans leur autonomie et leur identité, dans leurs besoins vitaux et leurs désirs.

Tout va se passer dans le sein des familles, mais pour en écraser les potentiels et les nuances.

Tout va se baser sur le sexe, mais pour en éteindre les désirs et les plaisirs.

Si l'inceste éclate, l'entourage en assourdira le vacarme. Si en revanche l'incestualité s'aménage, cette organisation elle-même sera sourde et inapparente, mais d'autant plus tenace ; souterraine et secrète, mais d'autant plus résistante. Au demeurant jamais individuelle, mais au moins duelle et le plus souvent familiale.

C'est ainsi que s'ouvre à nous la perspective des cercles de l'inceste et de l'incestuel.

PERSPECTIVE ÉCONOMIQUE : DE L'INCESTE À L'INCESTUEL

Imaginons des cercles concentriques. Représentons-nous des degrés décroissants de gravité, c'est-à-dire d'atteinte traumatique.

Le *premier cercle* sera celui de l'inceste proprement dit. Il est à l'épicentre du séisme. Deux personnes s'y rencontrent : l'incesteur et l'incesté. Pour celui-là ce n'est qu'une éruption ; pour celui-ci, une catastrophe, une atteinte majeure à son intégrité corporelle et psychique : summum du traumatique et de la disqualification.

Au *deuxième cercle* se trouve encore l'inceste, mais il n'est plus en prise directe. Il a bien eu lieu, mais il remonte au passé : une distance généalogique s'est établie, où se brouillent les pistes ; le traumatisme est ancien, et cependant toujours actif ; la blessure, jamais vraiment ouverte, jamais non plus refermée, n'a été que différée ; sa trace est obscure ; on voit émerger, germant comme des surgeons, les incidences lointaines d'incestes qui ont eu lieu dans une génération antérieure, illustrant cette règle clinique :

L'INCESTE DANS UNE GÉNÉRATION INDUIT DES RAVAGES INCES-
TUELS DANS LES GÉNÉRATIONS SUIVANTES.

Éloignons-nous plus encore de l'épicentre incestueux : nous atteignons le *troisième cercle*.

La distance ici n'est pas dans le temps, et pas seulement dans l'économie : elle est aussi dans la dynamique. L'ébranlement se fait encore moins apparent : même semble-t-il à peine sensible. Le contraste criant qui, à l'épicentre, opposait attaquant et attaqué ou incesteur et incesté, ce contraste s'estompe et va jusqu'à disparaître. Une tout autre organisation se fait jour : au lieu d'un séisme, c'est un tissu : au lieu d'un agresseur et d'une victime, c'est ici deux complices qui se rejoignent, trouvant tous deux leur compte dans leurs rapports incestuels.

Nous voici passés du registre de l'inceste à celui de l'incestuel. La cible de l'inceste était simple, mais la périphérie de l'incestuel est multiple.

C'est alors qu'une seconde perspective, complétant la première, se présente à nous.

PERSPECTIVE DYNAMIQUE : ENTRE LE NOYAU ET LE REJET

À l'épicentre du séisme, la puissance traumatique est énorme. Une victime est atteinte. Tout autour de l'inceste, la famille dresse un rempart : ce rempart va subsister à travers les générations : ainsi se prépare l'accession au deuxième des cercles que nous avons situés.

Ainsi se profile également l'organisation qui se développera dans le registre incestuel. Cette organisation à la fois topique et dynamique oppose un *noyau* central et des *rejets* périphériques. Des forces centripètes contribuent à la constitution du noyau, cependant que des forces centrifuges procèdent aux rejets à distance. (Déjà, au premier cercle, la famille avait dressé ce rempart autour de l'inceste.) En s'organisant, cette dynamique nous fait retrouver la loi d'attraction et de répulsion que nous avons vue à l'œuvre dans la séduction narcissique. Une topique est en train de s'installer, opposant une couronne de rejets et d'exclusions à un noyau central barricadé comme une forteresse.

L'économie n'est évidemment pas sans participer à cette dynamique : plus le noyau soudé par les forces d'attraction est compact, et plus les évictions se feront violentes et éloignées.

Mais il y a plus important. Nous découvrons maintenant un phénomène tout à fait remarquable : c'est le même type de processus — par attraction et répulsion combinées — oui, *c'est le même processus qui prévaut à plusieurs échelles* :

- dans l'organisation intrapsychique de *l'individu* qui s'est placé sous influence incestuelle ;
- dans la relation interpsychique d'un *couple* de deux personnes unies par une relation incestuelle ;
- dans les relations plus complexes d'une *famille* elle-même sous influence incestuelle.

Si nous décrivons les lois qui régissent un seul de ces domaines, c'est sans difficulté ni ressaut que nous pourrions les transposer à une autre échelle : *l'intrapsychique d'un individu et l'interpsychique d'une famille se conforment au même modèle*. Nous reviendrons certainement sur cette similitude, dont on peut à bon droit douter qu'il se trouve ailleurs d'autres exemples.

Une dernière remarque n'est pas à négliger avant d'entrer dans le vif de notre sujet : de même que le cercle de l'inceste nous a peu à peu conduits à la « couronne » de l'incestuel, qui en demeure empreinte, de même la topique de l'incestuel se trouve-t-elle en germe dans le traumatisme de

l'inceste : car celui-ci réside moins dans ce qu'il induit que dans tout ce qu'il exclut.

C'est ce que nous allons vérifier.

Chapitre 3

L'INCESTE ET SES VIOLENCES

L'INCESTE lui-même, s'il n'est pas le seul sujet de cet ouvrage (il n'en est même pas le principal), constitue le pivot de notre élaboration clinique : il est à l'épicentre du séisme.

Nous aurons surtout en vue l'inceste hétérosexuel en ligne directe, comme entre père et fille ou mère et fils, mais on en connaît les variantes, comme l'inceste homosexuel.

EMPRISE NARCISSIQUE DE L'INCESTE

Or le premier point que je désire souligner — mais c'est une évidence — est qu'entre l'incesteur et l'incesté la relation n'est pas à parité : elle est *dissymétrique*, en ce que les partenaires ne disposent pas initialement du même potentiel d'initiative et de maturité. Ce trait nous fait ressouvenir de nos remarques relatives à la séduction narcissique : les partenaires, remarquons-nous, sont en relation symétrique lorsque cette séduction est saine, et dissymétrique lorsqu'elle est foncièrement faussée.

L'affirmation que je vais présenter maintenant ne saurait étonner le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici :

LES INCESTES SONT DES AFFAIRES NARCISSIQUES AVANT QUE D'ÊTRE DES AFFAIRES SEXUELLES.

Tout inceste est une emprise, et cette emprise est fondamentalement narcissique. Cela reste vrai même dans les cas où le plus jeune exerce des manœuvres séductrices sur le parent ; qu'on y songe en effet : *ce n'est qu'au sein d'une relation véritablement œdipienne que prévaut, comme dans la séduction narcissique saine, une parité entre l'enfant et le parent : c'est la symétrie des fantasmes qui permet de parler à la fois et corrélativement d'œdipe et de « contre-œdipe ».*

Nous savons déjà que l'inceste est mis au service d'une séduction narcissique elle-même abusive : l'abus sexuel ne fait que succéder à l'abus narcissique ; il le complète en prenant sa relève.

Nous aurons certainement à revenir sur la notion d'abus narcissique. Il nous aura d'abord fallu nous pencher sur la violence de l'inceste.

IRRÉSISTIBLE DÉCOUVERTE ET SUCCESSION NÉCESSAIRE

Mais ce ne sera pas avant la remarque suivante, qui nous fait revenir aux toutes premières étapes des découvertes de Freud.

Première étape : en écoutant ses patients, Freud découvre la séduction sexuelle de l'enfant par l'adulte. Il y voit un fait commis par le parent.

Seconde étape : Freud comprend que cet épisode est un fantasme construit par l'enfant à partir de ses désirs. Ce faisant, Freud découvre la réalité psychique ; invente la psychanalyse ; et met en place le principe de plaisir.

Ah ! Quel élan !

On ne parlera donc plus de la séduction qu'en termes de fantasmes. Mais ce n'est pas démonter la psychanalyse que, revenant au point de départ, d'étudier aussi ce qui se déroule *quand la séduction a vraiment lieu. Mais alors elle n'est pas de l'ordre du plaisir*. Elle n'est plus que violence.

Il nous incombe aujourd'hui d'examiner ce redoutable revers de médaille. Serait-ce une *troisième étape* ?

VIOLENCE DE L'INCESTE

Mais voici la seconde évidence, et elle non plus n'est pas nouvelle : l'inceste est une violence profonde, multiple et sans échappatoire. (J'aurai ici plus de commodité descriptive en supposant l'inceste d'un père avec sa fille tout juste nubile.)

La violence est faite au corps, qui n'est pas prêt à l'acte sexuel, en tout cas ne serait pas apte à l'aborder à parité de maturité physique ; face à un organisme sexuellement mûr et expérimenté, un organisme sexuellement immature est en situation de faiblesse extrême ; les forces physiques n'y suffiraient même pas.

Mais c'est une violence encore pire qui est faite à la psyché : *l'inceste a la très funeste capacité de cumuler la violence par le traumatisme et la violence par la disqualification.*

ENTRE TRAUMATISME ET DISQUALIFICATION

Dans la foulée de Freud, nous avons à préserver la distinction entre ces deux registres du traumatisme et de la disqualification. Quant au traumatisme, Freud a été parfaitement clair : c'est une notion avant tout *économique*, destinée à définir une *quantité d'excitation* que l'organisme physique et psychique n'est pas en mesure de « métaboliser » ; le traumatisme, c'est l'excès, étant bien entendu que cet excès est relatif à la capacité *actuelle* du sujet de lier psychiquement cette quantité : une excitation sexuelle intense est traumatique pour l'enfant car il n'est pas en mesure d'en faire usage et façon ; c'est à partir de la maturité que tout se met à changer.

L'attaque incestueuse est évidemment traumatique pour l'incesté : c'est bien ainsi que l'entendait Freud à propos de la séduction sexuelle des enfants par les parents.

Quant à la disqualification, c'est autre chose : elle consiste en un *discrédit* porté sur la valeur et la qualité intrinsèque des capacités et des accomplissements d'un individu (ou plus précisément de son moi, ou bien encore d'un groupe ou d'une famille). C'est une atteinte narcissique : l'inverse de la *reconnaissance* — au sens de la qualification positive — des capacités manifestes ou potentielles d'autrui ou de soi-même. (On en saurait plus sur mon opinion à ce sujet en consultant mes remarques sur « les frustrations du moi » parues dans *De psychanalyse en psychiatrie*.) Il est bien vrai que toute disqualification est une atteinte aux *droits narcissiques*, et constitue à ce titre une frustration.

Je me suis attardé un instant auprès de cette distinction car, si le traumatisme est une chose assez évidente, si son acception même est connue, il n'en va pas de même pour la disqualification, qui est généralement plus discrète, plus insidieuse, plus souvent inaperçue, méconnue, et méconnue jusque dans son acception même (j'entends parfois des collègues parler de traumatismes quand ils parlent de disqualifications). *Le trauma fait excès ; le discrédit fait défaut* ; ce sont des blessures ; mais il n'est pas certain que les blessures discréditives soient les moindres. Au demeurant, rien n'empêche leur cumul : ce cumul est précisément le fait de l'inceste.

INCESTUEUSES DISQUALIFICATIONS

C'est à toute sorte d'égards que l'incesté est disqualifié :

- *dans son élaboration fantasmatique personnelle* et dans son organisation imaginale, qui sont radicalement bouleversées par la transgression effectuée par l'incesteur (comment, pour la fille, imaginer un scénario avec son père, si celui-ci la force et la viole ?) ainsi que par la défaillance de la mère, très souvent complice passive ou même active de l'inceste par le père ;
- *dans sa capacité de désir*, qui comporte la capacité de désirer l'objet, de désirer qu'il vous désire, et même enfin la capacité et le droit de se refuser à la satisfaction ; pas plus qu'elle n'a droit au plaisir, l'incestée n'a droit de se refuser au plaisir (et nous voyons bien par là que ces deux droits vont de pair) ;
- *dans l'intégrité de son moi*, dans l'intimité de ses pensées, dans l'exercice même de sa pensée, dans les perspectives de son organisation psychique ;
- enfin, pour tout résumer, dans son *œdipe* et dans son *narcissisme*, dans son *corps* et dans sa *psyché*.

Par dessus tout cela (et j'en omets sans doute), s'impose la disqualification de la *vérité* ; disqualifiés et radicalement déniés sont à la fois le droit à la vérité et le droit au secret, l'un et l'autre empêchés par *l'imposition du non-dit*.

Nous verrons plus loin que l'exercice et le droit au secret sont des valeurs pour le moi ; ces valeurs garantissent la valeur de la vérité, de même façon que le droit au refus du désir garantit l'exercice et la valeur du désir.

L'incestée, si c'est une fille, devient une *éclopée psychique* : elle ne peut plus se fier à ses désirs, à ses vœux, à ses fantasmes, à ses pensées,

à ses imagos, à son corps. À quel objet pourrait-elle encore se fier ? Son corps lui échappe, et son moi se perd.

On pourrait croire que je force les traits : c'est à peine. Que j'en oublie : c'est certain. Je n'aurai garde en tout cas d'oublier que *le discredit jeté sur le vécu de l'incestée par l'exigence de non-dit portée par l'incesteur, ce discredit, ce déni de vérité s'étend en nappe à l'ensemble de la famille* ; et non seulement s'étend-il à la famille contemporaine, mais encore aux générations suivantes. (Pour les secrets, nous nous retrouverons bientôt.)

L'incestuel n'est pas l'inceste. Certes. Mais il s'en inspire.

L'enfance de Marpessa

Ce chapitre va se clore sur un exemple très brièvement résumé d'après Léonard Shengold, qui a beaucoup travaillé sur les incidences cliniques infligées par la disqualification associée à la séduction abusive. Une fillette que nous prénommerons *Marpessa* avait une mère très inconstante ; tantôt cette mère l'ignorait, l'abandonnant à des nurses ou à des parentes et passant devant elle sans la voir, tantôt au contraire (ou plutôt semblablement) elle la cajolait, la couvrant de baisers à seule fin de la mettre à son service érotico-narcissique : étant au bain, et nue, elle convoquait la fillette et lui demandait de longuement la coiffer, de la masser, de la caresser, de la masturber, la caressant elle-même aux plus sensibles lieux de son corps. Bref, Marpessa était l'objet d'une séduction incestueuse de la part de sa mère, utilisée comme instrument érotique, au demeurant *disqualifiée* dans ses aspirations propres et soumise à la négligence affective. Tout cela allait évidemment de pair : il n'y avait point d'amour objectal chez cette mère ; sa fille n'était pour elle qu'un objet narcissique.

Ce cas montre de manière exemplaire comment chez la mère la séduction narcissique abusive fait alliance avec la manipulation incestueuse, et comment pour la fillette une disqualification profonde, ajoutée à la carence affective, se mêle à la traumatisation érotique.

On n'hésite pas à croire l'auteur lorsqu'il nous apprend que, devenue adulte, Marpessa souffrait de maintes façons (au demeurant plutôt silencieuses) et qu'elle eut besoin de recourir à une longue cure analytique (assortie d'un appoint psychothérapeutique facile à pressentir). Ce qui est merveilleux est qu'elle fut capable d'y recourir. Cependant, comme il arrive à tous les disqualifiés, ce n'est pas sans peine, sans honte, sans douleur et sans rage qu'elle parvint à reconnaître et reconstituer le fil de ses frustrations de jadis, afin de reconstruire tant bien que mal la trame

de son moi. (Car elle avait grande honte de dénoncer à ses propres yeux les abus narcissiques et sexuels commis sur elle par sa propre mère.)

Ne dirait-on pas en effet que les auteurs d'abus narcissiques, eux qui s'arrogent tous les droits sur autrui, échappent encore à la dénonciation morale de leurs abus ?

Chapitre 4

L'INCESTUEL ET SES DÉTOURS

À PARTIR de l'inceste un glissement nous fait passer du côté de l'incestuel. C'est pour y retrouver les mêmes notes, en mineur, et physique mis à part : *l'incestuel, c'est l'inceste moral*. (Entendons-le au sens où l'on parle de masochisme moral.)

Bien que l'incestuel soit à son tour modèle pour l'incestualité familiale, par nécessité clinique autant que par commodité didactique, je me placerai d'abord dans l'optique de la relation duelle entre les partenaires d'un *couple incestuel*. Tout en passant de l'inceste à l'incestuel, je passerai du père à la mère (et c'est ainsi que nous faisons connaissance de *Morlande*, un personnage composé à partir de quelques exemplaires distincts mais similaires). Il est vrai que, si l'inceste est plutôt le fait du père, l'incestuel est plutôt celui de la mère. Cependant ces schémas simplifiés contiennent leur part d'arbitraire. Sachons d'entrée de jeu :

1. que les formules d'appariement sont diverses ;
2. que le couple incestuel ne peut guère surgir et subsister qu'au sein d'une famille, laquelle, si elle n'est pas forcément complice, est au moins contaminée ;

3. que ce couple, pris ensemble ou séparément, dégage à son tour des effluves et produit des effets de transfert tels que nous autres psychanalystes et thérapeutes cliniciens serons pris à partie ou à témoin : fatigue, peut-être, mais assurément instructive.

Ainsi s'élargit la topique de l'incestuel.

Cette topique a ceci de remarquable que, s'agissant de l'intrapsychique ou de l'interpsychique, de part et d'autre elle est bâtie sur le même modèle : c'est le même schéma qui organise ce qui se passe à l'intérieur des personnes et ce qui se déroule entre elles et en famille. Elle obéit donc à un principe d'homologie ou plus exactement d'*homothétie*, pour recourir à un terme en provenance de la géométrie. Elle est basée sur l'image d'un noyau obsidional entouré d'une coque et produisant des effets irradiants.

Entre les partenaires d'un couple incestuel, deux configurations se distinguent : 1. l'un des partenaires est dominant et l'autre est dominé ; 2. les deux partenaires sont également engagés, également pris et preneurs. Cette distinction est utile ; nous y aurons recours ; mais vous pensez bien que la ligne qui les départage est souvent mouvante et parfois floue ; c'est ainsi que *l'emprise peut céder le pas à la complicité*. L'exigence de la clinique veut que nous commençons par l'emprise : elle est le levier de *l'actionnement*.

LA RELATION D'OBJET INCESTUELLE

C'est à partir de son pôle le plus actif, car c'est le plus simple, que nous aborderons la relation incestuelle. Il existe un mode d'investissement spécifiquement incestuel. L'objet investi sur ce mode, tellement traité en ustensile qu'on hésite à le considérer comme un objet proprement dit, s'apparente à ce que nous avons coutume en psychanalyse d'appeler un objet partiel ou un objet narcissique, mais avec des particularités qui nous imposent de le décrire avec précision.

Il ne sera pas un objet plénier. Il ne sera pas investi dans son intégrité. Il ne sera pas ce que j'appelle un objet-objet. (J'use de ce terme d'objet-objet pour souligner le jeu qui se poursuit entre deux représentants d'objets, l'externe, qui se voit, et l'interne, qui se vit, l'un et l'autre se répondant sans cesse dans ce concerto à deux voix qui forme la musique de la psyché : la respiration de l'âme.)

L'objet incestuel ne sera pas entier : il sera partiel ; il ne sera pas intérieur : il sera un bouche-trou, obligatoirement présent. Mais, pour commencer, il sera adulé.

Une délégation narcissique, une idole à tout faire

Avant tout, la relation incestuelle est une relation *narcissique*. L'objet incestuel est investi telle une idole. Mais cet investissement n'est pas à perte : l'idole a impérativement pour fonction d'illuminer l'idolâtre en retour. Paré en secret (et ce secret est essentiel) de toutes les qualités qu'on lui prête, l'objet incestuel est ébloui et fasciné, avant que d'être finalement (et à tous les sens du mot) confondu. Il incarne un idéal absolu. Il a tous les pouvoirs. Par-dessus tout il ne manque pas d'être paré du pouvoir, même s'il ne l'exerce pas, de procurer au parent la *jouissance sexuelle*. Fils, amant, et même père (ou fille, maîtresse, et même mère) il ou elle sera cela tout à la fois et indistinctement. Quel fils, quelle fille résisterait à pareille adulation ? À une telle complétude ? Mais qui, pour finir, ne s'y perdrait pas ? Car on l'a vu : la question de savoir qui dans cette relation admire qui, cette question est plus qu'indécise : elle est biaisée. L'objet incestuel est captif d'une projection narcissique envahissante : il a pour mission profonde et impérative d'*incarner à lui seul les objets internes qui manquent à l'auteur de l'idolâtrie narcissique*. Telle mère n'a pas pu connaître et aimer son père ; elle a délaissé et perdu son mari ; elle n'a pas connu sa mère ; il lui en reste un vide intérieur intolérable ; et c'est l'objet incestuel (encore une fois fils, père et amant) qui va, qui peut, qui doit par délégation narcissique *incarner ce monde intérieur absent ou dévasté*. L'objet incestuel concrétisera donc la projection par cette mère de l'idéalité qui la fait survivre à la place des présences internes qui lui manquent. Quel périple ! Ou, plutôt, quel court-circuit ! Oui : *le court-circuit narcissique remplace les trajectoires libidinales*.

Une présence de fétiche

Pour accomplir cette mission glorieuse et impossible, l'objet incestuellement investi doit remplir au moins deux propriétés essentielles :

1. *Il ne devrait pas connaître d'autres origines que son investisseur* ; sa mère, si c'est elle, doit suffire ; certes le géniteur peut-il être exclu dès avant la naissance. Mais s'il reste présent, la mère incestuelle pousse son image au bord du fossé ; telle mère, dans ses propos envers ses enfants, pratiquait l'impasse sur la famille de son mari et ne faisait mention que de la sienne : voilà *un père qui ne venait de nulle part* ; au demeurant, tellement occupé, ce pauvre homme, qu'on ne pouvait compter sur lui. Voilà de l'antœdipe de bien mauvaise compagnie !

2. *L'objet incestuel doit en réalité rester inamovible, immuable. Toujours présent, il devra se tenir incessamment disponible. Qu'il ne s'écarte pas ! Car sa présence extérieure et concrète est là pour pallier les absences intérieures. Il est là, dehors, pour combler un vide au dedans. Du fait même de cette obligation de présence, la liaison incestuelle restera marquée à tout jamais par l'importance de la proximité physique : les échanges incestuels dépendent étroitement de la distance entre les partenaires, et leur intensité sera inversement proportionnelle à cette distance.*

Que l'objet incestuel ne se mêle pas non plus de nourrir des intentions personnelles ou des dénis propres ! Non seulement miroir embellissant et source possible de jouissance, et non seulement source de jouissance mais substitut d'absence, et par là même preuve de pérennité, il est fait pour briller et non pour vivre à son compte. En vertu d'un paradoxe qui ne va pas nous surprendre, l'idole ferait peut-être mieux d'être morte : les morts au moins ne se sauvent pas, on les garde, on peut les encenser à loisir ; ils ne risquent pas, à travers les inévitables signes de changement et de faillibilité que l'exercice même de la vie sème dans son sillage, de dénoncer l'idéalité qu'ils incarnent. C'est ainsi qu'on voit certaines mères incestuelles atteindre une sorte de sérénité ou de sommet lorsque leur objet incestuel a cessé de vivre ; ainsi deviennent-elles ces cultivatrices de deuil, de cimetières ou de mausolées que je décrivais naguère (cf. *Le Génie des origines*, p. 94). S'il n'est parfait, s'il n'est éternel, s'il n'est mort, qu'au moins il soit malade ! Si ce n'est le tombeau, qu'au moins ce soit l'asile ! C'est ainsi que certaines mères incestuelles — ou tout aussi bien, pour le répéter, des pères — atteignent une sorte passablement sinistre d'apothéose au moment où leur enfant narcissique entre en psychose.

On l'a bien compris : l'objet incestuel est un *objet-fétiche*. Cette fonction narcissiquement fétichique, nous la retrouverons, car elle court tout au long de cet ouvrage. Mais le fétiche incestuel possède une propriété de plus : il est sexuel, il est source au moins potentielle de jouissance sexuelle (en cela il s'apparente au fétiche érogène, à cette différence près qu'il est une personne). Mais il est foncièrement impersonnalisé. Nous dirons même : *désobjectalisé*.

La face obscure de l'objet-non-objet

Objet-fétiche, objet partiel à propriété phallique, il n'est pas un objet plénier. Il est fixé dans cette position d'*objet-non-objet* que je décrivais naguère et que je décris encore pour caractériser tout objet à qui, en vertu

de dénis puissants mais focalisés et sélectifs, sont soustraites certaines des qualités qui reviennent à l'objet proprement libidinal. C'est ainsi que *l'objet-non-objet incestuel est interdit de désirs propres ainsi que de valeur narcissique propre*. L'autonomie lui est interdite sous ses diverses formes : autonomie de *mouvements*, et c'est ainsi que l'objet incestuel parfaitement « fixé » devient catatonique ; autonomie de *désirs*, et c'est ainsi que l'objet incestuel ne peut « tomber » amoureux sans risquer de crever la peau du narcissisme maternel ; autonomie d'*action*, et c'est ainsi que l'objet incestuel se livre à des essais sans suite ; autonomie de *jugement*, et c'est ainsi que l'objet incestuel finit par s'abstenir de clairvoyance, si ce n'est par éclairs.

Bref, s'il est au monde une sorte de relation où le lien libidinal est remplacé par la ligature, et le désir par la contrainte, c'est bien dans la relation narcissique incestuelle. Le contraste entre lien et ligature me paraît tellement essentiel que lui aussi nous le retrouverons à plusieurs reprises dans notre périple. De même retrouverons-nous à plusieurs reprises un trait qui s'impose dès maintenant à notre regard : c'est celui de *l'amalgame*. L'objet incestuel reçoit sur la tête, non pas superposées, non pas même condensées, mais complètement amalgamées, des représentations et des fonctions normalement distinctes, mais dont ici la perspective est abolie. Cette production d'amalgame est très particulière et elle fait preuve d'une remarquable et peu résistible puissance.

De paradoxe en paradoxe : l'envers de la bobine

Mais c'est maintenant que nous apercevons en pleine lumière le très singulier paradoxe qui s'attache à l'investissement d'objet incestuel. Nous avons vu qu'il est investi de fonctions diverses, de pouvoirs multiples, de missions complexes. Avec ça il y a de quoi se sentir grandiose ; la mégalomanie guette les idoles incestuelles qui se prennent au jeu, parfois au point de les faire entrer en éruption, et quelquefois jusqu'à les perdre. Cependant ces magnifiques sont les plus pauvres du monde : l'illusion de l'inceste est la plus terrible qui soit, et le plus redoutable des *leurre*s, car, en définitive, s'il cède à l'attraction incestuelle, le sujet, croyant gagner sur tous les tableaux, *ne fait que tout perdre*. Je crois que certains patients se suicident au moment tragique où d'un coup ils réalisent qu'ils ont été floués.

Voilà donc le *paradoxe majeur* de n'être rien en étant tout, et nulle part en étant partout.

Il y a dans cet investissement une dynamique intime et une économie qui vont tout à l'inverse de celles que Freud a décrites dans le jeu de la

bobine. Ce que l'enfant apprend et apprécie à travers ce jeu, et ce qu'il apprendra dans le registre transitionnel, c'est l'art d'investir un objet qui va et qui vient, de le conserver s'il s'absente ou disparaît du regard. L'investissement incestuel s'exerce à rebours : *au lieu de continuer d'être investi dans son absence, l'objet incestuel ne cesse d'être contre-investi en tant que tel dans une présence obligée.*

FAITES ALLER À REBOURS LE JEU DE LA BOBINE : C'EST L'INCESTUEL QUE VOUS METTREZ EN MARCHÉ.

De ligature en disqualification

C'est donc la contrainte qui réapparaît et que l'exercice des ligatures laissait apercevoir. Avons-nous seulement dit — mais cela pouvait aller de soi — que l'objet incestuel se doit, pour complaire, d'être hautement *manipulable*. Il pourra être utilisé comme *porte-parole*. Voire même comme *arme de combat*. C'est ainsi que telle mère incestuelle utilisait activement ses fils comme armes vivantes dans un combat haineux à l'encontre de l'homme qui s'était écarté d'elle. On reste confondu devant des manipulations si terribles, sidéré par la docilité de certains enfants qui obéissent à la mère incestuelle sans même qu'elle ait à passer commande ; et effrayé par les dégâts qui peuvent s'ensuivre.

La mère incestuante éprouve moins d'intérêt pour les actes que pour les *pensées*. (Il est bien vrai que les conduites relèvent de la loi, et que la loi est faite en vertu de l'ordre paternel.) De la part de son objet narcissiquement élu, elle attend qu'il se conforme à ce qu'elle pense, à ce qu'elle affirme, à ce qu'elle attend. Imparable *emprise*. (Nous ferons bien, pour nous renseigner sur l'emprise, de nous rendre auprès des travaux de Paul Denis.) Puissant est le levier de l'emprise : « Si tu m'aimes, semble énoncer la mère incestuelle, si tu m'aimes, tu me crois. » Pis : « Si tu ne me crois pas, tu me trahis, et si tu me trahis, tu me détruis : je meurs. » C'est ainsi que le spectre de la mort et de la destruction narcissique plane avec insistance sur la relation incestuelle. Sous cette menace, la pensée est assujettie. La formule est connue, que je crois avoir déjà mise dans la bouche de toute mère abusive.

« CHOISIS DE CROIRE EN TON MOI OU DE CROIRE EN MOI. »

Il n'est pas d'autre devise au combat des narcissismes.

DU CÔTÉ DE L'OBJET

Tout en recrutant au passage, sur le mode pervers, un contingent de pulsions partielles en particulier sado-masochiques et anales, la contrainte incestualisante reste essentiellement narcissique.

Elle est faite d'agissements, et ils sont organisés. Ils s'exercent sur un objet qui est pris pour ustensile. *La présence de cet objet est aussi nécessaire que son existence est impersonnalisée.* Autant il est séduit, autant il est disqualifié.

Tournons-nous vers lui pour esquisser le dessin de son parcours.

De la gloire à la guerre

Eh bien, ce n'est pas vraiment compliqué. En premier lieu il est ébloui, fasciné par l'auréole dont il est nimbé. Séduit au-delà de toute expression par le pouvoir proprement incestueux qui lui est conféré (un pouvoir qu'il n'exerce sans doute pas, sauf en dernier recours, et s'il est souffrant, mais qui lui trotte insensément dans la tête).

C'est la gloire !

Par suite il devient *complice*. Il adhère sans partage, sans distance et sans conditions aux opinions, aux vues, aux illusions de la mère incestuelle. L'échange n'est même pas nécessaire. On sait bien que l'incestuel n'a que faire des liens. C'est donc sans besoin de médiation mentalisée, sans élaboration et comme par contagion que les affects (de préférence hostiles) et les convictions (de préférence catégoriques) passeront de l'incestueuse à l'incestué. C'est alors que celui-ci se sent constituer avec celle-là un noyau indéfectible et surpuissant qui se tient pour indissociable à jamais, capable de gagner tous les combats et de triompher de tous les ennemis. Car les ennemis commencent à foisonner à l'entour, peuplés et nourris par le tout-puissant fantasme persécuteur projeté en commun par les partenaires ensemble coalisés. (Ces ennemis : les pères, les autres, le monde...)

C'est la guerre !

Bientôt l'objet incesté commence à se sentir floué. La gloire se fane, la guerre s'éternise, les privations se font sentir. Cependant la pression incestuelle ne se relâche pas. Au contraire : le joug se resserre. C'est alors que s'impose la peur : peur de tomber de haut, de perdre la grandeur en même temps que l'amour, et de se perdre. La conviction de ce couple est que chacun ne peut survivre sans l'autre. En se détachant de sa mère, l'objet incestuel ne va-t-il pas ruiner son narcissisme à elle et détruire sa vie ? Ne l'attaque-t-il pas déjà, pour peu qu'il ne pense pas comme elle

ou comme elle veut ? Ne risque-t-il pas de la faire mourir ? (Cette peur est d'autant plus vive que les mères incestuelles, avec leur vide intérieur, éprouvent une menace dépressive, qui est sans doute authentique mais dont elles jouent avec art et sans ménagements.) De la coalition, l'objet incestuel passe à la soumission.

C'est la galère !

De la soumission à la haine ou de l'actionnement à l'agir

Il n'est plus très loin de la révolte. La haine le guette. Peu à peu, avec douleur et avec rage, l'objet incestuel réalise qu'il a été utilisé, parasité, disqualifié, jugulé dans son moi et floué dans ses désirs propres. Le conflit devient intense. Car la haine, pour commencer, renforce sa peur de détruire, entraînant des défenses d'autant plus violentes ; s'ensuivent alors la culpabilité, l'atteinte à la vie propre et les violences explosives. Il arrive qu'au moins transitoirement la soumission s'accroisse avant de se briser. Dans cette rupture se déclare la maladie de l'objet incesté. La mère se précipite à son chevet, prête à tous les « sacrifices » dans une apothéose éplorée. (Voir, en *Note*, « Incestueux dévouement ».) Il arrive aussi, plus durablement, que l'objet incesté, en vertu d'une étroite identification destinée à contre-investir la haine, devienne à son tour incesteur. (On sait bien que les pères qui pratiquent véritablement l'inceste l'ont souvent subi eux-mêmes dans leur propre enfance.)

Il arrive enfin que l'objet incestuel se dégage à la fois de l'emprise et de la haine. C'est un long trajet ; il prend des années ; il peut en prendre dix ou vingt. Entre-temps de profondes blessures se seront imprimées dans l'âme et le corps de cet objet. Cela, sans compter ceux et celles qui n'en sortiront jamais, qui resteront éclopés psychiques ou malades. Et sans compter non plus ceux qui n'auront trouvé de sortie que dans la mort.

Je donne cependant rendez-vous au lecteur vers la fin de ce livre dans les pages consacrées à la thérapie.

SEDUIRE OU FANTASMER

On a vu l'incestuel balancer entre l'agissement et l'agir. L'acte ou le fantasme : telle est son alternative. Bien souvent le fantasme est à peine formé que l'agissement est déjà enclenché. Il ne revient à l'objet que d'encourir l'abus.

Séduire : au prix de quel abus

Une séduction narcissique se refuse à céder le pas ; elle s'empresse de recruter la pulsion sexuelle ; loin de lui céder la place, elle la prend à son service afin de perdurer. Ainsi se nouent les incestualités. Ainsi naissent les incestes.

N'oublions cependant pas que les séductions narcissiques ainsi dévoyées sont de celles qui n'ont jamais été symétriques. On se rappelle : cette symétrie peut se comprendre comme une parité et comme une inégalité radicale des forces et des moyens entre les partenaires en séduction et c'est cette dissymétrie qui est à l'origine des malheurs et des méfaits qui s'ensuivent. Or, s'il y a dissymétrie, c'est naturellement l'adulte qui l'emporte sur l'enfant : on sait qu'il en a les moyens.

L'abus narcissique

Ainsi s'est produit *l'abus narcissique* : l'adulte a imposé son propre narcissisme au détriment de celui de l'enfant. La séduction aura été radicalement gauchie. L'attente narcissique de la mère aura été excessivement élevée ; ou trop étroitement ciblée ; ou les deux ; quoi qu'il en soit, elle sera devenue contraignante. Ainsi contraignante, elle se sera faite insatiable. Pour la mère, son attente n'était jamais satisfaite. Quant à l'enfant, non seulement il ne la pouvait satisfaire, mais il n'y trouvait jamais son propre compte. Ainsi sans relâche la séduction se remettait en route, et sans cesse elle échouait, jusqu'à ce que l'inceste apparaisse enfin comme l'ultime remède, tant pour l'adulte afin de garder cet enfant qui s'obstine à croître, que pour celui-ci afin, peut-être, de combler enfin cet adulte depuis toujours insatisfait...

Si je parle d'abus narcissique, c'est par référence évidente à l'abus sexuel. L'abus narcissique est sans doute moins voyant que l'abus sexuel. Mais non moins important : c'est bien lui qui est à l'origine de tout abus sexuel.

C'est bien ainsi que la séduction narcissique, en s'incestualisant, s'invétère. Alors que par nature elle est destinée à conforter deux narcissismes convergents, ici, la dissymétrie s'étant imposée, les narcissismes divergent : celui de l'incestuant se fait de plus en plus contraignant, et celui de l'incestué de plus en plus écrasé : en fin de compte le sujet soumis à l'inceste y perd sur les deux tableaux où peut-être il s'imaginait l'emporter : celui, narcissique, du triomphe et celui, sexuel, du désir...

Fantasmes incestuels

Si dans l'incestuel, les fantasmes parvenaient à maturation, voici ce qu'ils représenteraient (toutes réserves étant faites pour les découvertes à venir et pour celles d'autrui). Deux sortes : fantasmes d'agglomération et fantasmes de transpercement. Les uns et les autres concernent essentiellement la relation élective avec l'objet choisi. Conformément à une loi de l'incestuel que nous connaissons déjà, leurs effluves se répandent alentour.

Le fantasme d'agglomération correspond au désir de former avec l'objet un *noyau compact indissociable* : c'est ainsi que le sujet se voit et se veut, en son for intérieur comme avec son objet ; ce fantasme peut s'étendre — et s'étend — à la famille entière (à cette famille que l'on qualifie justement de nucléaire). Il ressemble, en plus fort, au fantasme de peau commune ; la compacité du noyau évoque plutôt une forteresse.

Le fantasme de transpercement répond au vœu de *violier* l'intimité corporelle et psychique de l'objet. Il ne s'agit que d'envahir, de pénétrer, de faire effraction ; il ne s'agit que de prise et d'emprise. (L'effraction peut aller jusqu'à l'explosion dans l'intimité du corps de l'objet, ainsi qu'a pu le montrer Geneviève Haag.)

Ces fantasmes répondent certes à des vœux. Ils commandent des actes. Ils traduisent des fonctionnements. Ils illustrent des combats. C'est ainsi que le fantasme de noyau compact commande une relation étroite, à l'abri de toute intrusion et interférence extérieure : une relation inexpugnable, qui s'oppose tant à la différence des générations et des êtres qu'aux influences ambiantes. Ce fantasme de transpercement commande une relation d'emprise absolue, et fait obstacle à l'autonomie des désirs et même des pensées.

Sous leurs apparences antinomiques, ces deux fantasmes sont en vérité corrélatifs. Le noyau s'oppose au changement ; le transpercement s'oppose à la caresse.

Contre-fantasmes

L'un et l'autre sont au service de visées *défensives* puissantes ; car, à l'instar de tous les fantasmes à forte composante défensive, *chacun d'eux a son ombre ou son envers : son contre-fantasme*. L'envers du noyau compact, c'est un fantasme de *dilacération*, de morcellement et de déchirement : il n'est rien que l'incestuel redoute comme la déchirure, prête à déferler pour peu que le noyau se desserre et que la relation se distende ; *entre la serrure et la mort on dirait qu'il n'y a qu'un pas* ; aussi faut-il qu'à sa place un rempart soit dressé.

Quant à l'envers du transpercement, c'est un fantasme d'*immersion* : immersion dans la tendresse et la passivité. Or la tendresse et l'abandon représentent pour l'incestuel une dissolution non seulement castrante, mais mortelle. Alors que le transpercement est pris pour preuve irréfutable de phallicité, la tendresse est menace immédiate de castration, de déchéance et de déroute.

Ainsi nous apparaissent les fantasmes incestuels : *figurations, parmi les plus fortes qui soient, de l'éternel combat du moi de l'homme contre la peur de la mort et de la castration.*

LA RAGE INCESTUELLE

L'incestuel est toujours une passion. Les passions ont leurs saisons : elles ont leurs crues et leurs étiages. Il leur faut toujours passer par une crue, et c'est par là qu'elles commencent.

Dans toute relation d'incestualité il vient donc un moment où éclate ce que j'appellerai une rage incestuelle. Nous mettons en scène un père et un fils. Deux scénarios sont possibles. Dans l'un d'eux la rage est allumée chez la mère par la désaffection du mari ; narcissiquement blessée, elle enrôle son fils et s'enrage contre le conjoint. Nous connaissons déjà ce scénario : nous l'avons décrit sous le nom de Morlande.

Tournons-nous maintenant vers l'autre scénario. Le couple parental boîte. Le fils est malade. Le mari est repoussé par sa femme et défié par son fils. La mère et le fils sont incestuellement ficelés : inséparables.

La rage est allumée par l'un de ces deux partenaires, qui n'est pas forcément celui qui la manifesterait le plus. Comme toute rage, elle se déchaîne en une occasion propice, apparemment bénigne, après un temps de couvaïson où elle aura pris son élan ; ce qui la motive dans le fond, c'est la mise en péril ou en souffrance de la liaison incestuelle ; son desserrage suffit à lui seul à retentir comme une menace de dissolution. La rage sera tout à la fois un cri d'alarme et un cri de guerre. Elle ne s'exerce pas au sein du couple incestuel, qui ne cherche au contraire qu'à renforcer son union sacrée ; elle se tourne projectivement contre un tiers, qui est tenu pour fauteur de séparation. Ce tiers est proche. Dans le cas présent, c'est le mari : il est repoussé, incriminé, vilipendé. Mais c'est aussi — puisque dans ce scénario-ci il y a cure — c'est les thérapeutes ; à tous les coups nous sommes visés ; à tous les coups nous écopons ; que ce soit par propos directs ou par actes parlants (parfois même par procès), nous sommes :

— réduits à l'impuissance,

— incriminés pour incapacité, cruauté, erreur et malveillance.

Une remarque s'impose au passage : il va de soi que le mari est vraiment un obstacle sur la voie glissante de l'union narcissique de la mère avec le fils ; il va de soi également qu'un thérapeute ne peut que travailler en faveur de l'autonomie psychique et par conséquent à l'encontre de l'incestuel ; tout cela est vrai, mais n'empêche en aucune façon que la rage incestuelle soit propulsée par la projection et prenne souvent des allures paranoïaques.

Ainsi le couple incestuel va se ressouder, le couple conjugal se distendre, et l'alliance thérapeutique se rompre : l'incestuel semble ainsi triompher des alliances établies. Pour qu'une mère incestuelle se transforme en tigresse (mais il en irait de même pour un père incestuel pressé de récupérer son bien : son enfant), il aura suffi que l'enfant couvé et possédé fasse preuve d'un peu d'autonomie.

C'est alors que le véritable danger entre en scène : par un de ces amalgames comme l'incestuel en connaît tellement, *le fils devient pour sa mère à la fois l'enjeu et l'arme du combat*. Afin que soit resserrée l'union incestuelle, afin de tirer l'évadé des griffes de l'adversaire, c'est lui, dressé contre son père et contre ses thérapeutes, lui-même qui constituera l'arme du combat dont il est l'enjeu ; et cela de se faire avec son consentement, avec sa complicité, à son instigation peut-être, et sans aucun doute à son propre détriment. Voilà un couple que l'on voit courir à l'abîme avec la conviction de sauver sa peau.

Voyez ici *Nathanaël*. Sa mère et lui filaient depuis des années leur amour incestuel. Il aura vieilli sans mûrir. Son père, très occupé, et qui comprenait la situation, n'y pouvait rien : son épouse se dérobait et le faisait taire ; son fils le défiait sans d'ailleurs se rebeller ; le patient séchait sur pied, toujours prêt, avec la complicité de sa mère, à jouer l'enfant quand il le fallait, et le maître quand il le pouvait.

Après des années de tergiversations, Nathanaël avait fini par entrer en cure. Et ma foi, il avait progressé. Les retrouvailles de ses propres parents n'avaient pas été sans l'embarrasser, mais il semblait avec nous s'en être plus ou moins accommodé. Jusqu'au jour où sa mère et lui virent décidément poindre le moment où leur union allait se désagréger ; n'avait-il pas lui-même goûté une certaine reviviscence ? Le danger menaçait. Finis, les beaux jours ! Un problème physique servit alors d'allumette. En quelques jours le feu qui couvait se déclara. Nathanaël reprit ses fureurs cachées et sa mère ses ardeurs ; l'agir faisait rage ; le père était plus que jamais disqualifié ; les thérapeutes voués aux gémonies. La cure fut suspendue. La rage incestuelle avait de part et d'autre fait son œuvre.

Le tableau qui précède, bâti selon une méthode qui m'est chère et qui consiste à rassembler plusieurs cas similaires issus de diverses origines en prenant le plus simple et le plus saillant pour tête de file, obéit à un schéma dynamique à la fois peu rare et fort évident. On pourrait penser qu'une fois la rage allumée elle ne s'éteindra plus. Il se peut en effet qu'elle fulmine à toute allure ; il se peut qu'elle tue (mais qui sera tué, cela reste hautement incertain).

Plus souvent elle reflue mais sans jamais s'éteindre ; dans sa foulée s'installe une *paranoïa* (c'est ce qui s'était produit dans le cas de Morlande, mais avec un déclenchement différent, sans processus de cure en cours, et sur un solide fond de prédisposition paranoïaque). Parfois encore elle rétrocede ; et alors elle laisse place à une certaine prise de conscience ; cette heureuse issue est possible si un processus de cure courait déjà, s'il avait assez avancé pour permettre aux deux partenaires de goûter aux bienfaits de l'autonomie, et à la mère de retrouver un brin de clairvoyance. Elle se pensait maîtresse du jeu ; elle s'aperçoit qu'elle a été piégée ; après tout les charmes de la sexualité ne le cèdent en rien à ceux de l'incestualité !

C'est ce qui, à la différence du cas de Morlande (nous le connaissions déjà), est advenu dans celui de Nathanaël : la crise a pu déboucher sur un changement.

Cela se passait il y a quelques années. Le changement a tenu son cap : preuve que *l'incestuel, si nous le connaissons et si nous savons y faire, n'est pas l'irréremédiable mal que l'on peut croire lorsqu'on s'y trouve confronté sans en rien savoir.*

Premier intermède

Prenons ici le temps d'une pause. J'en profiterai pour évoquer ce que j'ai la ferme intention de laisser à côté de ces pages, qu'il ne serait pourtant pas mauvais d'étudier de près.

Il nous faudrait examiner en profondeur la constitution des amalgames ainsi que leur circulation : bien autre chose que la condensation ou le lien, et autre chose encore que le mélange. Mais nous les avons rencontrés et nous en retrouverons.

*Il nous faudrait reprendre l'étude de la fabrication des objets-non-objets (tel que l'objet incestuel), mais je ne saurais mieux faire que dans *Le Génie des origines* où je m'en suis longuement expliqué.*

Il nous faudrait approfondir la différence entre lien et ligature, mais nous y reviendrons.

Il nous faudrait montrer en détail comment les productions incestuelles, fantasmes inachevés quasi corporels, difficilement négociables mais hautement exportables, ces fantasmes-non-fantasmes, comme je les appelle, traversent les parois des personnes et des familles, des âmes et même des corps, et ainsi diffusent alentour pour finalement parvenir jusqu'à nous, qui serons ainsi capables de les percevoir, jusqu'à nous et non pas exactement à nos oreilles (ce serait bien beau...) mais dedans nos esprits, en vertu de ces processus de transfusion et de ces mécanismes d'injection projective qui à mes yeux (et peut-être également à ceux du lecteur s'il m'a déjà lu ailleurs) est l'apanage des objets psychiques violents et douloureux et à demi informes que les personnes et les groupes à moi fragile et par conséquent peu « capable » et peu tolérant n'ont de cesse qu'ils ne les expulsent dans les jardins d'autrui.

Il faudrait parler des origines et de la rupture incestuelle du fil des origines ; il faudrait parler de la pensée des origines et de l'attaque incestuelle de cette pensée des origines. Mais il en sera question à propos des secrets incestuels, ces grands obturateurs.

Même chose pour le double déni dont ces secrets sont les produits négatifs.

Il nous faudrait évoquer le phénomène très troublant et paradoxal de la transmission, d'une génération à l'autre, des ruptures, car, si d'ordinaire ce sont les liens qui se transmettent, en incestualité ce sont les coupures.

Il nous faudrait parcourir ce que j'appelle la topographie de l'incestuel, qui n'est que la conséquence clinique, visible et presque mesurable du fait que dans une relation incestuelle, en raison de l'importance de la présence physique et de la précarité de toute intériorisation, la géométrie l'emporte sur le psychique, et les attractions varient en fonction de la distance : un phénomène qui, tout en marchant à l'encontre de nos habitudes de pensée psychanalytique, s'explique fort bien grâce à cette pensée même, et par conséquent justifie des précautions thérapeutiques particulières. Ce chapitre, je l'ai sous le coude et il y restera en attendant, peut-être, de figurer dans une prochaine édition...

Mais nous sommes maintenant attendus par une question qui n'est pas de celles que l'on peut traiter à la légère : une question de surmoi.

QUEL SURMOI ?

Le moment est donc venu d'aborder la question cruciale du surmoi. Combien de fois aurons-nous déjà repéré en route ces interdictions pesant lourdement sur l'échange et sur la pensée tout autour des noyaux incestuels et des secrets dont ils sont farcis ? À chaque fois, c'est au surmoi que nous avons pensé. Et nous avons remis à plus tard l'examen de cette question.

Car elle n'est pas simple. D'une façon générale, la question du surmoi ne l'est jamais, et lorsqu'on se trouve en terrain de non-névrose, elle devient carrément diabolique : nulle autre part les interdictions ne sont aussi cruelles ; nulle autre part un surmoi de bonne compagnie ne fait autant défaut.

Si, comme Freud l'a affirmé, comme Marcel Roch l'avait jadis examiné, et comme je le crois, si le surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe, alors ce n'est pas lui qui mène la danse de l'incestuel.

Faudra-t-il parler de surmoi pré-œdipien ? ou même de présurmoi : de ces rudiments d'interdictions internalisées qui apparaissent très tôt dans le développement de l'enfant avant que de se rassembler et de s'organiser sous la houlette du complexe d'Œdipe (c'est ainsi, par exemple, que l'entendait René Spitz). Il est permis de douter que l'opération de la régression soit suffisamment explicative. Avec les toutes premières projections d'instinct de mort telles que les aperçoit Melanie Klein, on se rapprocherait de la cruauté des interdictions incestuelles. Qu'on me pardonne d'être un peu byzantin, mais je ne pense pas que le recours à quelque précurseur de plus en plus archaïque du surmoi soit une réponse adéquate aux questions que nous posent les pathologies « détournées ».

Ce que je crois, c'est que *le surmoi d'incestualité est d'une autre lignée que le surmoi véritable*, qui est de lignée œdipienne. Je demeure tout bonnement attaché au schéma de Freud : le surmoi attaque le ça, et le moi tranche et compose comme il peut. Ce surmoi familial vise les désirs du ça. Mais l'instance qui, dans l'incestualité, manie la trique est très étrange : *elle laisse passer les pulsions incestueuses en les saluant chapeau bas, tandis qu'elle frappe directement le moi, et elle le frappe à cœur* ; et elle s'arrange pour que, de proche en proche, les voisins tremblent également de peur. Bien loin de sévir au nom de la loi sociale et paternelle, elle menace au bénéfice d'un narcissisme privé insondable. Son édit n'est pas : « Renonce à désirer ta mère, sinon je te châtie », mais : « Renonce à penser et renonce à savoir, sinon je meurs, et tu en périras. » (L'édit narcissique incestuel peut émaner

d'une personne — quelque mère phallique — ou de toute une famille se prenant elle-même pour un conglomerat maternel mégalophallique.)

Cette instance est une héritière de la séduction narcissique (dans sa version totalitaire). Elle est faible en libido mais forte en destructivité : à côté d'elle, la loi du talion semble assez bonne. Elle se coagule avec un idéal du moi souverain. Dans sa double visée elle obéit au processus que nous avons déjà vu à l'œuvre, qui est d'*attaquer sur deux fronts psychiques à la fois*, prêtant ainsi aux opérations incestuelles la formidable puissance qu'on leur connaît. Coordonnant étroitement l'exigence et l'interdit, *elle exige de croire tout en interdisant de savoir* (l'inceste, c'est déjà l'exigence de céder jointe à l'interdiction de désirer). *Ce n'est pas une loi*, ce n'est même pas une loi sévère, c'est une *tyrannie*.

Il s'agit d'une instance implacable. *Elle interdit mais ne protège pas*. (On sait — mais le sait-on assez ? — que le surmoi œdipien défend aux deux sens du mot : il interdit *et* protège : ne nous a-t-on pas jadis défendu de toucher aux allumettes ?) Elle est pétrie d'agressivité et d'exigence narcissique projetée (quel amalgame, ici encore...). C'est elle qui s'impose lorsque la lignée de l'œdipe est mise à l'écart. Si nous souhaitons conserver au surmoi original sa qualité spécifique, il nous faut trouver à cette instance-ci une dénomination propre : Antimoi ? Je proposerai plutôt le terme de *surantimoi*. Je ne crois cependant pas que ce sur-antimoi ne soit opérant qu'en régime incestuel, et l'on peut craindre que son rayon d'action ne soit cliniquement plus vaste encore. Au pis, le surmoi œdipien parvient à bousculer le moi dans son rôle de médiateur, mais le « *surantimoi* » vise le moi dans ses œuvres vives. Il le prend en tenaille. Il interdit de tous côtés. Il présente la vérité comme une faute, la pensée comme un crime, et les secrets comme intouchables.

À notre tour, en approchant des noyaux d'incestualité nous sentons passer sur nos têtes le souffle émanant des forges de cette instance ravageuse. Est-il rien qui nous mette mieux sur la trace de l'incestuel que la tyrannie du *surantimoi* ? Nous verrons cette tyrannie peser en maîtresse absolue sur tout le territoire des *psychoses*.

NOTE

Incestueux dévouement maternel

Elle : paraissant encore jeune dans sa quarantaine dépassée, séduisante et séductrice.

Le père : vieux mari de comédie, hyperactif et dévoué.

Le fils : adonné aux accès maniaques ; psychopathe plutôt que psychotique.

Elle, à propos de son fils : « Vous savez, Professeur, son mal c'est qu'il ne connaît pas de femme. Il n'en a jamais eue. Il n'ose pas. Ah ! Si je savais seulement qu'une relation sexuelle pouvait le guérir, moi qui suis sa mère, je l'aime tant, mon garçon, voyez-vous, je pourrais...

— Vous pourriez ?

— Me dévouer. »

Chapitre 5

L'INCESTUALITÉ ET SES DÉFENSES

IL Y A longtemps que dans ce livre nous l'avons compris : *l'incestuel ôte à la psyché plus qu'il ne lui donne*. L'un de mes principaux arguments est de montrer que l'incestuel est le produit d'un échec. Cet échec est double : c'est à la fois celui de l'œdipe et de l'antœdipe. De l'œdipe il prend le contre-pied. De l'antœdipe il adopte la version la plus inféconde. Rien ne résiste plus à notre approche que les durs noyaux incestuels. C'est au prix d'une formidable réduction du potentiel vital. Si de ce livre ne devait subsister qu'une seule idée, ce serait celle du *caractère intrinsèquement réducteur de l'incestualité*.

Je parle de *réduction* : ce n'est sans doute pas la première fois dans ces pages. En revanche on ne m'a pas entendu parler de régression. Et pour cause : l'incestuel tel qu'il est ici décrit n'est pas un produit de régression. Nous y verrons plutôt la résultante d'une diversion.

Je m'explique : un des axes essentiels de la vie psychique est basé sur des ressources innées, qui seront confortées et conformées au sein de la relation de séduction narcissique avec la mère, si elle est satisfaisante. Si ce courant est détourné, il dérive vers les bas-côtés de l'incestualité. Une autre lignée se met à l'œuvre, et elle est réductrice (au risque de me répéter, je m'appête à en reprendre le schéma dans ses grandes lignes).

Combien aurons-nous vu dans ces pages de substituts de piètre qualité psychique prendre la place de formations beaucoup plus vivantes ? Combien verrons-nous encore de ces sortes de caricatures psychiques ?

Nous aurons vu le surmoi œdipien céder la place à une sorte de cruel « surantimoi » ; l'espace psychique à l'espace topographique ; l'objet à un ustensile en forme d'objet-non-objet ; la condensation à l'amalgame, le plaisir à la contrainte et le rêve à l'agir.

Malgré tout, l'incestualité recèle un puissant potentiel défensif. Cela aussi, non sans prendre soin d'en mesurer le prix, cela aussi nous l'examinerons.

En effet, si l'on peut dire sur un mode lapidaire — qui ne me déplaît pas toujours — que *l'inceste est tout dans l'acte*, et *l'incestuel tout dans la relation*, nous dirons alors que *l'incestualité est toute dans la défense*.

L'INCESTUALITÉ À L'ENCONTRE DE L'ŒDIPE

Ce qui manque avant tout à l'incestuel est simple : c'est la construction de l'œdipe. *Là où l'œdipe a pris racine, il n'y a pas de place pour l'incestuel*. Encore faut-il se souvenir que l'œdipe ne consiste pas seulement dans un complexe localisé dans l'inconscient ; nous savons bien qu'il est *un organisateur de la vie psychique individuelle, familiale et même sociale*, dans sa structure et dans ses perspectives. Il se reconnaît non seulement à ses contenus mais aussi à son influence et à ses incidences : il a un cœur, et il a des ondes.

Nous nous rappelons ce qui s'est dessiné sous nos yeux dans le diptyque entre œdipe et antœdipe. L'œdipe s'est dessiné comme une *perspective* entre l'inconscient et le conscient, entre le fantasme et l'agir ; comme une trame qui se fonde sur la double évidence (consciente et inconsciente, individuelle et familiale) de la différence des sexes et de la différence des générations. Là où cette trame est organisée, elle ne manque pas de se sentir tout comme se perçoit sous les doigts la trame d'un tissu, et si cette trame est lâche ou défoncée, cela se sent au tact. Là, donc, où sont trame et perspective, il n'y a pas d'incestuel ; mais si jamais elles vous apparaissent inexistantes ou même inopérantes, pensez à l'incestuel ; certes vous n'en aurez pas encore la preuve, mais déjà vous en tiendrez une forte présomption.

Significatif à cet égard est l'exemple résumé dans le prologue. L'aisance singulière avec laquelle un sujet, un couple ou une famille tout entière passe dans son propos d'une génération à l'autre, sans le signaler d'aucune façon (ne serait-ce que dans le ton, si ce n'est par la grammaire)

et très probablement sans le savoir, ou plutôt, le sachant, *sans y accorder d'importance*, cette très surprenante aisance nous trouble, nous confond et parfois nous agace avant que nous ayons appris à y voir un symptôme, et l'un des plus parlants qui soient.

Précisions et nuances

Deux précisions s'imposent avant que de procéder plus avant : nuances, peut-être, mais qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. (Il se pourrait même qu'elles nous réservent quelque surprise.) De constater et de dire que l'œdipe est inopérant ne revient pas à considérer qu'il soit totalement absent ; s'il est estompé et lointain, s'il est lacunaire, ou si même il est enkysté et clivé du reste de la psyché, ce n'est pas pour autant qu'il soit nul, mais cela suffit pour le rendre inactif : or, cela seul nous importe de savoir *qui gouverne*. Si ce n'est pas l'œdipe, la probabilité est grande de se trouver en régime incestuel. Et c'est bien la première idée qui devrait venir à l'esprit du clinicien, plutôt que de s'époumoner à chercher éperdument (et en vain) du côté d'un pré-œdipe extrêmement archaïque et hypothétique. Au demeurant, je ne serais pas surpris que nous finissions par découvrir des cas (moins malheureux que les autres), où un réduit œdipien coexiste dans une psyché avec un territoire plus largement incestualisé.

Notons encore que certes le registre œdipien est le plus important pour la vie psychique, mais, s'il est mis face à face à l'incestuel, c'est celui-ci qui l'emporte de prime abord ; cette malencontreuse observation est destinée à nous suivre dans nos évaluations économiques et dans nos efforts thérapeutiques...

Autre nuance à retenir : si le flot de l'incestuel noie les perspectives relevant de l'œdipe et les rend inopérantes, il ne les abolit pas pour autant. C'est ainsi que dans la famille que j'évoquais tout à l'heure — une parmi tant d'autres — tout se passait comme si les écarts ou les degrés générationnels étaient sans importance ; mais ne croyons pas que cette famille ignorât ses parentés ; simplement — mais c'est essentiel — ces perspectives *ne comptaient pas*. Ce n'est pas, me semble-t-il, un byzantinisme que de garder à l'esprit la distinction entre *l'inexistence* et *l'inopérance* d'une fonction psychique, proche de celle que nous connaissons entre le manifeste et le latent. En régime incestuel, nous rencontrons souvent de ces fonctions inopérantes, qui sont comme autant de *fantômes de la psyché*.

Donc, ces personnes et ces familles *en même temps connaissent et ignorent* la différence entre les générations. Cette coexistence ne

paraît aucunement les déranger — et pour cause : un clivage, *un vrai clivage sépare la part qui sait de celle qui ne sait pas*. (Le clivage peut donc s'étendre au-delà d'un seul individu...) Pour l'observateur — c'est-à-dire pour nous — elle est troublante, elle est déroutante, et elle peut l'être d'autant plus que ces clivés parviennent à jouer de leurs clivages : lorsqu'on croit qu'ils savent, ils manifestent qu'ils ignorent, et lorsqu'on s'est enfin fait à l'idée qu'ils méconnaissent leurs différences, ils protestent avec un hochement d'épaules qu'ils ne les ignorent pas.

Telles sont bien les propriétés et les répercussions des clivages les plus accomplis. C'est ainsi qu'une forte vérité clinique nous saute aux yeux : *l'incestuel pourrait bien être un paradis pour le clivage*.

En nous menant jusqu'au clivage en famille, les nuances que nous avons tenu à préciser nous ont conduits plus loin que prévu. Mais ce qui vient de se découvrir vaudra aussi bien pour les autres perspectives de l'œdipe, dont l'effacement est une condition d'incestualité.

À l'encontre des limites

D'autres perspectives que celle des générations, mais elles aussi liées à l'œdipe, se trouvent estompées, brouillées ou effacées par l'incestualité. Le face-à-face que nous avons précédemment ménagé entre l'œdipe et l'antœdipe va nous être ici d'un usage immédiat : comme nous y trouvons les principales fonctions de l'œdipe, nous n'aurons aucune peine à reconnaître ce qui manque encore à l'incestuel.

Ce sera par exemple l'investissement correct des *limites* : celles du moi et celles du corps. Les « incestés » ne savent ou ne sentent guère où cesse leur domaine et où commence le territoire des autres : l'empiètement — s'exerce-t-il à leur rencontre ou à l'endroit d'autrui — leur semble naturel. Ce qui leur est propre est foncièrement indécis : il faut penser à la préséance incestuelle lorsqu'on voit *fluctuer*, au sein d'une famille ou d'un couple, la frontière entre un individu et un autre, ou même entre un individu et la famille entière ; ce qui est remarquable ici, c'est que ces fluctuations sont de très grande amplitude, et qu'elles s'opèrent sans peine et sans douleur : changer de peau, se déplacer d'une peau à l'autre, faire peau commune : tout cela devient facile, extraordinairement facile, et c'est bien cette facilité surprenante qui nous met sur la piste de l'incestuel. (Comme on le sait, Didier Anzieu a longuement étudié les fantasmes concernant l'enveloppe corporelle et familiale ; il en a proprement repéré les variantes pathologiques ; mais je n'ai pas connaissance qu'il en ait signalé le caractère souvent

incestuel.) D'autres pertes de perspectives, comme entre le fantasme et l'agir, pourront également nous alerter.

Dans le brouillage des générations, c'est le *temps* qui est en cause ; dans le brouillage des limites entre les psychés et les corps, c'est l'*espace*. Espace et temps sont les deux coordonnées fondamentales que construisent tour à tour l'antœdipe et l'œdipe. C'est précisément cette organisation que vient bousculer l'incestuel. La trouvez-vous en désordre, alors c'est lui que vous chercherez ; car, si cet effacement des perspectives ne suffit pas encore à faire l'incestualité, il n'y manque cependant jamais.

LES PARADOXES DE L'INCESTUALITÉ

Nous avons vu l'incestuel s'activer à l'encontre du conflictuel. Nous avons vu l'inceste sévir à l'encontre de toute reconnaissance ou qualification du sujet lui-même. Nous ne serons pas surpris que le paradoxal, qui « travaille » à l'encontre du conflictuel, déboule sur les talons de la disqualification. La paradoxalité est un registre de la vie psychique. L'incestualité en est un autre, sans doute plus spécifique. On peut se demander comment s'effectue leur jonction.

Le paradoxe : rappel

Il est probablement inutile de rappeler ce qu'est à nos yeux le paradoxe. (N'en ai-je pas moi-même beaucoup parlé, et je ne suis pas le seul.) Cependant, je vais rapidement tenter d'y revenir. Deux propositions foncièrement incompatibles sont liées ensemble de sorte qu'elles ne peuvent ni se concilier, ni s'opposer face à face, cependant qu'elles se renvoient l'une à l'autre, inséparablement : voilà mis en place un modèle de *nouage paradoxal*. Ces « propositions » consistent soit en pensées ou représentations, soit en affects ou motions, soit en qualités ou propriétés intrinsèques ; c'est de nature et d'origine qu'elles sont inconciliables ; c'est par leur mise en place et leur mise en relation qu'elles sont inopposables (par exemple elles ne sont pas de même sorte : un mouvement corporel discret est lié à une pensée formelle) et insécables (l'une ne va pas sans l'autre, mais elles ne se rencontrent pas) ; le lien est spécifique : il ne cesse de renvoyer les « propositions » l'une à l'autre ; l'ensemble exerce un effet d'attraction lui aussi spécifique. (Si les deux propositions se renvoyant l'une à l'autre étaient antagonistes mais opposables, ce serait un dilemme ; si elles étaient contraires et conjointes, mais non antagonistes, ce serait l'ambiguïté ; le dilemme

est un paradoxe décomposé ; tandis que le paradoxe est une ambiguïté complexifiée, voire même « malifiée »).

Tant que le paradoxe est apparent, qu'il se présente comme une construction scénique, un jeu d'esprit, que l'on reste libre de prendre ou de laisser, qui se démonte ou se dénoue, qui n'engage pas d'enjeu vital ou même important, enfin qui peut plaire, il est « ouvert ». Il en va tout autrement lorsque le paradoxe se ferme. Il participe alors au système global de la paradoxalité. Ce système organise de façon concordante à la fois la relation, la pensée et les défenses. Il s'exerce à l'écart et à l'encontre du système de la conflictualité. Il met en jeu des énergies qui ne seront ni libres, ni liées, mais *nouées*.

Paradoxalité incestuelle

Les paradoxes d'incestualité seront du genre fermé. Le nouage est serré, si fortement serré qu'il n'est pas apparent et par conséquent passe inaperçu (on sait peut-être que les paradoxes les plus serrés sont invisibles). D'ailleurs, ils se cachent : ils sont faits pour le secret, et non pour l'étalage. L'enjeu est majeur : pour les protagonistes il paraît vital ; sur presque tout le monde il exerce une contrainte et une fascination ; il est empreint d'une violence contenue, qui désarme et qui excite en vain, ou sidère sur place : on a beau ne pas l'apercevoir, on n'y échappe pas. Les plus fermés ou les plus serrés des paradoxes ligotent à la fois ceux qui les tiennent et ceux qui les rencontrent.

En un mot, ils sont d'espèce *pathogène*.

Paradoxes d'incestualité

Ainsi sont faits les paradoxes d'incestualité. Mais quels sont-ils ?

La singulière propriété des noyaux incestuels est de se présenter comme inaccessibles tout en émettant des radiations immobilisantes ; cette propriété est étonnante et même déroutante ; je ne sais cependant si en toute rigueur il est permis de la tenir pour purement paradoxale.

En revanche, la nature même des liaisons incestuelles est à coup sûr paradoxale, qui se donnent pour ordinaires (« Nous sommes apparentés : quoi de plus banal ? »), mais du même coup pour extraordinaires (« Unique est notre cas, et nul ne peut nous comprendre »). Jamais ces deux propositions ne sont formulées en même temps, ni mises en contradiction ; en revanche l'une d'entre elles, aussitôt qu'elle se montre, appelle irrésistiblement son contraire.

Autre propriété paradoxale : celle d'une forteresse imprenable et comme ceinte de murailles, qui cependant pratique le principe inverse de

« l'illimité » des êtres ; aucune de ces deux propositions n'est jamais explicite, et toutes deux sont pourtant dominantes. N'y a-t-il pas quelque chose d'affolant, parce que foncièrement paradoxal, dans cette façon d'exploiter la différence des sexes tout en niant celle des êtres ? Tel est bien l'un des paradoxes centraux de l'incestualité.

On se rappelle toutefois que le double gain que paraît comporter l'incestuel n'est en définitive qu'une double perte : sorte de paradoxe, ou sorte de tricherie ?

Paradoxe encore que ces secrets soigneusement gardés, qui cependant sont constamment exhibés : les équivalents incestuels circulent sous vos yeux alors même qu'ils sont défendus comme d'inviolables trésors.

Nous ne serons enfin pas surpris d'apprendre que les paradoxes incestuels touchent à *la mort*. Le nœud est extrêmement serré, qui dans l'incestualité ligature la qualité de l'indestructible à ce qui est incessamment menacé de disparition, ou plus précisément encore *le destin du mort à la propriété du vif*.

La belle affaire ! dira-t-on peut-être, et pourquoi y voir un paradoxe, alors que nous savons combien, au regard de soi-même comme au regard des êtres aimés, combien la peur de la destruction entraîne en retour le besoin et l'illusion de l'indestructibilité. Assurément nul ne l'ignore ; ce qui est ici paradoxal, ce n'est pas le fait de cette combinaison, c'est qu'elle soit ficelée de sorte que toute perspective en est abolie. Si seulement nous parvenons à desserrer le nœud (encore aura-t-il d'abord fallu que nous l'apercevions), nous aurons fait parcourir au patient un grand bout de chemin thérapeutique : nul n'ignore que la sortie hors du nouage paradoxal ouvre l'accès à la conflictualité. Et c'est en pareille opération que l'incestuel ne laisse pas de perdre, heureusement, des plumes.

Repentir

Un scrupule me prend au moment de clore ce passage. Les exemples que je viens de parcourir sont-ils purement paradoxaux ? N'ont-ils pas une teinte de *perversité* ?

Prenons l'exemple, déjà cité, du *mort* et du *vif*. Il y a des façons perversément narcissiques de faire tour à tour ou simultanément, comme au jeu de bonneteau, apparaître et disparaître une carte, une *imago* aux yeux d'un entourage médusé. Ailleurs dans ce livre nous avons aperçu Morlande : elle avait mis au point l'art subtil de faire passer leur père, aux yeux des fils, pour un vivant inaccessible et pour un impossible disparu : double déni et double nouage, pour une seule opération, consistant à

évincer l'accès au père sans pour autant passer pour meurtrière. Mais ici le paradoxe est évidemment pétri de perversion narcissique.

Je crois qu'il en va de même pour les autres paradoxes d'incestualité. C'est ainsi que les couples incestuels, qui ne cessent de faire défiler sous nos yeux de ces équivalents d'inceste dont la véritable nature est tenue secrète, se servent du paradoxe pour nous jouer un jeu décidément pervers.

Deuxième intermède

Mon critique intime, qui rarement me lâche d'une semelle, est venu me tancer.

Il faut, me dit-il, il faut souligner que l'incestualité combat toujours sur deux fronts à la fois, et laisse à peine au sujet qui n'en commande pas les manœuvres la place d'être laminé : double transgression (le tabou de l'inceste et le tabou de la confusion des êtres) ; doubles dénis et doubles impasses : il n'est pas d'incestualité hors de ces duplicités réunies.

— C'est bien vrai, et voilà qui est dit.

Il faut, me dit-il encore, montrer sur quelles angoisses profondes, quels deuils évanouis et encryptés, quelles catastrophes échues, et quelle peur panique de la castration, et quelle terreur bien plus tenaillante encore de l'anéantissement, l'incestualité construit ses complexes et fragiles édifices défensifs.

— Mais voilà qui paraît au moins en filigrane tout au long de ces pages, et je fais toute confiance à mes collègues, Jean-Pierre Caillot et Claude Pigott pour l'avoir dit et pour le montrer encore.

Il faut, martela-t-il avec force, il faut dire et redire sans relâche que l'incestualité, c'est fondamentalement le contraire de toute intériorité.

— Eh bien ! Voilà qui est fait.

Reste-t-il encore, demanda mon acerbe et cher critique, reste-t-il quelque chose d'important dont l'incestualité se défendrait ?

— Oui : la tendresse. Et justement la voici.

INCESTE CONTRE TENDRESSE

Ultime adversaire de l'incestualité, et non le moindre : le sentiment tendre. On ne sera pas surpris d'entendre qu'envers l'incestuel la tendresse n'est pas ce qui l'emporte.

Un fil fin comme une soie court tout au long des existences qui réussissent à être plaisantes et chaleureuses : ce fil à la fois solide et délicat, c'est celui de la tendresse. Il se sent. Mais passez la main sur l'étoffe de l'incestualité : elle est rugueuse. Vous n'y sentirez pas le contact de la soie : c'est qu'il n'y a pas de tendresse dans l'incestualité. Non seulement la tendresse est radicalement évincée du monde incestuel, mais nous verrons encore que ce monde est finalement produit par un fondamental et très ancien défaut de tendresse maternelle.

Mais n'anticipons pas.

La tendresse : depuis Freud

Il faut d'abord se demander ce que c'est que la tendresse : elle mérite bien quelques instants d'attention. Or la littérature psychanalytique n'est pas prolixe à son sujet. Certes on reconnaît les émois tendres. Mais la tendresse ? Freud en a souvent parlé ; il l'a fait très tôt dans son œuvre. Très tôt il la distingue de la sensualité, précisant dès 1905 que les émois tendres ne relèvent pas du désir sexuel, mais reproduisent plutôt le premier mode d'aimance, qui s'appuie sur l'autoconservation. La première tendresse s'adresserait donc à celle — la mère — à qui l'on doit de vivre. Sur ces premières satisfactions, sur ces courants vitaux, qui plus tard se retireront au second plan, vont s'appuyer — s'étayer — les pulsions proprement sexuelles. Ainsi se dessine la perspective, esquissée par Freud, entre l'autoconservation et la sexualité, celle-ci prenant le pas sur celle-là en s'étayant sur elle, mais sans pour autant la faire disparaître. Déjà nous apercevons que l'incestuel, s'il fait prévaloir le sexuel au détriment de la tendresse, contrevient (outre la transgression du tabou) à l'une des lois fondamentales du développement psychique : car *il éjecte l'investissement de base sur lequel devraient croître les désirs.*

Nature de la tendresse

La tendresse est à la fois un mode d'investissement et une tonalité affective ; elle a un objet et une visée ; elle a des lieux électifs et des méthodes propres. Certes elle n'est pas dans l'attente de la satisfaction immédiate ; elle n'est pas directement sexuelle, et cependant n'est pas

exempte de sensualité ; elle a des élans, mais n'a pas d'acmés, et son tempo est empreint de stabilité ; elle n'est pas sans objet, mais elle ne le cerne pas ; elle n'aspire pas à le vider (orale, sans doute, mais non envieuse), ni à le pénétrer (sensuelle, certes, mais non phallique) ; bien plutôt cherche-t-elle à l'entourer, à l'envelopper : elle le caresse et le nimbe. La décharge n'est pas son but, mais plutôt la préservation (pulsion d'autoconservation), et mieux encore le bien-être (le *bien-être*, cette forme hautement élaborée, discrète et éminemment mutuelle et transmissible de l'autoconservation). Sa spécialité, c'est d'envelopper ; son lieu spécifique, c'est la peau ; sa méthode élective et originaire, c'est la caresse, et son style est dans la douceur. Une des vertus de la tendresse est la sollicitude ; un de ses dérivés : le tact.

Sources de tendresse

Nous remonterons sans peine aux sources de la tendresse. Inclination et capacité, elle commence à prendre corps au sein de la relation primaire de la mère avec le bébé. Nous allons nous souvenir du climat de cette relation. (Nous nous en souviendrons sans peine si nous suivons Donald Winnicott.) Il y a de la part de la mère des activités précises qui s'exercent sur le corps du bébé : elle le porte, elle l'entoure, elle le caresse, elle le lave, elle le linge, elle le manipule, elle l'embrasse, elle le nourrit ; bref, et comme je dis depuis longtemps (puisqu'aussi bien j'ai été le premier à dire le mot), elle le maternelle. Elle le regarde, elle l'admire, elle l'écoute, elle écoute son corps, elle écoute ses mouvements, elle écoute son sommeil, et elle lui parle. J'insiste ici sur la précision des gestes maternels ; je ne suis pas le premier à le faire ! (Ni même ne le fais-je pour la première fois : je les étudiais en détail dans mon travail de 1952 sur la fonction du maternage) ; cette précision, voire cette technique, nous en retrouverons l'importance et l'impact : car *il n'y a pas de tendresse qui vaille sans méthode correspondante*.

Il y a quelque chose d'essentiel dans ces contacts : c'est *la peau*. La peau de la mère (avec son odeur), et la peau du bébé (avec son odeur, ou ses odeurs). Une autre chose essentielle est la continuité : la mère assez bonne est certes plus ou moins présente et plus ou moins active, mais elle n'est pas à éclipses ; elle est continue (songez seulement qu'elle peut rester vigilante sans cesser de dormir) ; tel est l'effet de cette préoccupation maternelle primaire (selon notre auteur) qui est la véritable source de la tendresse. Au fait, on pourrait plus simplement parler du *souci* au sens du soin, et non de l'inquiétude (en allemand : *die Sorge*). En tout cas nous venons de rejoindre les deux qualités de continuité et de tact qui appartiennent à la tendresse.

Moins précise et cependant plus prégnante est donc l'ambiance des soins maternels : leur climat est celui d'une chaleur tempérée. Car il n'y a rien de violent dans la tendresse maternelle. (S'il y a quelque violence, c'est dans l'intensité goulue de l'appétit du nourrisson, et dans cette peu résistible force qui le propulse vers sa propre vie.) Une chaleur continue, sans excès, sans à coups, sans orgasmes : la tendresse est ainsi faite.

Nous voici donc en possession de quelques notions simples : un entourage assez stable, dont la peau est un des lieux privilégiés ; un ensemble d'attentions coordonnées ; une chaleur sans acmé. Ici la libido ne pousse pas à la décharge. Les dérivés sensualisés d'une sexualité dépulsionnalisée font alliance avec les aménagements de l'autoconservation fécondée par les soins maternels ; nulle confusion entre les êtres, mais une connivence qui allie le souci de l'autre et le souci de soi. Dans le registre fantasmatique, cette connivence prend la forme (bien connue par les travaux de Didier Anzieu) du fantasme de peau commune : *la tendresse est un bain*. Bref, la tendresse nous apparaît comme un dérivé réussi et sensualisé (sublimé ?) de notre bonne vieille séduction narcissique...

L'incestualité à l'encontre de la tendresse

L'incestuel, lui, c'est l'enfant terrible de la séduction narcissique, mais d'une séduction dévoyée, détournée de ses buts. Aussi bien il se situe aux antipodes de la tendresse.

Elle se déploie dans l'enveloppe : il fait effraction, dans les corps comme on le voit dans l'inceste, et dans les esprits comme on le voit pour le jugement.

Elle s'exerce dans la sollicitude : il porte la disqualification à des degrés peu résistibles, comme on le voit pour le sort qu'il réserve à la vérité.

Elle est empreinte de sensualité : il n'aspire qu'à l'hégémonie, comme on le voit dans la mégalomanie.

Elle est tournée vers la douceur : il se tourne vers la violence, comme on le voit dans la criminalité.

Elle se développe dans le tact, qui touche : il s'affirme dans la compression, comme on le voit dans les noyaux incestuels.

Elle fleurit dans la connivence : il se cantonne dans la complicité, comme on le voit dans les alentours des noyaux d'incestualité.

Elle est chez elle dans le partage et la continuité : il triomphe dans les coupures et les ruptures, comme on le verra dans ses destins.

Elle s'attache aux méthodes : il se cramponne à des objets matériels fixes, comme on le voit dans les équivalents d'inceste.

Ces contrastes (je les ai délibérément accusés) traduisent une opposition. Cette opposition résulte d'une défense. L'incestuel est en guerre : la tendresse est son ennemie. Il n'est rien comme la menace de la tendresse qui heurte autant les sujets et les familles s'adonnant à l'incestualité. Ils l'ont en horreur, par peur de s'y perdre. La vérité pourrait les tuer, et la tendresse les dissoudre. Nous y reviendrons d'ici peu.

Racines d'incestualité

Parmi les sujets, à ma connaissance, qui se sont tournés vers l'incestuel, je n'en connais pas qui aient pu s'appuyer sur une relation primaire de tendresse avec leur mère. Ils ont des mères plutôt froides. Certes ils ont été élevés. Parfois même choyés. Souvent encore encensés. Je n'en connais cependant pas qui aient été tendrement entourés.

De là leur vient une sorte de maladresse fondamentale. Ils sont maladroits dans leur corps. Certes, ils le portent ; parfois même le dressent sur un pavois, l'exhibant comme un pénis érigé. Mais ils ne l'habitent pas, ne s'y plaisent pas vraiment.

Mais ce corps, jadis, à l'aube des jours, ce corps a-t-il été suffisamment porté ? Caressé ? Malaxé ? On peut en douter. De là vient cette gaucherie anguleuse ; cette ornementation superfétatoire que je retrouve chez les incestuels, tels que je peux les évoquer. (Encore penserons-nous au destin tragique et tragiquement répétitif de ces enfants qui ont été radicalement rejetés en même temps qu'incestés : objets de prédation et jamais d'amour ; chair à sexe, mais jamais à caresses ; ceux-là, je ne les oublie certes pas, mais, les ayant peu connus, je n'en parle guère.)

Parmi les patients dont je parle, il en est peu qui supportent l'analyse, tant ils redoutent les résurgences. Chez ceux qui ont pu en entreprendre une et la poursuivre, l'analyse a finalement mis à découvert un fond ancien de tendresse reçue que l'armure défensive avait longtemps et très fortement refoulé. Les patients qui effectuent ce parcours parlent pour ceux qui n'osent s'y aventurer. Au demeurant la cohérence psychologique plaide en faveur de l'hypothèse que je formulais tout à l'heure ; c'est là une raison qui vaut bien des statistiques.

Défense d'anti-tendresse

Parlons donc de cette cohérence. *À l'encontre de la carence de tendresse primaire, la construction incestuelle est une défense des plus*

puissantes ; si puissante, même, qu'elle est presque impénétrable ; plus qu'une défense contre la résurgence des émois tendres, c'est une carapace érigée contre l'absence ou la précarité de tels émois : une absence que toute tentation tendre ne peut que rendre encore plus effrayante et plus douloureuse. Aussi bien la place laissée vacante par cette absence dans la psyché de l'incestuel est-elle pressentie comme un gouffre sans fond, une menace de perdition ; si ce n'est un gouffre, c'en est au moins le fantasme ; sans fond : il a quelque raison d'être ainsi appréhendé, car c'est le souvenir des relations tendres — ce souvenir a-t-il été refoulé — c'est bien lui qui donne un fond à la psyché ; s'il fait défaut, le fond manque, ou semble à tout instant prêt à s'effondrer ; au lieu que le souvenir de la tendresse soit plus ou moins refoulé (refoulé mais non perdu), le manque de tendresse est dénié ; pour verrouiller le déni, la tendresse est prise en horreur ; et pour suppléer le manque, l'inceste, à sa place, est mis en avant. Le sujet incestualisé se fait fort de se passer de tendresse et de transpercer, de part en part, comme une femme qui serait tout juste bonne à prendre, cette mère qui n'a pas su l'entourer de ses bras.

L'homme affirmera qu'il n'a jamais manqué de mère, puisqu'il la possède ; et la femme, qu'elle n'a jamais eu besoin de mère, puisqu'elle n'appartient qu'à son père. Il n'y a pas bien loin de ces positions aux postulats que Freud assigne au délire. Nous ne nous étonnerons donc pas de voir certains patients sauter ce pas.

Promotion d'incestualité

Nous venons, à propos de tendresse, de suivre le parcours psychique de l'incestualité. Prenons maintenant celui de la mère et n'hésitons pas ici encore à forcer le trait.

La mère chaleureuse et proche n'éprouve pas l'insatiable besoin de serrer son enfant contre elle comme dans une poche marsupiale. Si son enfant grandit, cette mère tendre le regrette un peu et s'en réjouit fort. Au fond elle ne fait qu'obéir à la vie. Au demeurant, elle connaît d'autres désirs.

En revanche, c'est la mère distante qui veut l'enfant tout à elle ; c'est la mère rejetante qui le veut captif. (Bien entendu, ce n'est pas ouvertement qu'elle est rejetante, c'est insidieusement, et elle dénie fermement qu'elle le soit.) Elle utilisera dans ce but les moyens dont elle dispose : la « mise en inceste » est le plus puissant de tous. *Elle prendra dans son lit celui ou celle qu'elle n'a pas su tenir dans ses bras.* L'enfant incesté sera donc placé dans la position typique et intenable du *rejeté-attaché*. Au

demeurant elle peut aussi bien refiler son rejeton au père — un père qu'elle n'a pas vraiment adopté et reçu comme conjoint, mais qu'elle veut bien admettre comme une sorte de gendre...

Que reste-t-il à cet enfant, si ce n'est, pour comble de paradoxe, d'aspirer à posséder ce qui jadis ne lui a jamais appartenu ?

N'oublions pas, pour finir, qu'Œdipe, dont on connaît le destin, avait jadis été jeté hors du nid avec des plaies aux pieds...

DEUX RÉCITS

PARVENU au milieu du livre, au milieu du gué, le voyageur que nous sommes s'arrête et prend le temps de songer.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule, et se remémore un récit.

Un coup d'œil par-devant, et il voit se dessiner un conte...

LA NUIT

Un soir, c'était déjà la nuit. Une nuit impénétrable, mais zébrée d'éclairs. Cette nuit, comme elle venait à peine de s'endormir, la porte s'ouvrit. Son père s'approchait. Il entra dans son lit. Il lui ferma la bouche. Il entra dans son corps.

Le cri qu'elle n'a pas poussé l'étrangle encore. Sa gorge en est pleine. Ses oreilles sont vides. Quelque chose comme un tremblement de terre l'a secouée de part en part. Sa tête a volé, comme coupée. Ses membres sont tombés, comme d'une poupée désarticulée.

Invariablement, soir après soir, son père est revenu : des allées et venues désormais dénuées d'importance. Le gel avait gagné son corps. Sa peau s'était rétrécie. Les quelques images qui lui passaient par la tête s'évanouissaient sans traces. Sa vie flottait comme un esquif ; elle n'était plus lestée. L'insupportable, ce n'était d'ailleurs pas la pénétration, toujours pareille. C'était, parfois, rarement, mais tellement inquiétante, une caresse : l'horreur.

Ce n'était d'ailleurs plus la peine de l'empêcher de parler. Le silence s'était abattu sur elle et refermé sur son secret. « Surtout, se disait-elle, et c'était peut-être la seule pensée qui lui restât, surtout qu'on ne sache pas ce qui m'arrive.

Que mon corps n'en sache rien.

Que ma mère n'en sache rien.

Que ma petite sœur n'en sache rien. »

Son corps n'en a jamais rien su. Sa mère l'avait toujours su. Sa sœur le devinait déjà, et le saurait bientôt.

Il a quand même bien fallu qu'elle grandisse. Elle allait comme une automate. Rien ne s'écrivait plus sur sa peau. Rien ne lui tenait plus au cœur. Et rien ne l'étonnait comme de voir, parfois, deçà delà, des gens, hommes et femmes, qui se rencontraient, se répondaient, s'approchaient, se parlaient, parfois se touchaient, enfin se connaissaient. Les femmes, loin d'être désarticulées, semblaient tenir avec leur corps et leur âme autour d'un centre, qui était leur sexe. Comme c'était étrange ! Pour elle, ça n'avait pas de sens. Quant aux hommes : des machines. Ils n'avaient pas de sens non plus.

À qui se fier ? Y avait-il seulement une vérité quelque part ? Un sol où se tenir ? Un horizon à regarder ? Et qu'est-ce que ces bribes de rêves, si c'étaient des rêves, lui voulaient, qui la piquaient comme des épingles ? Son cœur battait comme s'il avait cent ans.

Une voisine qui l'aimait bien et qui n'en pouvait plus de la voir vivre morte, l'a prise par le bras et l'a menée jusqu'à la porte d'un psychanalyste. Pendant longtemps elle n'a pas parlé. Il écoutait. Puis elle a parlé un peu. Il écoutait toujours. Des pensées peureuses, venant on ne sait de quelles tombes, se mirent à voleter dans son esprit en battant de l'aile. Elles passèrent ensuite par ses lèvres. Dans sa tête et dans son corps, peu à peu la banquise se dégelait.

Elle a beaucoup parlé. Beaucoup écouté. Beaucoup attendu : la vie est si longue à revenir.

Un soir — un autre soir — elle a aperçu dans le ciel une lumière lointaine. Elle clignotait. On lui a dit que c'était l'étoile du berger.

RÉUNION DE FAMILLE

En quelque lieu dépourvu de frontières entre ce monde et un autre, au milieu d'un terrain caillouteux planté d'épouvantails qu'il suffisait d'approcher pour qu'ils se missent à grincer des dents tout en lançant des gerbes de flammèches incendiaires, au fond d'une maison de famille, bâtisse à moitié vide hérissée d'échauguettes dépenaillées et de mâchicoulis hors d'usage, percée d'ouvertures mais dépourvue de portes, lesquelles n'auraient d'ailleurs été d'aucune utilité car nul n'entrait jamais dans cette demeure où, lorsqu'on y jetait un coup d'œil, on n'apercevait qu'un matelas de brouillard et, quant à en sortir, c'était encore plus impensable car elle était de toutes parts entourée de mines parfaitement invisibles dont les habitants étaient certains qu'elles étaient prêtes à sauter à la moindre approche, un jour où les membres de cette famille, qui se voulait éternelle et autosuffisante, avaient été réunis — mais quel jour au juste on ne l'a jamais su puisque déjà dans cette famille le temps avait disparu et la durée s'était évanouie, et réunie par qui on ne l'a pas su non plus puisque déjà dans cette famille l'autorité n'avait plus cours et la pensée même s'en était évanouie — alors que dans une salle immense et jonchée de panneaux d'interdictions absolues et résonnant de déclarations catégoriques, tous ceux qui se trouvaient enfermés là sans même s'en douter, les uns habillés de manuscrits illisibles qui en recouvraient d'autres qui en cachaient d'autres encore et ainsi de suite, et les autres emmaillotés comme des momies dans des bandelettes et peut-être déjà morts, et d'autres encore bardés de petites boîtes qui leur pendaient de la tête aux pieds et tintinnabulaient comme des clochettes inlassablement insistantes, les uns et les autres avec leurs paupières et leurs lèvres cousues, fermées comme des serrures cependant que leur sexe, lui, était exposé à découvert, sans aucun voile et sans ornement, eux tous qui tournaient cérémonieusement autour d'un piédestal où se tenait juchée une idole sans corps et sans visage et qui, lorsque dans leur ronde harassante ils avaient atteint le haut de la rampe au-dessus d'une estrade d'où ils tombaient aussitôt comme des insectes avant de reprendre péniblement leur incessant manège, tout en se passant et se repassant de la main à la main lorsqu'ils se croisaient des objets qu'on aurait dits de culte et qu'ils tenaient pour des secrets, s'arrêtèrent d'un coup lorsque l'on fit avancer, venant on ne sait d'où, un enfant à l'air faussement angélique et passablement ébahi qui, s'il était regardé sous un certain angle, avait plutôt l'air d'un vieillard usé et rusé, et à qui l'on apporta cérémonieusement un grand livre intitulé dans une écriture vaguement gothique Le Livre des origines, qu'il ouvrit, regarda, puis retourna, et ouvrit et regarda de nouveau, pour découvrir enfin qu'il

était parfaitement blanc et vierge de toute écriture, et l'assemblée tout entière, qui avait retenu son souffle en observant un silence religieux, dans un long, un très long, un interminable soupir se dégonfla comme une baudruche dont il n'allait bientôt rester, affalé sur le bord d'un trottoir apparu d'un coup sans rime ni raison et sans début ni terminaison, qu'un petit tas anonyme et grisâtre qu'un coup de vent qui passait par là emporta comme une feuille morte.

PARTIE 3

OBJETS

***L**A RELATION incestuelle n'est pas seulement dotée de partenaires, d'effluves, d'emprise et d'exclusions. Elle a aussi des véhicules. Et des verrous. Véhicules et verrous : ce sont les objets incestuels. Les premiers sont des équivalents d'inceste, et les seconds des secrets. Une relation incestuelle ne prend jamais la route sans se munir des uns et des autres. On les préserve. On nous les cache. Nous allons cependant les examiner.*

Encore nous faut-il d'abord nous entendre sur ce que peut être un tel objet.

Précédemment (c'était à propos de la relation incestuelle), nous avons redécouvert — car nous le connaissions depuis longtemps — l'objet comme objet d'investissement, soit-il en personne ou en représentation intériorisée. J'avais alors, on s'en souvient, tenté le terme d'objet-objet, et nous avons compris que l'objet d'inceste est un objet en quelque sorte dégradé, disqualifié, car privé de son autonomie de plaisir, et du même coup privé du droit de se refuser au plaisir.

C'est d'autres objets qu'il s'agira maintenant : des objets psychiques.

PERSPECTIVE : OBJET PSYCHIQUE, OBJET-MATIÈRE

Les objets psychiques sont nos objets mentaux ; leur place est au sein de la psyché : c'est là, et là seulement que se déroule leur existence. Le rêve, le fantasme, la représentation, la pensée, l'imgo et tant d'autres choses sont de ces objets dont la réalité n'est autre que psychique. Nous pouvons les considérer comme des objets dans la mesure où ils possèdent des propriétés déterminées, des contours, une certaine individualité. C'est ainsi qu'on ne saurait confondre une pensée avec un rêve, ni même telle pensée avec une autre. Les objets psychiques sont *immatériels*, mais ils ont une réalité ; c'est une réalité interne ; elle est discernable.

Il est aux objets psychiques deux qualités (entre autres) qui leur sont propres, au demeurant associées : ils vivent soit au sein de la psyché, soit de la famille, soit encore des deux, et c'est ici ce qui nous intéresse le plus. Ils sont comme des elfes : *on ne les attrape pas, on ne les enferme pas et ils ne disparaissent pas* (ou bien serait-ce plutôt que les elfes sont conçus sur le modèle des objets psychiques ?).

Les objets psychiques circulent dans la psyché. Ils vont et viennent, se rencontrent, s'opposent et se transforment, prenant tantôt l'ombre et tantôt la lumière.

Or il arrive que l'objet psychique ne parvienne pas à maturité ; n'atteignant pas sa pleine forme, il ne développe pas toutes ses qualités : il est inachevé ; ou bien il en perd une partie : il est amputé. Que l'on songe au fantasme, ce modèle d'objet psychique, et que l'on songe au *fantasme-non-fantasme*, ce modèle de fantasme inachevé ou de fantasme dégradé.

Il arrive aussi que les tenants d'un objet psychique — je veux parler de ceux qui en tiennent les cordons — nourrissent ensemble le besoin impérieux que leur commun objet reste à sa place, et non seulement ne leur échappe pas, mais encore ne risque pas de leur échapper. La consistance du vivant ne leur suffit pas : ne garantit pas à leurs yeux la pérennité de leur objet commun. Il faudra alors que cet objet acquière des vertus quasi matérielles. Il changera de consistance ; l'elfe sera fossilisé ; le papillon, épinglé. Sans doute pourra-t-il se repasser de la main à la main, mais il ne circulera pas au-delà ; sans doute deviendra-t-il inaltérable, *mais il cessera d'être vraiment vivant*.

Tel qu'il est devenu, nous l'appellerons un *objet-matière* : non pas vraiment immatériel, mais non pas vraiment matérialisé. S'agissant originellement d'un fantasme ou d'un souvenir, l'un comme l'autre partagé au sein de la famille et même au travers des générations, il va perdre sa qualité de fantasme ou de souvenir proprement dit et adopter

une consistance nouvelle, sans pour autant constituer un nouvel objet. Il sera défantasmé, désymbolisé et même désocialisé.

C'est une assez longue marche d'approche que nous venons d'effectuer, et j'espère que le lecteur ne l'aura pas trouvée trop longue ni trop déroutante. Mais s'il m'a suivi, s'il a saisi les contours hybrides de la singulière configuration que j'ai tenté de cerner, il sera récompensé de sa patience, car nous voici arrivés juste au pied des objets incestuels. Équivalents et secrets ont une propriété commune : ce sont des objets-matières.

Un pas de plus vers la matière, et ce sera l'équivalent d'inceste. Un pas de plus vers la représentation, et ce sera le secret d'incestualité.

Entre les deux l'échange sera constant : à tout équivalent répondra un secret et à tout secret un équivalent.

Chapitre 6

ÉQUIVALENTS D'INCESTE

PRÉSENTATION

Arlette et son père (nous avons fait leur connaissance dans le *Prologue*) prenaient un vif plaisir à manipuler ensemble de l'argent, sous nos yeux, mais résolument hors de notre portée.

Sébastien et sa mère avaient bien peu de choses à se dire, mais ils prenaient un immense plaisir à s'enivrer de conserve. Ils avaient bien peu de choses à nous dire, mais ils nous firent les témoins de leurs imbibitions partagées.

La famille D. collectionnait, eût-on dit, les échecs des médecins, des psychiatres et des psychanalystes, les uns après les autres se révélant incapables de venir à bout de la psychose d'un de ses membres, lui-même promu aux fonctions de figurant prédestiné. Cette famille semblait avoir mis au point un système de mise en échec thérapeutique si précis et si tenace que l'on parvint à croire qu'il eût été cruel de l'en priver.

Norbert n'avait point d'amie, mais il aimait à se faire masturber par les prostituées ; sa mère l'accompagnait pour le mettre à pied d'œuvre tout en lui fournissant l'argent nécessaire. Nous l'apprîmes par la bande, grâce à la confiance d'un tiers, qui prit sur lui de trahir cette sorte de secret que toute la famille connaissait, mais dont personne ne parlait.

Dans chacun de ces exemples se cache un équivalent d'inceste. Si l'on s'avisait d'en faire collection, celle-ci s'étendrait bien au-delà de ces quelques rudiments.

Définition

L'équivalent d'inceste se définit comme le *substitut déguisé d'un acte de nature incestueuse*. Les équivalents incestuels constituent par excellence les véhicules des relations incestuelles. Il n'est pas de relation incestuelle qui en effectue l'impasse. En revanche il peut passer inaperçu quant à sa véritable nature.

Car l'équivalent n'a pas d'aspect particulier, ni de configuration spécifique ; aucune carte signalétique. C'est sa fonction, sa valeur, sa charge intime qui lui sont propres. Tout comme le bernard-l'ermite, il se loge dans une coquille qui lui sert d'abri, de porteur et de déguisement.

Variétés

Il existe donc une diversité d'équivalents. Centrés sur l'objet matériel, ils s'étendent en cercles concentriques. Nous avons déjà connu de ces cercles : en voici de nouveaux.

Premier cercle : un objet-matière.

Deuxième cercle : une activité centrée sur un objet.

Troisième cercle : un symptôme comme objet.

Quatrième et dernier cercle : une manipulation comme objet.

D'abord, ce sont donc des *objets matériels* — de ces objets-matières, au premier rang desquels figure l'argent ; d'autres objets matériels peuvent être choisis, qui font également figure de gris-gris ; encore faut-il, pour devenir des équivalents, qu'ils aient une apparence ordinaire, et qu'ils puissent se passer de la main à la main.

L'équivalent peut encore consister dans une *activité*, à condition qu'elle soit partagée entre les membres d'un couple ou d'une famille ; ritualisée ; et qu'elle s'exerce autour d'une chose matérielle. Un exemple parmi d'autres est celui de la prise de boisson ; dans un cas comme celui de Sébastien, on se tromperait si l'on croyait qu'il s'agit seulement d'alcoolisme. Quant à l'exemple de Norbert, il est à peine plus complexe : l'expédition « prostituée » avait la valeur d'un équivalent d'inceste, où le transfert d'argent jouait un rôle non négligeable.

On vient de voir l'équivalent se loger dans un *comportement symptomatique*. À peine plus loin, il prendra place dans un *symptôme* proprement dit, comme une production délirante ou hallucinatoire ; ici

l'échange incestuel va s'effectuer avec intensité et constance autour et à propos du symptôme. Il nous faudra revenir sur ce cas intéressant.

Dernier cercle, et le plus subtil : celui de la *manipulation* s'exerçant sur des personnes et en particulier sur le personnel thérapeutique. Ces personnes-là, dira-t-on, ne sont pourtant pas des choses. Certes, mais elles sont prises pour des choses, et manipulées comme des marionnettes.

Nous voyons parfois des familles entières se livrer avec entrain, ainsi, disons-le, qu'avec une certaine habileté, à ces pervers exercices de tir en commun, dont nous sommes, nous autres thérapeutes, les pigeons désignés. Nous irons peut-être augmenter la galerie secrète des trophées de famille ; et si cette famille détient un brin de talent paranoïaque, l'équivalent mis en action sera assorti de prétendues preuves incriminatoires, destinées à quelque malin procès.

Nous venons de toucher à l'extrême pointe des équivalents d'inceste : à leur forme la plus complexe, la moins palpable et la plus déguisée : ce sera évidemment la plus trompeuse. Le lecteur aura bien compris que ce subtil équivalent s'insère dans un exercice de maîtrise et de contrôle alimenté par le plaisir de la victoire, auquel se mêle sans doute le plaisir de la défaite finale. Mais le clinicien se priverait d'éclairage en négligeant ici le poids de l'incestuel.

PROPRIÉTÉS

Propriétés formelles

1. L'équivalent est doté de quelques traits qui apparaissent au premier abord. Il est déguisé. *Ses apparences sont banales* ; parfois complexes ; toujours trompeuses. Il nous abuse. (Nous en verrons plus loin le double risque.) Il nous met sur une fausse piste ; pis encore, il ne nous met sur aucune piste. Aussi bien l'apparente banalité de l'équivalent a-t-elle une fonction : elle est faite pour égarer le pisteur.
2. L'équivalent n'est *jamais solitaire*. Il se pratique à deux. Il se pratique également en famille. Il est surinvesti par ses détenteurs, qui s'en font une propriété privée. Mais pourront-ils seulement y renoncer un jour ?
3. S'il n'est pas *concret*, c'est tout comme. Du moins est-il toujours *agi*. Au demeurant l'incestuel s'installe dans un objet-matière ou dans une activité *qui a déjà reçu son propre investissement* ; l'existence de cet investissement ainsi que son exacte nature pulsionnelle n'ont pas échappé à l'attention du lecteur dans les exemples que nous avons cités : elles sont évidentes.

4. Quel qu'il soit, l'équivalent détient une propriété majeure : il est fixe et *invariable*. Une fois choisi, il ne change pas. Il se répète, se réitère et se ritualise. C'est de l'objet-fétiche qu'il tient cette propriété. C'est à elle qu'il doit la vertu d'invulnérabilité qui lui est assignée, comme elle l'est à tout objet-fétiche, ainsi qu'à tout objet-matière.

Propriétés intimes

L'équivalent d'inceste est remarquablement *paradoxal*. Banal en apparence, il n'hésite pas à se montrer ; voire même il s'étale ; s'exhibe. Mais il dissimule sa fonction profonde comme un inviolable secret. On vous le montre. Vous le voyez sans le voir. Mais si vous vous mêlez de le voir vraiment, on vous le cache ; et même on se cache. Un jeu de cache-cache s'organise ainsi, qui n'a pourtant rien de vraiment ludique.

Reprenons l'exemple de l'argent entre Arlette et son père. L'équivalent d'inceste était donc fiché dans le commerce de l'argent. Quoi de plus ordinaire à première vue que l'argent ? Analement investi, sans doute. Mais incestuel ? Quelle idée ! Aussi bien, lorsque, sentant l'importance économique (si l'on peut dire...) de ces manipulations privées-publiques, mais n'ayant pas encore saisi le dessein de leur inviolabilité, lorsque nous avons tenté de nous en mêler, nous avons été proprement déboutés ; puis rejetés ; et pour que le rejet soit irréversible, Arlette et son père ont pris la porte ; ainsi la cure a-t-elle tourné court.

Cet exemple permet de vérifier que l'équivalent est investi par les partenaires bien au-delà de sa valeur propre : il est *surinvesti* ; cela peut certes se pressentir, mais c'est la mise à l'épreuve qui le confirme. Pour ceux qui le détiennent il est une sorte de trésor. Gare à vous si vous y portez la main ! Car vous toucheriez alors à une activité intimement sexualisée : équivalent d'inceste, *équivalent sexuel*. Impossible ici de ne pas songer à la *masturbation*. (La différence n'est pas à négliger, et la question méritera que nous l'abordions en *Note* : « Équivalents d'inceste contre équivalents masturbatoires ».)

Chose apparemment étrange et cependant prévisible : *l'équivalent semble fort de tout ce qui lui fait intimement défaut*. C'est ainsi qu'il ne se pense guère, et ses détenteurs n'en pensent rien : l'argent n'est ni plus ni moins que de l'argent. Non seulement ils n'en pensent rien, mais ils n'en donnent rien à penser ; voire même vous empêchent-ils d'en penser quoi que ce soit. L'équivalent s'offre et s'impose comme une surface plane : une chose qui est là, sous vos yeux, mais qui semble *dénuée de connexions psychiques*. De même cet équivalent semble défantasmé. À vous de fantasmer par substitution, si toutefois vous parvenez à vous

déprendre de la parésie mentale qu'induisent des agis de cette sorte. Mais alors vous vous mettez à fantasmer pour deux ou trois personnes à la fois.

Il ne semble même pas que l'équivalent obéisse à la constitution d'un compromis ; ni qu'il résulte d'un déplacement, à l'instar des symptômes névrotiques. L'objet incestuel ne *représente* pas : n'étant autre chose qu'un substitut, il *est* ce qu'il remplace.

De l'équation symbolique au fétiche vital

C'est ici que s'impose la notion d'équation symbolique si précisément dégagée par Hanna Segal. Le symbole proprement dit témoigne d'une perspective dans la vie psychique entre le symbole et le symbolisé, ou entre la chose et ce qu'elle symbolise ; même dans l'équivalent symbolique, où les deux plans se rapprochent, la perspective subsiste. Au plan de l'équation, elle a disparu. (On pourrait ici se demander quelle différence, assurément profonde, peut distinguer l'équivalent d'inceste, qui ne fait que brouiller la vue, de l'objet de « réalisation symbolique », cet objet qui revitalise et parle par lui-même, si finement improvisé naguère par Marguerite Sechehaye pour tirer du pot au noir une schizophrène en pleine angoisse ; mais nous garderons cette intéressante question pour une autre occasion.)

La certitude qui déjà s'est imposée à nous est que l'équivalent d'inceste, quelle que soit son apparence, exerce la fonction d'un *objet-fétiche*. Mais ce n'est pas un fétiche individuel ; c'est un fétiche *partagé*.

Cet objet si banal en apparence, et si intimement déconnecté du réseau représentationnel, cet objet est l'instrument d'un *lien* entre ceux qui le détiennent. Non pas vraiment d'un lien, mais d'une *ligature*. C'est bien là ce qui le rend proprement incestuel. Et c'est bien ce qui lui vaut, auprès de ses détenteurs, un si tenace attachement.

VUES

Ce que nous avons dégagé, avant que d'aller plus avant, mérite bien qu'on se retourne pour un coup d'œil d'ensemble : quelque chose comme un survol.

Un survol

Ces objets de manipulations mutuelles que sont les équivalents incestuels sont intimement *érotisés*, voire sexualisés. On les touche ; on se les

passer ; on se les repasse ; ils ont valeur (non symbolisée) d'amulettes, bijoux et autres fétiches : toutes sortes d'objets de commerce érogène. Leurs propriétés sont équivoques sans être positivement ambiguës : ils vont et viennent, circulant entre deux personnes, ou mieux encore au sein de familles entières, sans occuper pour autant de position ni de fonction transitionnelle ; s'offrant dans la plus grande évidence apparente et se dérochant dans le plus grand secret de leur valeur intime ; occupant une faille entre le fantasme (qu'ils ne sont pas) et la matière (qu'ils ne sont pas non plus) ; cumulant en eux-mêmes l'attrait sexuel et l'attrait narcissique, et présentant enfin la propriété quasi paradoxale d'être évidents dans leur matérialité et cependant secrets dans leur propriété intime. L'évidence dans le secret, mais non dans la discrétion, l'exhibition dans l'invulnérabilité, mais non dans la communication : tels sont les traits spécifiques de l'équivalent d'inceste.

À la différence et même à l'inverse du symptôme névrotique, de l'acte manqué ou de toute autre émanation du travail de transformation effectué par le Moi entre les dérivés du Ça et du Surmoi, l'équivalent incestuel ne porte aucune empreinte fantasmatique ; il ne résulte pas d'un déplacement ; n'est pas le fruit d'un compromis ; ne témoigne même d'aucune ambiguïté véritable. Sa fonction s'y oppose.

On ne peut pas dire qu'il soit à proprement parler produit (comme peut l'être un symptôme) ; il est *agi*. Jamais non plus n'est-il le fait d'une seule personne : c'est un *instrument* entre au moins deux personnes et entre au moins deux générations au sein d'une famille. Loin de contenir, de traduire et de transformer du fantasme (puisque celui-ci est évacué hors du site qui lui est dû), l'équivalent incestuel induit avec violence autour de ses protagonistes et en particulier parmi nous, cliniciens et thérapeutes, lorsque nous en sommes les témoins, une excitation de l'activité fantasmatique, parfois même portée jusqu'à un ton d'obscénité qui nous en dit long sur l'inceste secret et qui supplée par une sorte d'injection projective une vacuité étrangement retentissante. Quand il ne provoque pas cette prolifération embarrassante, l'équivalent incestuel, qui n'est décidément pas fait pour servir de vecteur, induit au contraire une sidération de la pensée : d'un extrême à l'autre, on dirait qu'à l'approche de l'inceste les rouages de la pensée se mettent à « patiner ».

À la carence de fantasmes chez les acteurs répond le trop-plein de fantasmes chez les observateurs.

Du symptôme comme objet quasi matériel

Une question qui s'est posée à nous presque à l'improviste (bien que je l'eusse soulevée il y a longtemps déjà) est de savoir si et surtout comment certains symptômes peuvent équivaloir à des objets-matières, aptes par là même à être pleinement considérés comme des équivalents d'inceste. Il y a une facilité d'esprit à prendre les productions hallucinatoires ou délirantes pour des fumées sans consistance et sans véracité. Fallacieuse facilité ! Tout au contraire, *ces symptômes ont acquis le statut d'objets mentaux quasi matérialisés* : telle est à coup sûr leur propriété foncièrement *paradoxe*.

Pendant certains symptômes seulement me semblent pouvoir être ainsi tenus pour quasi matériels. Ils auront alors des conditions à remplir. Ils seront cliniquement bien définis et nettement délimités ; ils ne manqueront pas d'une certaine évidence ; ils auront des airs d'activités mentales et relationnelles connues (tel est précisément le cas des idées délirantes ou des hallucinations : les idées, cela s'échange ; les voix et les visions, cela se perçoit) ; ils seront invariables ; tantôt plus actifs, tantôt plus effacés, toujours ils seront disponibles ; ils seront dépourvus ou coupés de supports ou de ramifications fantasmatiques : un objet matériel, cela doit pouvoir se saisir sans que l'on ait à emporter en même temps tout un canton de vie psychique ; enfin ils pourront être soit tenus au secret, soit au contraire exposés.

Ils seront exposés, peut-être, mais à une condition que nous connaissons déjà : c'est que nul n'y touche et qu'on ne les entame point. Productions délirantes ou hallucinatoires, addictions toxicomaniaques pourront faire fonction d'objets-fétiches, pourvu qu'elles aient acquis droit de cité dans la vie du patient, et de surcroît prendre valeur d'équivalents d'inceste si elles sont adoptées incestuellement par un partenaire ou par la famille. On les manipule en couple ou en groupe ; on les montre ou on les cache ; on les critique (en surface), on les cajole (en profondeur), on s'en plaint peut-être, mais on y tient. Couple ou famille font cause commune autour du symptôme ; sujet de dispute peut-être, de complicité certainement, *le symptôme est le moyen électif et quasi palpable de ligature*.

Repères de l'incestuel

Sous ses dehors ordinaires, l'équivalent d'inceste ne pourrait que trop facilement passer inaperçu : le navigateur le doublerait au large sans se douter un instant que l'îlot sans signalement qu'il est en train de frôler

sans y prendre garde est la pointe émergente d'un vaste continent sous-marin ; une information de valeur se trouverait ainsi perdue. (Et en vérité elle l'est plus souvent qu'à son tour ; les psychiatres remarquent surtout les symptômes évidents et répertoriés ; tandis que les psychanalystes se mobilisent lorsqu'ils peuvent apercevoir le bout d'un fantasme. Or, ici, rien de répertorié, et pas l'ombre d'un fantasme.)

Mais le risque ne serait guère moindre qu'à l'inverse de cette méconnaissance, et comme pour s'en prémunir, le clinicien quelque peu averti mais trop pressé ne se mette à crier à l'incestuel au devant de la première banalité venue. Tenue pour absente dans le premier cas, dans le second la notion y perdrait la face : résultat, dans les deux cas, pareillement nul.

Certes l'équivalent n'est qu'un indice. À lui seul il ne constitue pas une preuve. Mais, dans des affaires aussi complexes que les incestuelles, le moindre indice, pourvu que sa valeur soit vérifiée, est pain bénit pour le clinicien. De là vient l'importance de savoir à quoi peut se reconnaître un équivalent, si rien ne le singularise dans son aspect extérieur.

À son contexte, certes, mais encore à deux traits qui s'y attachent et qui, s'ils sont réunis, ne trompent pas.

1. Les tenants de l'équivalent ne supportent pas qu'on y touche, et, sitôt qu'on en approche, nous repoussent avec crainte ou avec hostilité : toute approche est pour eux une *effraction*. Et l'on ne manquera pas de songer ici à la réaction des animaux — mais aussi des humains hypersensibles — dont l'espace critique est franchi (cet espace qui entoure le corps comme une bulle, qui en est le prolongement naturel et en fait presque partie intégrante). L'objet incestuel est tenu pour *tabou*. (Nous ne pouvons qu'être curieux de voir ici resurgir l'exercice du tabou, dont nous savons que son modèle essentiel est précisément transgressé dans les transactions incestuelles.)
2. Il flotte autour de l'équivalent une aura, une odeur et comme un fumet de vague et pourtant tenace *indécence*. Ce fumet nous parvient sous une forme discrète et cependant insistante. Il constitue l'exhalaison du caractère foncièrement et sexuellement incestueux de cet équivalent.

Discrète indécence de l'équivalent

Le principal signal, peut-être, de l'équivalent incestuel, ce n'est donc pas dans l'action même en sa banalité qu'il réside, non plus que dans les fantasmes du patient, qui sont muets, voire même de ses proches, qui sont le plus souvent captifs de la loi du silence, mais de notre part, dans nos associations et dans nos fantasmes : ce qui m'a dans plusieurs cas fait signe, c'est tout bonnement de me surprendre à former dans mon

esprit ou bien à formuler auprès de mes proches collaborateurs, et même assez abruptement, des images directement sexuelles.

Pour *Arlette* en ses affaires incesto-monétaires, j'ai senti inceste sous roche le jour où, à brûle-pourpoint, je me suis surpris à imaginer sous des aspects sexuels plutôt salaces les manipulations monétaires qu'elle avait avec son père.

Dorine a, paraît-il, une malformation congénitale minime et cachée dont elle ne parle pas, mais dont se préoccupe énormément son oncle, qui la soigne et la médicamente lui-même. Mon impression, d'abord très indécise, a pris du corps et des contours au moment où, par une boutade à moi-même imprévue, je me mis à l'imaginer tout haut avec sa nièce, en train de caresser sa malformation. Je laissai bien entendu tomber la boutade, mais conservai ce qu'elle révélait. S'il fallait une confirmation, elle se trouvait dans le fait que jamais la patiente ne soufflait mot de cette affaire : sujet tabou ? Il nous restait à cadrer les relations de *Dorine* avec son oncle, dans l'espoir de couper court au lien incestuel ainsi concrétisé. Par chance cela put se faire, ce qui montre que les relations incestuelles ne sont pas toujours telles qu'on ne puisse les distendre et les dévitaliser. Au demeurant le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que dans la suite de ce dénouage un deuil important et jusqu'alors fermement occlus refit peu à peu surface chez *Dorine*. Et son avenir psychique s'en trouva profondément transformé.

Rien ne saurait nous surprendre dans ce qui précède : si certaines actions exécutées en commun dans une apparente innocence sont en fait les véhicules d'une relation incestuelle, si elles sont cachées quant à leur valeur et muettes quant à leurs fantasmes, exhibées quant à leur contenu mais verrouillées quant à leur accès, en revanche c'est l'observateur qui en flaire la signification profonde — à condition, bien entendu, qu'il soit suffisamment disponible et aussi que son flair ne soit pas obéré par des odeurs qui ne viendraient que de lui-même. C'est évidemment l'injection projective qui sert de véhicule à ce passage démonstratif par la voie du contre-transfert, qui est la voie royale pour nous conduire à la connaissance des patients et des familles qui ne parviennent pas à projeter de transfert proprement dit sur l'écran de la psyché.

NOTE

Équivalents d'inceste contre équivalents masturbatoires

Les équivalents masturbatoires sont de connaissance plus ancienne et plus familière que les incestuels. Le sexuel les rapproche ; ainsi que le fait que les uns comme les autres n'aboutissent pas à l'orgasme : il n'est pas dans la nature ni dans la définition des équivalents d'atteindre ce but. Ce sont des ébauches : à peine des substituts.

Comme on le sait, la plupart des activités de tripotement manuel de parties du corps autres que les organes sexuels sont des équivalents masturbatoires. Il en va de même des mouvements rythmiques : balancement et autres sortes de va-et-vient.

Donc : la main ; le rythme ; et parfois les deux en même temps. Troisième trait, peut-être moins apparent : pendant que cette activité se déroule (puisque, même brève et même fugitive, elle se déroule), le sujet est extrêmement absorbé (facile à comprendre) : il est tout à son affaire ; au demeurant vaguement conscient de se livrer à quelque sorte de plaisir détourné, peut-être même défendu ; plaisir défendu sans doute, mais qu'en même temps il défend : n'aimant guère qu'on le dérange, ni qu'on l'empêche, ni qu'on le blâme. Bien entendu l'état de solitude convient à la pratique de l'équivalent et toute sorte de frustration en accentue le besoin.

Quant aux différences avec l'équivalent incestuel, elles vont aussitôt nous apparaître.

- 1. L'équivalent masturbatoire, par nature, s'effectue seul (et cela, même si c'est en public). L'équivalent incestuel, par nature, s'effectue à deux.*
- 2. L'objet de l'équivalent masturbatoire est corporel : c'est le corps propre. L'objet de l'équivalent incestuel est matériel ou quasi matériel ; c'est un objet d'échange. Entre l'inceste et son équivalent la distance est plus grande qu'entre la masturbation et son équivalent : le déplacement est plus important ; la culpabilité (s'il en existe) est plus réprimée ; d'où l'air de parfaite innocence dont se revêt l'incestuel.*

À nos yeux à nous, qui sommes désormais avertis, ces propriétés et ces différences paraissent aller de soi ; elles vont de soi, car parfaitement cohérentes avec leurs origines. Au demeurant la comparaison nous éclaire mieux encore sur une des propriétés décisives de l'équivalent

incestuel : si banal qu'il paraisse (et plus banal encore que l'équivalent masturbatoire, donc plus trompeur en sa nature), il n'en est que plus jalousement défendu par ses acteurs. L'air d'innocence dont se parent les pratiques incestuelles contribue à les protéger contre toute curiosité indiscreète.

On semble nous dire : « Circulez, y'a rien à voir ! »

Chapitre 7

SECRETS

B IEN malin qui définirait le secret. Objet de connaissance ou matière à ignorance, il s'offre ou se dérobe, relie ou déconnecte, se transmet ou s'enferme, enrichit ou stérilise : assurément le secret n'est pas d'une seule nature.

Notion-limite, au demeurant. Car, on le sait bien : un secret qui le serait vraiment resterait à jamais inconnu ; à peine si son existence pourrait seulement se laisser supposer. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour se passer de cette notion. N'en va-t-il pas de même pour le refoulement : on ne saurait rien du refoulé s'il l'était tout à fait. Même chose pour le paradoxe : car le plus parfait des paradoxes ne laisse pas la moindre trace.

Le secret s'ajoute donc à des notions qui nous sont indispensables. Comme à elles nous lui trouverons des versions bien différentes, au triple point de vue économique, topique et dynamique.

Perspective : deux sortes de secrets

Tout autrement qu'une collection d'objets mentaux plus ou moins hétéroclites, *le secret est un registre original de la vie psychique*, tant individuelle que familiale, groupale et sociale. Au demeurant, ce registre est complexe ; il n'est pas d'une seule pièce. Il a pour le moins *deux*

natures : l'une est ouverte et diverse, à l'image d'un théâtre avec sa scène et son rideau, ses côtés et ses coulisses ; l'autre, obscure et compacte, à l'image d'un mur ou d'un bloc. Sait-on seulement lorsqu'il est bénin et bénéfique ou au contraire malin et maléfique ? Et sait-on au juste ce qui les distingue l'un de l'autre ?

Libidinaux ou antilibidinaux, les uns et les autres secrets procèdent peut-être des mêmes thèmes profonds : le sexe et la mort, ou la genèse et la fin de la vie. Mais ils les regardent tout autrement. N'étant pas pareillement construits, ils ne concourent pas aux mêmes buts, voire même sont-ils opposés : on risque fort de s'égarer dans la forêt des secrets si l'on fait l'impasse sur cette opposition fondamentale. Elle rejoint la distinction féconde qu'André Carel a eu le mérite de dégager entre le registre du *discret*, qui est comme une porte entrouverte, et celui du *secret*, qui est comme une porte fermée.

Encore allons-nous rencontrer des portes fermées au verrou. Or nous dirons de façon quelque peu lapidaire que *le secret ouvert est aimable et libidinal*, tandis que *le secret fermé est hostile et antilibidinal*, et qu'à son comble *le secret verrouillé est catégoriquement funeste* : obturateur.

SUR LES SECRETS LIBIDINAUX

Nous ne saurions nous attendre à ne rencontrer que d'aimables secrets. Notre activité clinique et thérapeutique nous expose au contraire à côtoyer le pire. En commençant par le versant le plus attrayant qui est celui des secrets libidinaux, nous serons plus à l'aise pour aborder son opposé.

Le plaisir et le fantasme

Les secrets libidinaux s'occupent du sexe, cherchent à renseigner sur le plaisir, s'intéressent aux origines et concourent à la pensée des origines. Secrétaires, ils secrètent autour d'eux du fantasme et de la pensée. Comme ils concernent l'érotisme, on les entretient au fond de soi dès l'enfance ; on les partage ; on fantasme avec eux. L'érotisme va même se promener à la cuisine : beaucoup de secrets de famille sont des recettes culinaires, petits trésors que l'on conserve et se transmet de génération en génération, libidinaux, précieux certes, mais non vitaux. Et pour cause : ces secrets-là travaillent aux liens entre les individus et les générations, comme entre les pensées et les désirs. Ils tournent autour de la scène primitive, où réside le secret central du sexe et de la naissance. Réservoirs à fantasmes, outils du rêve, ils sont une richesse pour la psyché.

Le lien et la vérité

Ornant les enfances des générations successives, à la fois différents et pareils, tous ensemble ils forment comme un flambeau qui se transmet sans se formuler, un relais frayant son chemin dans le préconscient des individus et des familles. Le thème est toujours celui de la vie sexuelle ; de la scène primitive et du transport de la vie : ils ont affaire avec la différence des sexes comme avec celle des générations.

De plus précis secrets se transmettent au fil des familles, comme faisaient les pépites au fil des eaux du Pactole. Secrets culinaires et secrets d'alcôve, ce sont les secrets du *plaisir*. Modestes, au demeurant : souvenons-nous seulement des secrets de notre enfance, ouvrons la boîte où nous les gardions dans notre esprit. Comme ils étaient petits ! Comme ils étaient modestes ! Comme ils se sont évanoués avec le temps ! Et pourtant, comme nous y tenions ! Et nous avons bien raison : car ils ont joué dans notre développement un indispensable rôle de relais et de repères.

À la recherche de la vérité, procédant par affirmations, mais non catégoriques, les secrets libidinaux exercent des fonctions de liaison entre les psychés familiales : par eux transitent connaissances et connivences, messages et fantasmes ; entre eux ils forment des liens, et c'est en cela, plus encore qu'en leur contenu, que réside leur propriété libidinale. Moins importante est leur véracité : *les vrais secrets ne détiennent pas forcément la vérité, mais ils sont à sa recherche*. Ils témoignent d'un travail de la psyché.

LES SECRETS OUVERTS SONT DES SECRETS OUVRÉS.

L'intime et le pensable

Les secrets sur le plaisir détiennent d'autres propriétés, comme d'être discrètement signalés par leur détenteur même à l'attention de l'entourage par quelques indices qui ne trompent pas mais qui marquent les limites d'un *territoire privé* ; quel parent attentif n'est-il pas discrètement informé que son enfant tient un journal intime, détient des trésors cachés et remue avec ses copains des secrets inouïs ? Et quel parent attentionné ne respecte-t-il pas cette intimité-là ? Non moins ambiguë et non moins précieuse que l'objet dit transitionnel, dont elle est, en plus intérieur, le pendant et le répondant, cette intimité psychiquement vitale délimite un espace qu'on pourrait dire « *intermédiaire-intérieur* » ou transitionnel interne et qui n'est pas loin de celui du rêve. En tout cas *le moi ne saurait s'en passer sans clopiner*.

Ainsi les secrets libidinaux sont-ils des *garants de l'intimité psychique personnelle* — ce que les Anglais appellent joliment *privacy*. Par eux une intimité se préserve qui n'est pas l'ennemie de celle d'autrui. Nous leur trouvons la propriété ambiguë, tellement précieuse, d'être à la fois personnels et collectifs, conservés et transmis.

Garants de notre intimité, témoins de nos limites, ils sont de la même substance que le moi. Car *il n'est pas de moi qui tienne sans qu'il tienne à ses secrets*. Rien d'étonnant dès lors à ce que le *droit au secret* soit une *condition pour penser* : on se souvient que Piera Aulagnier avait écrit là-dessus des pages excellentes. Longtemps auparavant, Freud avait souligné que le premier *mensonge* est une date marquante dans le développement de l'enfant : car ce mensonge réussi lui prouve qu'il est bien chez lui quand il est dans son esprit.

IL EST DES SECRETS QUE NOUS CULTIVONS SURTOUT PARCE QU'ILS NOUS APPARTIENNENT. MAIS NOUS LES AIMONS AUSSI PARCE QU'ILS ONT ÉTÉ, QU'ILS SONT ET QU'ILS SERONT CEUX DE TOUT LE MONDE ET DE CHACUN.

TRAITS DES SECRETS D'INCESTUALITÉ

À l'inverse des secrets qui aident à fantasmer, voici ceux qui barrent la route aux fantasmes ; de ceux qui donnent à penser, ceux qui empêchent de penser ; de ceux qui se signalent discrètement, ceux qui s'imposent obscurément ; de ceux qui relient, ceux qui tranchent les liens ; de ceux qui distinguent, ceux qui confondent ; de ceux qui circulent, ceux qui s'enferment ; de ceux qui vont en quête de vérités, ceux qui les obturent ; de ceux qui effleurent le plaisir, ceux qui frôlent la mort ; de ceux qui cherchent, ceux qui déniaient ; de ceux, enfin, qui aident à vivre, ceux qui touchent à la non-vie, voire même à la mort.

À l'inverse des secrets libidinaux, que l'on peut dire ouverts, les secrets antilibidinaux sont fondamentalement obturateurs : machines à non-dit comme à non-pensée, ils rompent ce fil auquel nous tenons par-dessus tout, qui est celui des origines. De *nos* origines.

Qu'on ne s'y trompe pas : *il y a une différence profonde et proprement métapsychologique entre les secrets qui relient et ceux qui obturent. Leurs fonctions sont radicalement opposées.*

AU SECRET LIBIDINAL SUR L'ORIGINE S'OPPOSE RADICALEMENT LE SECRET ANTILIBIDINAL DE NON-ORIGINE.

Tels sont les secrets d'incestualité. Leur fonction majeure : *occulter les origines, et ainsi se mettre au service de la séduction narcissique et sa version totalitaire* : le fil des origines étant sectionné, la séduction narcissique reste seule maîtresse du terrain.

Singuliers objets d'anti-pensée

Les secrets obturateurs sont les instruments privilégiés de l'incestualité.

Ne soyons donc pas surpris de leur trouver, figés comme ils le sont et fermés comme des coffres, les propriétés singulières que nous avons trouvées aux *objets-matières* : plus que des contenus de pensée, ce sont des blocs d'anti-pensée.

Nous ne serons pas surpris non plus que tout à l'inverse de l'ambiguïté que nous avons appréciée dans les secrets libidinaux ouverts, les secrets d'incestualité sont de nature profondément paradoxale. Disons-le même : leur nature est *hyperparadoxale*. Tout paradoxe recèle un lien caché. Mais ici l'amalgame entre les contraires est tel qu'il outrepassa non seulement les lois des processus secondaires de la pensée, mais outrepassa même les connexions paradoxales.

Ils seront tout à la fois ligaturants et clivants ; exhibés et cachés ; contenus et contenant ; fragmentés et diffuseurs ; sidérants et excitants. Singulière conjonction, penserez-vous, que celle de ces propriétés qui sont ordinairement antagonistes et même incompatibles. La conjonction est d'autant plus singulière qu'ils ne sont pas alternativement ceci ou cela ; non : ils sont ceci-cela du même coup ; il faudrait pour bien dire attacher les adjectifs contraires. Je dois demander au lecteur d'accepter cette singularité : la réalité clinique l'exige, et c'est elle qui commande.

Exhibé-caché

Cette propriété, nous l'avons déjà rencontrée dans les équivalents d'inceste. Revenons-y. Car elle est une des propriétés majeures des secrets d'inceste, et nulle autre part aussi prégnante. C'est cet amalgame ultraparadoxal qui contribue le plus à prêter aux secrets incestuels leur formidable capacité de *contrainte*. La contrainte : comment pourrions-nous oublier qu'elle est au cœur de l'incestuel, et par conséquent des secrets incestuels ? Or le secret, d'un seul coup, indistinctement et impérativement, se dérobe et s'impose, et pas un instant ne vous laisse en repos. S'il était vraiment caché, au moins pourrait-on ne pas y penser ; s'il s'exhibait, au moins pourrait-on le regarder. S'il était tantôt visible et tantôt caché, encore pourrait-on choisir ; et même on pourrait en jouer.

(Là est tout le secret du jeu de la *bobine*, qui est tellement informateur et tellement formateur, mais nous avons déjà remarqué que l'incestuel prend la direction tout inverse.)

Il est cependant vrai que les secrets libidinaux, eux aussi, jouent sur un double registre : à la fois privés et connus, en même temps ils se cachent et se laissent voir. Mais l'occasion est trop belle de faire sentir la différence de nature entre cette légère ambiguïté des secrets libidinaux et la lourde contre-ambiguïté des secrets d'inceste ; là les propriétés sont conjuguées, ici elles sont soudées ; là elles laissent du jeu, ici ce n'est que contrainte ; là elles donnent à penser, ici elles en empêchent.

Comme tout ce qui est ambigu, le voilé-dévoilé des secrets libidinaux est le fruit d'une double affirmation. Mais comme tout ce qui est ultraparadoxal et contre-ambigu, l'exhibé-caché des secrets d'inceste est le fruit d'un double déni : ces secrets ne sont pas plus dicibles qu'ils ne sont discrets. (Ce double déni nous est déjà connu et nous y reviendrons.)

L'art de faire en sorte qu'un secret ne s'oublie ni ne se perce est de l'installer en famille et de l'enfouir au milieu d'une voie de passage obligé, sans que l'on puisse ni l'éviter ni le pénétrer. On dirait d'une tombe placée au milieu du champ de la famille, avec cette épitaphe :

CI-GÎT UN SECRET

PENSEZ-Y. N'Y TOUCHEZ PAS.

QU'IL REPOSE EN PAIX

TANT QUE VOUS RESTEREZ EN SOUCI.

Il va de soi que la question des origines, avec celle du sexe et celle de la mort, est proprement inoubliable. En s'y attaquant, *l'incestuel vise à la fois au cœur, au sexe et à la tête...*

Soudant-fragmentant

Il n'y aura pas de secret d'inceste sans *amalgame*. De deux éléments distincts, l'amalgame en fait un seul. Il ne condense pas : il cimente. L'élément nouveau est aggloméré. Ses composants ne se distinguent plus. Il dégage une énergie multipliée. Cette énergie ne sera pas perdue : elle servira à la propulsion des secrets.

Il y a les *ligatures*. Ce ne sont pas des liens. Mais, là encore, des cimentations. Elles opèrent dans les psychés. Dans les familles. Dans leur transfert : c'est là que nous les percevons le mieux. Elles aussi contribuent à la contrainte.

Mais de ces aspects nous avons déjà parlé. Et nous y reviendrons.

À leur inverse, il y aura la *fragmentation*. C'est une sorte de clivage. (Il nous faudra revenir sur ce point de métapsychologie.) La soudure n'empêche pas la fragmentation. Voire même elle l'impose. Elle sera de tous bords : coupant la voie des rêves et des fantasmes ; sectionnant le lien naturel de la vie psychique avec le sentiment essentiel des origines ; découpant les vérités et les faits de l'histoire familiale (parmi les plus importants) en fragments dont chacun, pris isolément, devient plus incompréhensible encore qu'une pièce de puzzle (car elle ne se signale même pas comme faisant partie d'un seul et unique ensemble) ; ainsi la fragmentation fait-elle perdre le fil des pensées et celui de l'histoire.

Une histoire de vie peut toujours se transformer : nous retouchons tous les jours la nôtre. Mais une histoire découpée en morceaux ensuite éparpillés n'est plus une histoire. Prenez une vérité. Si vous avez besoin de la garder secrète à tout jamais, faites donc œuvre de fragmentation ; dispersez les fragments : nul ne s'y retrouvera (on pourra lire, en *Note*, un exemple de cette sorte de dispersion : « L'histoire de la maison du désert »).

C'est ainsi, par clivages et dénis, fragmentations et découpages, ainsi que les secrets incestuels opéreront dans les âmes, comme autant d'interrupteurs. Dans leur propre intimité, les tenants des secrets n'en reconnaîtront même plus les origines.

On le sait déjà : *les origines sont à la fois celles des secrets et des personnes.*

Excitant-sidérant

Instrument spécifique de la séduction narcissique incestuelle, le secret — cet obturateur — est également un diffuseur : voilà qui est bien fait pour compléter la panoplie de ses propriétés ultra-paradoxaes. Il propage autour de lui ces ondes que l'on observe dans l'entourage des noyaux incestuels, et qui sont des *ondes de silence*. Elles s'étendent à la fois en superficie et en profondeur, atteignant de plus en plus de personnes au sein de la famille et au-delà, et contaminant de plus en plus profondément les esprits. *Le secret exerce un rayonnement de non-dit, de non-à-dire, de non-à-savoir et de non-à-penser.* Le silence s'étend en nappe, proliférant comme une algue insidieusement étouffante. Ce rayonnement est une injonction. Cette injonction est un interdit. Cet interdit émane d'une espèce de « surmoi ».

Cet effet de silence et de sidération est-il distinct de l'effet de fascination ? Tous deux coïncident et sont associés : ils sont *tueurs de pensée*.

Car, s'ils n'imposent pas le silence, ils peuvent aussi provoquer l'extrême *excitation de l'esprit* : par devant les familles (incestuelles) à secrets, il nous arrive parfois de rester cois, et d'autres fois de foncer dans un débordement de pensées anarchiques, d'interprétations plus ou moins sauvages, mais toujours pressantes. Il nous arrive aussi de plonger la tête la première à corps perdu dans ces secrets à télescopage indéfini, cherchant à tout prix à déterrer le secret final, celui qui nous permettra enfin de tout savoir et de tout comprendre... et qui jusqu'au bout se dérobe et se refuse. (Ce double effet alternatif ou simultané de sidération et de surexcitation de l'activité mentale, nous l'avons aperçu déjà ; il avait été très justement décrit par Jean-Luc Donnet et André Green dans *L'Enfant de Ça* : et c'était une histoire d'inceste...)

UNE TRAJECTOIRE POUR LES SECRETS INCESTUELS

Plutôt que de continuer à détailler des traits que nous préciserons bientôt si nous ne les connaissons déjà, nous allons courir une aventure : nous allons tenter de suivre la trajectoire des secrets d'incestualité, de leur source à leurs effets : ce sera notre fil *dynamique*. Comme toute aventure, celle-ci comporte un pari : celui d'aboutir des fragments afin d'en composer un ensemble continu. Et un risque : celui de présenter des hypothèses comme des certitudes. Et même un autre risque : celui d'oublier certains éléments en route.

Il y a enfin un inconvénient. Notre itinéraire va suivre la pente d'un processus dynamique : cependant, pour les cliniciens que nous sommes, il en va tout autrement, puisque nous partons à la découverte du dessous des secrets incestuels, percevant les effluves avant que de remonter aux sources du fleuve incestuel, par lesquelles justement va débiter notre itinéraire.

Je ne citerai pas d'exemples au cours de ce périple. Je n'en veux pas hacher le rythme. Mais ce que je vais relater résulte de la condensation de nombreux cas. Au demeurant, j'espère bien soulever au passage, dans l'esprit du lecteur, nombre d'observations personnelles.

Matière à secret

Elle est de deux sortes : la mort et la transgression.

1. La mort

Une mort : un décès ; mais pas n'importe lequel : celui d'un proche, un parent ou peut-être un grand-parent. Et pas n'importe quand : un décès déjà ancien. Parfois ce n'est pas un décès, mais une disparition ; parfois même une incarcération ou un internement.

Il y eut donc matière à deuil. Mais *le deuil n'a pas été fait* : il a été escamoté et il l'a été d'abord par celles et ceux à qui légitimement il incombait. Absence de deuil capitale : c'est par elle que commence la « *marche du secret* ». Elle aura pu relever de deux raisons principales : ou bien la mort apparaissait suspecte aux yeux des proches : peut-être sembla-t-elle ignominieuse ; ou criminelle (notons cependant que si, le recul aidant et l'objectivité refaisant surface, on y regarde de près, l'affaire en bien des cas paraît à peine peccamineuse ; peu importe au demeurant : c'est le regard de jadis et lui seul qui comptait). En éludant ce deuil, les proches auront doublement enfoui le disparu ; de lui on ne parlera plus jamais : la mise aux oubliettes est pire que la mise au tombeau, et cela d'autant qu'elle se perpétue ; *la mémoire qui se perpétue n'est pas celle du mort, c'est celle du non-deuil de sa mort* : quelle matière à paradoxe ! Quel vide représentationnel à transmettre !

L'idole au lieu du deuil

Dans un autre cas la disparition fut insupportable. Non pas simplement par honte, mais pour une raison directement narcissique : cette disparition déchirait le tissu narcissique familial ; au lieu d'être « *deuillé* », ainsi que l'on peut dire (et même ainsi que l'on doit dire si l'on en croit les experts que je cite et que je reprends dans le chapitre de mon *Génie des origines* consacré au deuil), au lieu donc d'être deuillé, il est idéalisé, glorifié et pour ainsi dire divinisé ; une maladie foudroyante, un fait de guerre, une disparition en mer sont d'excellents prétextes à pareille idéalisation ; le disparu était jeune (comme chacun sait, les héros meurent toujours jeunes et la vieillesse ne leur va guère). Un peu de mystère autour de leur disparition favorise la sécrétion de leur auréole.

2. La transgression

Dernière sorte de matière à secret : une *transgression*. La principale est évidemment celle de l'inceste. Mais des transgressions de moindre envergure peuvent en tenir lieu ; peut-être n'y eut-il qu'attouchements suspects, et tentative d'inceste ; mais qu'importe : le mal était lancé. Une « *mésalliance* », jadis, pouvait d'ailleurs suffire comme forfait : *la mésalliance, c'était l'inceste des « bonnes familles » de jadis* (j'ai

connaissance de plusieurs cas qui remontent à peine à 70 années : moins que la durée d'une vie de maintenant, mais on dirait qu'il y a des siècles...).

Remarquons que dans les deux cas le *narcissisme familial* joue un rôle écrasant, soit pour transformer un décès en une blessure honteuse ou au contraire en un sujet de gloire, soit pour mettre sous scellés la honte d'un inceste ou d'une entorse à la dignité familiale.

L'amalgame

Fait plus remarquable encore : les deux motifs de la mort et de la transgression sont non seulement associés, mais même ensemble amalgamés. Voici que se met à l'œuvre ce mécanisme dont nous avons déjà relevé la surpuissance propulsive. Le cas d'amalgame le plus simple et le plus démonstratif est celui où ils sont réunis sur la même tête : le mort que l'on cache était l'auteur (ou la victime) de l'inceste. (On se souvient peut-être du cas de *Morlande*, par qui se trouvaient réunis l'incrimination projective, le sceau du secret et les manœuvres incestuelles, si ce n'est même incestueuses.) Dans bien d'autres cas, cependant, les motifs associés se situent à deux générations successives, mais la mémoire familiale les a agglomérés sur une seule et même tête, de manière à n'en faire qu'une seule et unique matière : c'est avec cet amalgame que déjà nous voyons s'exercer *l'indistinction des générations*.

C'est ainsi que *tout secret incestuel porte sur les origines*.

L'objet-secret

Un secret ou deux ne suffisent pas. Il n'y a pas que la matière qui compte : tout autant et peut-être plus encore, il y a la manière. Les secrets d'origine ne font figure (si seulement ils font encore une figure) que de chefs de file, ou plus exactement de simples composants : ils entrent dans la constitution d'un unique objet psychique familial ; cet objet acquiert les propriétés que j'attribuais tout à l'heure à l'objet-matière. D'un mot composé nous l'appellerons *l'objet-secret*. Les processus concourant à sa constitution sont complexes.

Double éviction

Avant tout, *les composants sont soustraits à l'élaboration psychique*. Ni les fantasmes, ni les vérifications ne doivent et ne vont les toucher. Tels qu'ils ont été saisis, ils demeurent. Comme les fantasmes relèvent

du processus primaire, et les vérifications du processus secondaire de la pensée, *la mise au secret s'effectue en vertu de la mise à l'écart de ces deux registres*. Cette mise à l'écart est singulière. Est-elle jamais complète ? Peu probable. Mais même incomplète, elle est essentielle. Aussi bien serons-nous fort heureux d'avoir fait connaissance avec cette double disqualification, lorsque nous la retrouverons à l'œuvre au centre de la pathologie de l'incestualité. Double éviction, donc, en vue d'une formidable mise à l'abri. Mais au nom de quoi, cette double éviction ? Au nom d'une double interdiction. Nous l'apercevons dans les relations incestuelles. Nous la voyons ici à l'œuvre. Il est interdit de penser. Interdit d'imaginer. Interdit de savoir. Il est interdit à la fois de courir après les associations et de partir à la recherche de la vérité. La mise au secret n'a pas d'autre secret.

Ainsi l'objet-secret devient *encrypté*. On n'y touche plus. (Nous ne serons naturellement pas sans penser ici à la *crypte* décrite par Maria Torok et Nicolas Abraham pour imager ce qui résulte de l'introjection violente d'un objet qui a été perdu mais dont le deuil n'a pas été fait : de nouveau se retrouve la conjonction du secret qui se veut « inviolable » avec le deuil repoussé. Remarquons de surcroît que l'idole va dans la crypte...)

Un noyau secret hermétique

Ainsi l'objet-secret se constitue comme un *noyau hermétique*. La double interdiction de penser et de savoir l'avait rendu *intouchable*. L'amalgame, en confondant les composants et en multipliant leur force, le rend *invulnérable*. Les découpages, en le détachant de ses origines et en dispersant ses morceaux, le rend *indétectable*. Enfin, la mise hors du circuit ordinaire des interférences intrapsychiques et intrafamiliales le rend *inaltérable* et *imputrescible*.

Familial, l'objet-secret est évidemment narcissique. Non moins évidemment il est *anal*. À ce double titre il est *également chéri et honni* : trésor détestable, inestimable étron. Au titre du narcissisme il est surinvesti. Au titre de l'analyse il est délimité.

La stratégie des leurres

L'incestuel est un leurre. Nous allons retrouver le leurre. Nous le retrouvons en détail. Car l'objet-secret est défendu par la mise en circulation de leurres, secrets associés, recrutés au passage ou secrets de deuxième rang, qui sont de ceux qu'on dit être de Polichinelle. Le leurre attire, et s'il attire, c'est pour cacher un secret mieux gardé ; tout secret en cache un autre ; le secret de première ligne n'est qu'un leurre, offert

afin de distraire le regard du secret plus profondément enfoui dans la psyché individuelle ou familiale : c'est ainsi qu'il y a toujours un secret par devant le secret d'inceste, et que derrière ce secret d'inceste il y a toujours un secret de deuil : deuil jamais ouvert et jamais refermé d'une mort qui rôde à jamais. Ainsi les leurres ne cessent d'agacer les âmes.

Qui donc n'a jamais été tenté d'éplucher les empilements de secrets qui n'en finissent pas d'en laisser deviner d'autres ? Course perdue d'avance ! Mais cette course éperdue n'est pas sans évoquer la vertigineuse quête métaphysique de certains adolescents un brin psychotiques. Au fait, ceux-ci ne seraient-ils pas alors pris dans les rets de quelque piège incestuel ?

Ainsi les secrets deviennent-ils de ces pièges comme on en voit proliférer autour des noyaux incestuels. Mais le leurre majeur des secrets incestuels est qu'*ils passent a priori par des transporteurs de vérité ! Or rien n'est trompeur comme le sceau du secret* : ce sceau-là recouvre souvent l'amalgame d'un peu de vérité avec beaucoup de mensonge et de projection.

Un indice

En dépit de cet appareil défensif bien propre à brouiller les pistes, les objets-secrets présentent quand même une propriété qui trahit leur existence. C'est une certaine *odeur*. Question de flair, en effet... Ils dégagent une odeur déplaisante. Au pis, elle est pestilentielle. Au mieux, elle est douteuse. Cette odeur est un indice, parmi les plus sûrs, de l'existence d'un objet-secret. Elle n'est pas sans nous rappeler ce fumet d'*indécence* que nous avons déjà flairé autour des équivalents d'inceste.

Trajet

Ainsi institué, armé, entouré et défendu, l'objet-secret (à peine s'il lui manque encore une ou deux qualités que nous connaissons bientôt) est prêt à partir. Il va traverser les âges et les générations. Et il traversera les psychés individuelles et familiales, tout en accomplissant le double mais indispensable exploit de n'être à la fois :

- jamais ignoré,
- et jamais reconnu.

Il voyagera sous le couvert de l'incognito, avec la force des paradoxes, grâce à la contagion du déni, et par les moyens de l'engrènement.

1. *Incognito et paradoxe*

Sous le couvert de ce double interdit, l'objet-secret circule dans une remarquable impunité. *Il échappe à l'usure du temps*, cette usure qui pour une part n'est autre que celle du deuil, et pour une autre part résulte du frottement des processus primaire et secondaire de la pensée ; or l'incestualité se refuse au deuil ; et elle entend échapper au jeu ordinaire des processus de la pensée ; les secrets d'inceste sont aussi des secrets de non-deuil ; et l'objet-secret ne se laisse ni toucher par la preuve de réalité, ni embaucher par quelque fantasme baladeur. À l'abri du rêve et de la vérification, l'objet-secret reste inaltérable.

Rattaché au registre *paradoxal* où la vérité n'a pas de place, où rien ne commence et rien ne se termine, où les processus primaire et secondaire sont réciproquement subvertis et déjoués l'un par l'autre, où tout s'attache et rien ne se relie, l'objet-secret constitue par excellence un instrument de ligature travaillant à l'encontre des liens et soudant indistinctement individus et générations : un *ciment*, qui n'est pas un tissu.

Le paradoxe est de l'ordre du *nouage* : les énergies employées par l'objet-secret dans ses pérégrinations et ses effets seront donc de ces énergies inextricablement *nouées*, que je distingue des énergies libres et des énergies liées, leur accordant ainsi un troisième statut ou troisième genre, après ceux que Freud a définis.

2. *Contagion du déni*

L'objet-secret dispose encore d'un autre mécanisme porteur : le *déni*. Nous avons suffisamment avancé dans ce livre pour savoir qu'il n'est pas d'objet-secret sans déni pour le promouvoir. Or le déni est aussi un remarquable agent de propulsion. *Il n'est rien de contagieux comme le déni*. (Et pour cause : le déni court-circuite le processus primaire et se soustrait au secondaire ; il permet de circuler sans preuve et sans passeport.) Placez seulement au milieu d'un petit groupe une personne qui dénie ce qu'elle est en train de faire ; il se trouvera bientôt un ou une complice, puis deux, puis trois, pour s'aveugler de concert.

3. *Engrènement*

Quant au moyen de *transport*, ce sera l'*engrènement*, ce processus obscur et surpuissant (plus fort encore et plus organisé que l'identification projective) par lequel un contenu psychique passe en prise directe d'une psyché à l'autre, à l'abri de toute élaboration individuelle et même collective et à l'insu des maillons d'une chaîne qui n'apparaît jamais

au grand jour et ne se détecte qu'en vertu d'un travail de reconstitution minutieux. L'engrènement, comme on le sait sans doute, est un des rouages mis en marche par les processus d'expulsion, qui servent en particulier à l'évacuation hors-psyché ou même hors-famille des deuils refusés : les objets-secrets sont de ces taupes qui d'autant plus loin sèment d'autant plus de peur et de stupeur que d'abord elles ont été soumises à une interdiction de séjour.

Fonctions et fétiches

Prenons un peu de hauteur. En quelques coups d'œil se détacheront à notre vue les fonctions exercées par les secrets d'inceste, telles que nous les avons rencontrées pas à pas.

1. Des fonctions de conservation

- Maintenir intacte l'occultation portée sur des faits dont la divulgation serait, croit-on, à tout jamais malfaisante ;
- préserver intacte l'idéalisation d'un objet perdu dont le deuil n'a jamais été fait ;
- mettre cette occultation et cette idéalisation à l'abri de l'usure du deuil et de l'érosion entraînée par le contact avec les réalités (nous ne sommes pas surpris de savoir que les Égyptiens de jadis, qui étaient experts en incestes, étaient aussi de prodigieux artistes en travaux d'éternité) ;
- ainsi, préserver de toute atteinte le narcissisme vulnérable des premiers auteurs de la mise au secret.

2. Des fonctions d'enchaînement

Au sein des familles et au fil des générations, le secret accomplit des fonctions non moins importantes et en tout cas plus durables.

- Il constitue un *chaînon* irremplaçable entre les membres qui sont liés par le secret ; ce lien qui existe dans toutes les sociétés dites secrètes est encore plus fort dans le contexte familial où le pacte n'est même pas formulé : René Kaës a montré que *les pactes dénégateurs*, fondés sur la *communauté de déni*, sont parmi les plus solides et les plus tenaces qui soient ;
- ce lien qui contribue à souder entre eux les membres de la famille exerce une fonction de coquille protectrice envers les atteintes d'un monde extérieur ressenti comme plein de dangers et de menaces.

3. Une fonction de survivance

En fin de compte la fonction majeure de cet objet-secret, transformé en une matière psychique imputrescible, est de garantir la pérennité à laquelle ces familles tiennent par-dessus tout, comme à des preuves de leur indestructible survivance : la fonction du secret est ici celle du *fétiche*. Cette fonction est si importante que nous ne sommes pas surpris de la retrouver ici.

Fétiches retrouvés

Les secrets incestuels sont comme des *fétiches familiaux incarcérés* : la famille tout entière est pelotonnée, accroupie sur l'objet-secret qui est porté garant de sa survie. Douloureuses, ces familles se savent mortelles. Le fétiche est la résurgence d'un deuil qui n'a pas été fait, dont il aura pris la place. La menace de sa disparition est une menace de mort. Verrouillage majeur : la famille qui a tellement voulu échapper au deuil du mort se retrouve menacée de mort à travers la perte possible de son fétiche devenu son garant de vie. Au-delà du déni qui le détermine, le fétiche se veut une preuve de survivance. C'est le déni d'une possibilité de perte : perte d'objet, perte de vie, perte de survie. (On sait que dans la relation fétichique, naguère si bien décrite par Evelyne Kestemberg, le fétiche est un objet circonscrit, parfois un objet-pensée, mais plus souvent un objet matériel. L'objet-secret est situé à l'intersection entre l'objet-pensée et l'objet matériel... mais pour finir il n'est plus ni pensée ni matière.)

On dirait, de ce secret fétichisé, qu'il est comme le *pacemaker* de la famille, si ce n'est même son cœur artificiel. Aussi bien toute tentative, si nous l'osions, d'extraire ce secret comme si c'était une dent gâtée (ce qu'il est, en vérité) soulèverait l'horreur et la terreur, comme si c'était un organe vital (ce qu'il représente et même incarne pour la famille en vertu du court-circuit entre le psychique et le matériel que nous connaissons déjà). Cris de la famille : « Vous m'arrachez le cœur ! C'est grâce à lui que nous vivons et, en nous en privant, vous nous mettriez à mort ! »

Sachons-le : nous autres thérapeutes, si nous nous mêlions de retirer sans précaution aux familles les secrets dont elles se nourrissent, nous serions tenus pour des fauteurs de destruction. Il ne fait pas bon porter la vérité à des gens qui n'en veulent point. Ils vous haïront.

**MALHEUR À QUI PORTE LA VÉRITÉ À CEUX QUI LA COMBATTENT
À LA FORCE DU DÉNI ! ET MALHEUR À CEUX QUI AMPUTENT DE
LEURS SECRETS LES FAMILLES QUI EN VIVENT !**

Fétiches sexualisés

On le sait : tout fétiche est érotiquement investi. Il en ira de même pour l'objet-secret incestuel : il recevra sa part d'érotisation familiale. S'agit-il, au demeurant, d'une véritable érotisation ? Ou bien plutôt de pure et simple sexualisation ? Dans les familles qui sont hantées par des secrets incestuels comme par des revenants, ceux-ci ont fonction d'*objets sexuels*. Et rien n'est plus naturel si l'on songe à leurs origines. Cette sexualisation ajoute sa prime de jouissance à l'assurance sur la durée que donne tout objet incestuel.

La différence que nous venons d'utiliser entre les processus d'érotisation et de sexualisation mérite réflexion. Il n'est pas de meilleure occasion de la préciser qu'à propos de secrets de famille ; suivant l'idée que je m'en fais, nous trouvons que les secrets à caractère libidinal sont érotisables et érotisés, tandis que les secrets anti-libidinaux sont directement sexualisés ou, pour dire avec plus de rigueur, resexualisés ; *toute la différence est là, qui donne aux secrets libidinaux le charme des fleurs qu'on trouve dans les sous-bois, et aux antilibidinaux la pesanteur propre aux engins cuirassés.*

Effets

Intriquées et multiples : ainsi sont les fonctions. Quant aux effets, nous allons voir qu'ils sont à la fois simples, diffus et complexes.

1. Cohérence

*Simple*s, ils le sont dans leur *action* ; car elle se montre remarquablement *cohérente*. Qu'on en juge ; elle consiste à :

- brouiller les axes de la pensée et subvertir le jeu des processus primaires et secondaires ;
- bloquer la circulation des fantasmes et déjouer les affects ;
- démobiliser la pensée des origines ;
- embrumer l'esprit et disperser les idées.

Entre le sien et le non-sien, le vrai et le non-vrai, le présent et le passé, entre la sidération et l'excitation, l'esprit se perd et l'âme tombe en guenilles.

Bref : un trouble profond et diffus de l'esprit, quelque chose comme une fibrillation de la pensée et des affects, les rendant pénibles et même douloureux, peu efficaces et même distordus ; la pensée se fait plutôt folle, mais non aberrante ; toutes choses apparaissent incertaines et

inquiétantes. L'affect hésite, vacille et perd pied ; il ne tient pas la route et se retourne pour un rien : il ne sera pas plus fiable que la pensée. Quant au fantasme, il y a beau temps qu'on n'en parle même plus.

Ce trouble est insidieux ; il s'étend en nappe au-delà du cercle délimité par les centres du secret. Au demeurant, pas de perturbations grossières : un fading, certes, mais pas de confusion mentale. Quant au *jugement* : parfois immobilisé, parfois suspendu, mais plus souvent distordu bien au-delà du secret : le pli aura été pris soit de *ne pas chercher à savoir ce qui est vécu*, soit de *prendre pour vrai ce qui n'est ni prouvé ni probable*.

2. Origines

Diffus, ils le sont en raison des barrages établis sur la *pensée des origines*.

Que la présence et la pesanteur de secrets, quasiment matérialisés bien qu'en eux-mêmes insaisissables, suffise à paralyser la circulation des fantasmes et des rêves, nous le savons. Que leur régime obture ou sidère la pensée des origines — qui est non seulement la connaissance de nos origines biologiques ou fantasmatiques, mais aussi des origines de nos « originateurs », mais encore la certitude qu'à toute chose, à toute pensée comme à toute personne il est des origines, qui sont connues ou inconnues mais potentiellement connaissables — nous le savons aussi. Cette exclusion des origines n'est pas seulement la condition nécessaire de toute mise en acte incestueuse (oui, nous le savons maintenant : l'inceste exclut toute origine sexuée...), elle est aussi un très lourd handicap pour l'exercice de la pensée et du jugement : les secrets incestuels ont la funeste propriété d'altérer, d'affaiblir et de détourner en nappes concentriques l'exercice du jugement, et cela non pas seulement parce qu'ils installent une série proliférante de barrages sur le cours des eaux du moi, mais aussi, de façon plus diffuse encore, parce qu'ils dévitalisent l'exercice même de la *pensée des origines*, cette pensée qui est la condition discrète et vitale de l'exercice des capacités du moi.

3. Impact

Complexes, les effets des secrets le sont cependant dans leur *impact*. Faut-il s'en rapporter à une distinction opposant les manipulateurs qui seraient les bénéficiaires du système des secrets, aux manipulés, qui n'en seraient que les victimes ; aux premiers, le bénéfice des fonctions ; aux autres, les troubles de l'esprit.

Cette vision n'est pas tout à fait fausse, qui rapproche les noyaux incestuels des noyaux *pervers*. Elle n'est pas tout à fait juste non plus ; jadis, déjà, nous avons pu nous rendre compte que les membres passifs

d'une perversion narcissique peuvent en devenir les membres actifs. Dans ces sortes de transactions, par un souci de clarté un peu romanesque, on aimerait pouvoir faire clairement le tri entre les agents, les complices et les victimes. Oui, on aimerait distinguer sans peine les tireurs et les pigeons. Mais qui, dans telle famille, qui au juste est agent ou victime, cela n'est pas toujours facile à discerner. Qui plus est, les perturbations engendrées par les secrets d'inceste n'épargnent personne au sein des familles qui en sont atteintes, et même les membres paraissant les plus actifs ne sortent pas indemnes des dégâts dont ils sont les promoteurs.

Mais n'est-il pas dans la nature même des transactions incestuelles que les origines y soient brouillées ?

LA VÉRITÉ SUR LES SECRETS DE FAMILLE

Cette vérité, nous l'avons parcourue. Oserons-nous la résumer ?

Des secrets d'inceste nous aurons vu tour à tour :

- *la matière*, qui est faite d'un ou deux secrets, mais quels secrets : un inceste de jadis et un deuil jamais fait, qui vont se conglo­mérer ;
- *la manière*, qui conjugue l'amalgame et la déliaison, jusqu'à constituer un objet-secret, sorte d'objet partiel original et compact ;
- *le transport*, qui procède par engrènements et nouages, et propulse l'objet-secret au travers des individus et des familles, jusqu'à dégager alentour ses effluves, qui sont souvent seules à trahir son existence ;
- *les fonctions*, qui s'attachent principalement à la ligature des membres entre eux et à la survivance vitale de la famille, faisant de cet objet-secret un fétiche familial ;
- *les effets*, qui instillent brouillage et distorsions tant dans les individus que dans la famille et même alentour, transformant les secrets incestuels en d'insidieux poisons.

Interdits et non-dits

Ainsi, tout comme les équivalents, les secrets incestuels sont bien des *objets sexuels*. Resexualisés, ils ont à peine besoin de l'être, puisque, sexuels ils l'ont été dès l'origine, bien autrement que les secrets libidinaux, eux qui, parlant du sexe afin de parler du plaisir, sont plaisamment érotisables.

Nous vérifions une fois encore que le principe essentiel du secret incestuel n'est pas plus dans ce qu'il dit que dans ce qu'il ne dit pas —

ou plutôt qu'il empêche de dire. *C'est l'interdit qui organise le non-dit des secrets incestuels.* Plus que d'un seul interdit, c'est d'un système d'interdictions qu'il faut parler : interdit de savoir, mais également de laisser savoir que l'on sait ; interdit de dire, mais également de laisser dire ; interdit de réfléchir, de questionner et d'imaginer, et par là même de penser (ou tout au moins de penser de façon organisée et cohérente).

C'est bien la vérité qui est interdite, et plus précisément *la vérité sur l'inceste.*

Ainsi se découvre à nous la formidable substitution qui s'opère dans l'incestuel :

AU TABOU DE L'INCESTE, L'INCESTUALITÉ SUBSTITUE LE TABOU DE LA VÉRITÉ SUR L'INCESTE.

De là cet adage :

CHASSEZ UN INTERDIT (CELUI DE L'INCESTE), CEUX DE L'INCESTUEL REVIENNENT EN FOULE.

C'est ainsi qu'*au surmoi œdipien se substitue un pré-surmoi (incestuel) implacable.* Pis qu'une régression, c'est une *amputation psychique.*

Cependant la contrainte ne serait pas complète, ni le piège tout à fait hermétique, si cet interdit n'était verrouillé par un complément : car, s'il est interdit de savoir, *il est également interdit de ne pas savoir.* Telle est la double contrainte de l'incestuel. (S'il est un processus où le terme de double contrainte trouve sa meilleure place, c'est bien ici.) Cette double contrainte, on l'a déjà vue à l'œuvre dans l'inceste proprement dit ; qu'on s'en souvienne : l'inceste empêche d'aspirer au plaisir, et aussi bien de s'y refuser. Les objets d'incestualité ne font qu'étendre ce principe en l'appliquant à l'échange tout comme à la connaissance.

Métapsychologie du non-dit

Il n'est pas facile de situer le non-dit des secrets antilibidinaux dans notre métapsychologie familière. Il ne suffit pas d'invoquer le non-dit, si l'on ne sait ce que c'est. *Il faut trouver au non-dit son statut particulier, c'est-à-dire sa métapsychologie.* Or cette métapsychologie est importante, car c'est sur sa connaissance que s'appuient nos ressources thérapeutiques. Nous l'avons mise en attente afin de la mieux situer. Comme ils semblent inaltérables, les secrets incestuels pourraient trouver place dans l'inconscient, là où rien ne change et où la durée ne s'écoule point. Mais ils ne sont pas inconscients. Constatant combien ils sont aptes à circuler, on serait tenté de les situer du côté du préconscient, qui

est bien le passage électif des échanges. Mais rien n'est moins à l'aise dans le préconscient que les secrets d'inceste. Conscients, ils ne le sont pas non plus.

À plusieurs reprises le lecteur aura, comme moi, pensé au *refoulement*. Mais *ce n'est pas le refoulement qui travaille pour l'incestuel* : il ne s'exerce pas en famille ; ce n'est pas lui qui « loge » les secrets.

LE REFOULEMENT PORTE SUR LE DÉSIR, ET LE NON-DIT SUR LA VÉRITÉ.

Fondamentaux dénis de qualité

Les secrets incestuels seraient-ils dans une situation psychique d'*illégalité* ? En vérité ils sont des fruits du *déni*. Non pas de dénis complets, mais de ces dénis partiels qui sont dénis de *qualité*. (Par bonheur, le lecteur est déjà familiarisé avec ma proposition des degrés de déni et avec la gamme que j'en ai étalonnée ; cette notion de déni de qualité n'a donc rien pour le surprendre.)

Gradué, ce déni s'exerce simultanément dans une double direction, opérant une *double disqualification*. Nous savons déjà que *ce qui est dénié à la substance de l'objet incestuel, c'est à la fois d'être vivant et d'être mort*.

Nous observons maintenant que *ce qui est dénié à la substance du secret incestuel, c'est à la fois d'être vrai et faux*.

Tels sont les *paradoxes* fondamentaux. Telle est la *contrainte* de l'incestuel. Ce n'est pas moins qu'un piège. Et lorsque, par mégarde, *lorsque nous nous évertuons à démêler le vrai du faux dans les secrets incestuels, nous ne faisons rien d'autre que de nous prendre au piège*.

La fin d'un secret

Un jour, sans prévenir personne, le secret incestuel s'évente. Le coffre n'était peut-être pas fermé : on a seulement cru — mais férocement — qu'il l'était.

Cette cassette renferme-t-elle un trésor ? Ce sceau referme-t-il une ignominie ?

Et si ce n'était rien du tout ? Plus rien...

On songe à ces momies qui sont tombées en poussière dès qu'on y a porté la main. À ces fresques antiques dont la couleur a pâli dès qu'on a ouvert la catacombe qu'elles ornaient. À ces alcools forts qui se sont

éventés avec les années, et qui, loin de vous ravager l'œsophage, ne sont plus, au lieu d'eau-de-vie, qu'une eau pâle.

Terminons sur une autre note. Il est d'autres destins aux secrets incestuels que celui des ravages ou des eaux fades.

Luchino avait été capté, capturé, embarqué dans une sorte d'expatriation incestuelle. Au bout d'une longue navigation psychanalytique, il révéla un fait de famille qu'il connaissait depuis toujours, mais qu'il n'avait jamais dit : voyez ici la marque du non-dit des secrets incestuels. La chose cachée avait en son temps paru honteuse : elle était banale. Elle avait été ravageuse : en vérité c'était une histoire d'amour délicatement libidinale.

En révélant une petite chose qu'il savait déjà, *Luchino*, s'il n'avait pas encore achevé son périple, avait du moins franchi la ligne de partage des eaux entre l'incestuel qu'il quittait et le libidinal, qui l'attendait.

NOTE

L'histoire de la maison du désert

Aux confins incertains d'un canton de Bourgogne ou de Franche-Comté se trouve un grand bois avec un étang et une ruine. On l'appelle la Maison du Désert. Personne ne l'habite. Aucun des vieux du village n'ignore son existence. Nul ne la situe au juste. Personne ne peut et ne veut indiquer le chemin pour s'y rendre. Chacun cependant livre un morceau d'indication, mais un morceau seulement, et il ne sait rien d'autre. Entreprenez-vous de rabouter ce morceau avec un autre fragment lui-même livré par un autre habitant, entreprenez-vous donc cette reconstitution ainsi que l'on fait en archéologie pour les poteries brisées ou en psychanalyse pour les fantasmes inconscients, alors c'est le silence tenace ou le doute têtue qui vous fait front. Et c'est désormais à vous de douter : existe-t-elle seulement, cette maison ? (Voyez au passage comment un déni, artisan de fragmentations, répand tout alentour des ondes concentriques d'incertitude, où la vérité et la fiabilité de votre pensée se mettent à filer comme sable entre les doigts.) Au demeurant votre doute lui-même est balayé à son tour : « Sûr qu'elle existe, la maison ! Qu'est-ce que vous croyez ! Même qu'elle est très ancienne ! » « — Et personne ne l'habite ? » « — Personne. » « — Et le chemin pour s'y rendre ? » « — Je vous ai dit ce que je sais, je ne peux rien dire de plus. »

Bref, un puzzle, dont chacun ne détiendrait, mais jalousement, qu'un fragment. C'est en se remémorant les fragments, en les raboutant avec un soin infini, qu'on a finalement pu reconstituer l'ensemble du chemin. Un vrai puzzle. Puis un jeu de piste. Au bout d'un chemin tortueux et compliqué à plaisir, auprès d'un étang, se trouvait une maison. Elle était manifestement inhabitée ; depuis longtemps ruinée, mais pas trop. C'était la Maison du Désert.

Il y a pas mal de déserts de par notre pays de France (sans même compter les « folies » édifiées au XVIII^e siècle par des esthètes fortunés et jouisseurs). Bourgade, hameau, maison, tous les déserts ont le même sens, tous désignent d'anciens refuges de protestants datant de l'époque où ils étaient persécutés. Des siècles durant, les protestants ont pris le désert tout comme, lors d'une autre guerre, les résistants allaient prendre le maquis. Pour les maquis également, les habitants du voisinage avaient

connaissance d'un fragment du trajet pour s'y rendre, mais par sécurité ils n'en savaient et n'en disaient jamais la totalité.

Tout désert a son secret. Nul n'en connaît le fond, mais il a tout l'air d'être vital. Ce secret ne se perd jamais, et jamais non plus ne se trouve. D'une génération à l'autre on sait — et c'est vital — qu'il existe ; et d'une génération à l'autre, on sait — et c'est également vital — qu'il est introuvable. Ensemble, l'existence du secret et son introuvabilité se transmettent, en vertu de mécanismes très simples : chacun des dépositaires ne détient qu'un morceau du secret. Il en est, dirait-on, comme pour la fission atomique : si toutes les pièces se mettaient en contact entre elles, ce serait l'apocalypse.

Cette histoire est d'hier. La Maison du Désert est presque debout. Le secret, lui, l'est tout à fait : il a tenu bon. Car il y a deux siècles au moins qu'on n'exécute plus de protestants en France. Et les derniers habitants de la Maison du Désert l'ont quittée voilà 150 ans.

Le secret avait eu sa raison d'être : elle était vitale. Cette raison d'être s'est depuis longtemps éteinte. Mais le secret demeure. Il reste intouchable ; inamovible ; figé. Initialement instauré pour préserver la vie, un secret de cette sorte répand en fin de compte un lourd silence de non-vie.

Rien ne sème la mort autant que l'impérissable.

PARTIE 4

DÉRIVÉS

*N*OUS SORTONS à peine des sentiers de l'incestuel. Nous nous demandons : et ensuite ?

Deux sortes de dérivés nous attendent, dont les uns sont psychopathologiques, et les autres, au contraire, thérapeutiques. La double question qui va se poser à nous sera en effet de savoir :

— jusqu'où, dans l'individu et dans la famille, peut aller l'altération de la vie psychique par l'incestualité ;

— dans quelle mesure et en vertu de quelles techniques nous pouvons, chez les mêmes, desserrer l'étau de l'incestuel.

Sans doute aurons-nous plus à dire en réponse à la première question qu'à la seconde.

Bien difficile, en effet, de trouver, ainsi que faisait Freud et ainsi que je continue de le faire dans mes explorations cliniques, un « bon côté » à l'incestualité. Quels ressorts sains sont-ils cachés derrière les déboires, je n'en sais malheureusement rien. Mais les contrastes, nous les connaissons.

Chapitre 8

PSYCHOPATHOLOGIE

L'INCESTUALITÉ , *c'est la folie*. C'est une folie en soi. Et c'est une fabrique de folie.

La folie, c'est l'excès d'excitation, ou bien la perte du sens. Entre les deux : le jeu de vérités à la fois révélées et désavouées.

Pareillement se présente à nous la diversité de l'incestuel ; entre la passion qui déborde sans vrai plaisir et le moi qui se désagrège, autour de la vérité qui vacille, il se situe exactement à la charnière entre perversion et psychose.

Nous avons décrit les agissements pervers. Il nous reste à envisager les altérations du moi.

Il n'y a pas à proprement parler de *maladie d'incestualité*. Mais il y a les incidences psychopathologiques. D'abord nous les examinerons à partir de l'incestuel même : ce seront les *horizons*. Nous parlerons ensuite des tableaux cliniques, en remontant vers l'incestuel : ce seront les *versants*.

HORIZONS

Propositions élémentaires

Peu nombreuses mais essentielles se pressent d'abord quelques notions élémentaires.

1. Le champ des troubles psychopathologiques s'étendant dans l'ombre de l'incestuel est vaste et divers.

Jusqu'où s'étend ce territoire, je ne le sais pas encore au juste. L'avenir nous réserve bien des découvertes, et sans doute quelques surprises. Pour une part il est désormais connu. Pour une autre et large part il reste à découvrir.

Non seulement il est divers, mais ce qui caractérise les incidences de l'incestualité, c'est leur *polymorphisme*.

Une seule chose est sûre : *la névrose proprement dite n'est pas du ressort de l'incestuel* (mais elle se fait rare...).

Et non seulement il est vaste, mais il est *grave*. L'incestuel traîne dans son sillage beaucoup de ravages. De là un premier corollaire :

Devant une pathologie lourde et diffuse, le clinicien sera donc bien avisé de soulever l'hypothèse incestuelle.

2. Il n'est pas de pathologie déterminée qui soit spécifiquement et directement incestuelle.

Autrement dit, nous affirmons qu'il y a beaucoup de souffrances d'origine incestuelle, mais qu'il n'existe pas de « maladie incestuelle » proprement dite.

Ces deux assertions ne sont pas contradictoires. Au demeurant, elles ne sauraient nous surprendre, nous qui savons quelle sorte de registre l'incestualité déploie dans la vie psychique individuelle et familiale : un registre prenant racine tôt dans le développement et loin dans la psyché ; s'infiltrant à travers les êtres et les générations ; altérant la perspective du moi, le transit des affects et des fantasmes, la dynamique du plaisir, le jeu des processus de la pensée, la pensée des origines, et tant d'autres choses qui sont si précieuses à la psyché.

Bref, l'incestualité se répand si largement et elle s'écarte tellement des conditions essentielles de la santé psychique et du plaisir de vivre qu'on ne s'étonne pas de la trouver à l'œuvre en toutes sortes de psychopathologies, sans qu'elle se cantonne en aucune d'entre elles.

Mais à ce fait de diffusion il est une autre raison.

3. *Il n'est pas de pathologie incestuelle qui soit purement individuelle et qui ne mette en jeu l'aire familiale tout entière.*

De là vient ce nouveau corollaire :

En matière incestuelle on ne devrait pas extraire la pathologie d'un individu hors de la dynamique du milieu familial.

Non pas que le processus d'extension et de participation affecte uniformément toute la famille : tout le monde est touché, mais tous ne le sont pas pareillement. (Réservons-nous de présenter bientôt un plan général de la souffrance familiale incestuelle.)

Cette propriété contribue elle aussi à faire en sorte qu'*il n'y ait pas de maladie incestuelle déterminée*. Toutes sortes d'influences familiales peuvent agir sur un individu souffrant, ou émaner de lui, et ainsi lier sa pathologie au *nexus* familial. Cela n'empêche que, pour produire une maladie, il faut bien un moi qui concentre en une forme (*Gestalt*) déterminée l'ensemble des forces qui le mettent en action : or le caractère familial de l'incestualité ne se prête pas à cette opération. L'analité, quand elle entre en jeu, peut assurément prêter son concours pour délimiter des objets incestuels, mais non pas pour cerner des espèces morbides.

Une remarque est à faire au passage : la différence que je viens d'évoquer d'un pas rapide entre la *maladie* et la *souffrance* me semble pour ma part aller de soi. Je m'en expliquerai bientôt. Toutefois, afin d'éviter tout quiproquo, je précise d'ores et déjà que s'il n'est pas de maladie sans souffrance, la réciproque n'est pas toujours vraie : *il y a dans la souffrance plus d'extension, et plus de configuration dans la maladie*.

Un regard

Ainsi nous nous souviendrons qu'en face d'une pathologie qui tout à la fois s'étale et se dissimule, d'une dynamique familiale qui tout à la fois nous atteint et nous échappe, ou encore d'une analyse qui s'éternise, l'hypothèse de l'incestuel n'est certainement pas à négliger.

Jetons plutôt un regard en perspective. Voyons alors qu'*à partir d'une séduction narcissique dévoyée s'organise une incestualité qui constitue elle-même le fond sur lequel, comme un mycelium, germent et croissent des pathologies qui sont elles-mêmes diverses*.

Traits communs d'incestualité pathologique

Certains traits apparaissent communs aux personnes et aux familles baignant dans l'incestualité. Il va de soi que les familles à pathologie incestuelle ne sont pas toutes également « contaminées » ; et qu'en leur sein les personnes sont diversement affectées : certaines souffrent, que nous connaîtrons en premier lieu, tandis que d'autres s'accrochent au climat d'incestualité, et que d'autres encore, qui ne se mettent jamais en avant, en tirent avantage.

Nous irons à grands pas, car rien de ce qui suit ne sera étranger au lecteur qui m'a accompagné jusqu'ici. Ce ne sera pour nous que l'occasion d'un résumé donné dans un souci didactique. Chacun des points relevés est solidaire des autres : tout se tient dans cet ensemble. Toutefois nous commencerons par les strates les plus profondes, et par conséquent les moins évidentes, pour parvenir enfin aux plus manifestes.

Nous allons surtout examiner les faces d'une série de déconstructions.

1. La déconstruction des origines

Les points les plus décisifs seront les plus obscurs. Ils touchent aux origines : aux perspectives mêmes de la vie psychique. Ils la déconstruisent.

- *La confusion des générations différentes* aplanit, renverse ou dissout les séquences généalogiques. La « déparentisation » des ascendants coïncide avec la « défiliation » des descendants.
- *La rupture du fil des origines* se manifeste lorsqu'on remonte dans le souvenir des ascendants ; il se trouve un moment (c'est-à-dire une personne) où le fil semble se rompre et la mémoire se perdre : on rencontre le vide du *non-dit*, du non-à-dire et du non-à-savoir : une faille dans le tissu des représentations de la famille et du sujet, le lieu d'un *secret*.
- *L'impasse sur le père* s'étend à la fonction paternelle en son double registre à la fois générique et social ; elle englobe l'impasse faite sur le tabou de l'inceste. Quel tableau que celui d'une famille, voire d'une société tout entière où s'il y a des hommes, il n'y a point de père, et où s'il y a du sexe, il n'y a point de tabou.
- *La coalescence entre elles des séductions respectivement narcissique et sexuelle* est bien la condition de toute incestualité. Des élans qui sont ordinairement mis en perspective sont amalgamés. Ce court-circuit, s'il ne débouche sur une pratique incestueuse, induit une grave inhibition de la vie amoureuse.

2. Le démantèlement des liaisons

Affectée dans sa *capacité liante*, qui lui est essentielle et qu'elle doit à Éros, la vie psychique ne peut qu'être appauvrie dans sa vitalité et démantelée dans son organisation.

– *Les clivages dans la psyché sont multiples.* Une règle de fonctionnement de l'incestuel, c'est la coupure ; elle est de tous bords, et dépasse de loin le plan du clivage : coupure d'avec les origines et les antécédents, coupure entre le désir et le sexuel, entre les fantasmes et les actes, et même coupure interne entre l'écorce et la crypte. C'est qu'il y a pire que l'horreur de la castration et que la différence des sexes : c'est l'horreur de la distinction et de la différence des êtres.

Tout se fétichise, et tout être devient fétiche.

– *La substitution des liens par les ligatures traduit la dégradation d'une économie de liaison en une économie de contrainte.* Si, dans les psychés comme entre les êtres, les ligatures prennent le pas sur les liens, alors plus rien n'est libre. Tout devient obligé. Rêver, associer, fantasmer n'est plus possible, puisqu'il y faut des liens intrapsychiques ; se distinguer sans se déchirer n'est plus possible, puisqu'il y faudrait des liaisons interpersonnelles. Tout est contrainte et clôture ; l'autonomie se fait meurtrière.

La vie psychique devient un champ clos, et cerné de dangers.

– *La distorsion du système d'interdits* induit plus de restrictions profondes que de liberté apparente ; déjoué et subverti, le surmoi œdipien — le seul à s'organiser en une véritable instance, à la fois interdiciatrice et protectrice — ne donne plus signe de vie ; à sa place règne ce faisceau d'interdits que l'on peut désigner du nom de *surantimoi*, qui permet l'inceste mais interdit de penser.

De là un obstacle majeur à l'exercice de la mentalisation.

– *Le contre-investissement des émois de tendresse et de sensualité* instaure une translation qui vient s'ajouter à celles qu'on vient de voir. Contre-investis, les plaisirs de contact, qui sont certes discrets et sans éclats, mais multiples et profonds ; l'investissement sensuel de la peau, qui est essentiel dans l'interpsychique, et qui nourrit les sentiments conjugués d'unité personnelle et de familiarité avec autrui, cet investissement est désaffecté, et ces sentiments sont taris ; avec eux s'évanouit l'aisance qu'ils procurent. À la place, le corps, contre-investi dans toutes ses parties, est investi tout entier comme un organe sexuel ; l'orgasme est le seul plaisir qui reste.

On connaît les complications qui résultent de cette nouvelle substitution : qui ne se souvient de la machine jadis décrite par Victor Tausk,

machine délirante « construite » à partir de la confusion du corps entier avec un pénis ?

Que faire en effet de son corps lorsqu'il n'est tout entier qu'un pénis ? Que faire de sa pensée et de sa vie quand tout y est incessamment soumis à l'orgasme ?

Ainsi s'éteignent ces *plaisirs du fonctionnement mental* qu'avaient étudiés Evelyne et Jean Kestemberg.

3. La déconstruction du moi

Aucun des points qui précèdent n'épargne le moi, et pas plus celui de la famille que celui de l'individu. Il est encore plus directement atteint dans ses fonctions. Voyons comment.

- *Les disqualifications* sont de toutes sortes, qui toutes portent atteinte à la qualité du moi : aspirations amoureuses discréditées, désirs désavoués, qualités personnelles reléguées. Devenu un ustensile, *l'objet incesté* est intimement disqualifié dans ses désirs et dans son être. Si le moi ne meurt, il lui faudra donc chercher des succédanés.
- *L'auto-érotisme est en perdition* : la formidable inflation narcissique liée à l'incestualité a pour corollaire une carence d'auto-érotisme, dont elle dérive mais qu'à son tour elle accentue : un cercle vicieux s'instaure, qui retentit sur l'activité mentale (déjà bien mal servie) comme sur la sensualité corporelle (déjà sacrifiée), sur les capacités amoureuses (déjà détournées) et sur l'estime de soi (déjà coupée de ses sources).
- *Processus primaires et secondaires de la pensée* perdent non seulement leur intégrité, mais aussi leur système dynamique et topique d'interrelation : encore une atteinte aux perspectives organisatives du moi, encore une atteinte au processus de la pensée. Encore des brèches grandes ouvertes vers l'*agir* ou vers le *délire*.
- Des brèches entraînent de graves *incertitudes et distorsions du jugement*. Elles ne sont généralement pas criantes. Mais subtiles et cependant profondes. Déjà « l'appareil » nécessaire à l'exercice du jugement, déjà l'appareil du moi est devenu précaire. De plus, comme en toute relation régie par la contrainte, le jugement lui-même est placé sous contrainte (l'injonction typiquement incestuelle est : « Si tu m'aimes, cède-moi ; si tu ne veux pas ma mort, crois-moi »). Alors le jugement plie ; il se plie ; se soumet ; se démonte et même parfois se perversifie. La pensée n'est pas fiable.

Lorsque la vérité sur l'inceste est interdite, c'est bientôt toute vérité qui devient suspecte ; et comme la vérité ne se livre jamais sans se mériter, pour peu qu'elle soit suspecte, elle ne tarde pas à se dérober.

Or, *si la vérité se cache, c'est aussi le moi qui se cache*. Il se cache afin de se préserver : apparaissent alors les processus cliniques de faux self, de moi encapsulé, de moi caché, processus que l'on connaît bien et qui, s'ils peuvent se rencontrer ailleurs que dans l'incestuel, en tout cas s'y retrouvent toujours.

Sur les émergences

Nous avons commencé par les fonds. Nous venons de naviguer en eaux moins profondes. Nous parvenons à la surface. Nous y voyons émerger non pas encore les pathologies (nous les examinerons plus loin) mais des manifestations. Celles-ci peuvent germer en dépit de « réussites » sociales parfois éclatantes.

Notons que si jusqu'ici nous avons certes relevé des altérations profondes dans le fonctionnement psychique en sa topique, sa dynamique et son économie, nous n'avons pas encore signalé de démolition du système de saisie de la réalité. Certes l'atteinte globale de la réalité n'est pas loin, mais sans s'imposer d'emblée. *Ce que l'incestualité attaque, c'est le système des valeurs de la psyché : ses perspectives*. Elle ne démolit pas tout d'un coup. Mais c'est justement ce qui la rend insidieuse et redoutable.

De tout ce qu'on vient de parcourir du regard, la résultante majeure est constituée par la *mise en agir*. Fantasmés, rêves, pensées sont absents. Seules paraissent des actions. Pas de désirs, mais des actes. Comme on l'a vu, le passé même est mué en secrets et les secrets sont transformés en objets quasi matériels.

Ainsi les familles et les individus nous présentent tout un harnachement d'actes et de comportements paraissant détachés de leur dynamique interne.

En revanche, nous percevons *tout ce qui transpire*. On a déjà pu saisir, émanant des objets et secrets d'inceste, ce fumet d'indécence qui trahit leur nature profonde. Plus encore, ce qui transpire et se transfuse à partir des noyaux d'incestualité, c'est la perplexité, la dissolution des repères, *la confusion des pensées*. Enfin c'est *l'angoisse*. Une angoisse sourde, qui me semble moins due à ce qui émane des ferments incestuels qu'à ce qui leur manque. Voilà donc ce qui nous est infusé, qui ne nous échappe jamais et parfois même nous envahit.

Altérations du moi

Nous allons nous pencher un instant sur deux grands ordres d'altération du moi : la distorsion, la dispersion.

Dans les deux cas le moi est altéré dans son ensemble. Mais, de toute évidence, son unité et sa cohésion sont mieux préservées dans la distorsion que dans la dispersion.

1. *Distorsion*

Le moi distordu ne se sent ni détruit, ni démantelé, ni même, peut-être, amoindri. (Je vais m'intéresser à une distorsion n'entraînant pas forcément de faiblesse globale et majeure du moi.) À partir d'un danger psychique ancien, le moi s'est pourvu d'un système défensif puissant ; ce système est uniforme ; il est tenace : la distorsion dure ; cependant cette défense s'effectue au prix du contre-investissement d'une notable part de ses ressources potentielles, qui peut aller jusqu'à leur extinction : ainsi vont, comme on l'a déjà vu, s'amenuiser puis s'éteindre l'usage du rêve, l'appui sur la tendresse, et bien d'autres capacités essentielles dont la désaffection ne fait pas forcément défaut ni douleur à l'intéressé lui-même.

Le moi distordu est donc un moi gauchi ; le jugement lui-même est volontiers faux (au moins dans certains secteurs) et cependant ferme : le distordu se défend sans désespérer, se prive sans en souffrir et se trompe avec constance. Bref, le moi distordu survit, surnage et même peut-il en imposer. (Ne manquons pas d'entrevoir ici un inévitable potentiel de paranoïa.)

2. *Dispersion*

Tout autre est la dispersion. Imaginez une réunion de personnes assemblées ; un orage s'abat sur cette assemblée ; il menace ; il éclate. Sans doute les participants vont-ils survivre ; mais le groupe se sera dispersé. Le moi est disqualifié ; il entre dans une économie de survie. Défense, sans doute, mais majeure : si le moi s'éteint, c'est afin (peut-être) de se donner une (mince) chance de survie. Les défenses plus spécifiques ont été déjouées. L'affectivité a été sidérée. Le jugement n'est pas gauchi, mais il s'est lui-même éteint.

Voilà une dispersion qui ressemble à un morcellement ; une hibernation qui ressemble à la mort : le moi dispersé fait le mort dans l'espoir, comme une lueur, de ne pas mourir.

Si rapides soient-ils, les tableaux que j'ai brossés sont reconnaissables : *la distorsion du moi s'accorde avec l'incestuel ; mais la dispersion est ce qui attend l'incesté.*

Souffrances familiales

Nous avons assez insisté sur les défenses qui s'exercent dans l'incestualité, et sur les jouissances, à défaut de plaisirs véritables, qui en découlent, pour qu'il soit devenu nécessaire de nous arrêter auprès des souffrances incestuelles.

Sur la souffrance

Sur la souffrance, un peu de précision préliminaire ne sera pas superflu. Toute souffrance résulte d'un mal être vécu, qui outrepassse les capacités courantes d'adaptation du moi individuel ou du moi familial. Pour être vécu, ce mal être n'est pas toujours perçu en tant que tel : il y a des souffrances latentes comme il y en a de manifestes ; s'il en est de précises, il en est aussi de diffuses, et s'il en est de criantes, il en est aussi de muettes. Si bien qu'il y a des familles, ainsi que des personnes, qui vont mal, sans qu'elles se trouvent mal.

C'est en me référant à la distinction fort ancienne et toujours actuelle de Freud entre l'angoisse libre et l'angoisse liée que, naguère, à mon tour, j'ai distingué la souffrance psychique liée (qui est liée par les défenses) et la *souffrance libre*, qui reste flottante ; c'est celle-ci qui par suite est ressentie comme telle. (Quant au traumatisme, dont nous avons déjà parlé, nous savons qu'il fait certes souffrir le moi, mais il y a des souffrances par défaut ou par carence qui sont moins criantes mais ne sont pas moindres ; au demeurant, la défense contre le traumatisme peut être étouffante.)

Topique des souffrances familiales

La réaction naturelle de tout organisme, soit-il corporel ou psychique, individuel ou familial, est d'écarter la souffrance : de s'y soustraire, de la neutraliser (ce qui revient à la lier par des procédés de défense), ou bien d'écarter les causes qu'on lui suppose.

Esquissons seulement les divers cas de figure résultant de ces prémisses.

1. Il existe une *souffrance familiale diffuse*. Tout le monde peine. Rien ne ressort en particulier. Les visages sont moroses. Le ton commun est terne. Les motifs avancés sont plutôt vagues ; même paraissent-ils pauvres. On n'a pas de plaisir. On n'a pas d'élan. On éprouve et diffuse

une certaine angoisse qui se localise mal. Bref : *quelque chose de dépressif et quelque chose d'angoissé, dans quelque chose d'indécis*. Rares, bien rares sont les familles (ainsi que les individus) qui viennent ainsi se plaindre avant que d'accuser un fautif (au demeurant, il y aura toujours eu un incident révélateur : un écueil, et c'est lui qui aura déclenché l'alarme). C'est peut-être le meilleur des cas, et très probablement le plus propice à l'entreprise d'une thérapie familiale. Mais lorsque les familles seront mieux averties — et les thérapeutes aussi, qui restent encore avides de symptômes à se mettre sous la dent —, ce cas se fera sans doute moins rare. S'il est le plus propice, c'est parce que la projection s'y exerce moins que dans les cas suivants. C'est lorsque la part libre est majoritaire que l'intervention thérapeutique est le mieux acceptée.

2. Sautons par-dessus les intermédiaires, qui sont les plus fréquents, pour passer au cas opposé, celui où *la souffrance familiale est évacuée*. Nous disons bien : évacuée, et non pas seulement projetée. Pour l'évacuer il faut certes effectuer une projection, mais encore qu'elle soit *agie*.

Ici, deux cas distincts :

- Dans l'un d'eux, l'évacuation projective s'effectue *hors de la famille*. Celle-ci, selon le schéma que nous connaissons déjà, se replie sur elle-même dans son incestualité, et c'est l'entourage extra-familial, le voisinage, le milieu, l'organisme de cure, qui souffrent *à sa place*, si grand est leur malaise et si forte l'incrimination dont ils sont les objets. Il peut se faire que nous-mêmes nous trouvions dans cette déplorable situation auprès de familles incestuelles qui campent obstinément sur leurs positions. Ici, rien à faire.
- L'autre cas est plus subtil : l'évacuation s'effectue au sein de la famille, en vertu d'une *projection intra-familiale*, sur un de ses membres élu comme *organe hypocondriaque familial* et par suite désigné (et dénoncé) comme *le fauteur d'inceste* ou *le fauteur de vérité*. (On peut, pour mieux comprendre cette délégation hypocondriaque intra-familiale, se rapporter à l'étude que j'en ai faite dans *Le Génie des origines*, au chapitre 7, en examinant le cas du *figurant prédestiné*.)

C'est par le biais de cette brèche ouverte dans la clôture familiale que nous aurons quelque chance d'y pénétrer.

3. Heureusement, la plupart des cas sont *intermédiaires* : la souffrance familiale est à moitié vécue, à moitié évacuée. Le rapport entre ces deux courants peut varier. C'est lorsque la part libre et vécue est

majoritaire, c'est alors que l'intervention thérapeutique auprès de la famille sera le mieux acceptée et le plus efficace.

Il en va de même dans l'individu, lorsqu'il souffre de l'incestualité, qui cependant lui sert de défense, mais encore, par bonheur, imparfaite.

VERSANTS

Psychoses

Les psychoses : terrain de prédilection de l'incestuel. Et cela non seulement parce qu'on y rencontre une notable quantité d'incestes : ce n'est pas constant, et ce n'est pas une preuve. Mais aussi parce que, dans une bien plus forte proportion, on y détecte l'empreinte des relations incestuelles ; et cette empreinte souvent demeure présente, et même écrasante. Et enfin, par-dessus tout, parce que les organisations psychotiques sont pétries d'incestualité : une importante partie de la pathologie psychotique est incestuelle ; l'incestualité transparaît dans la pathologie manifeste, et plus encore elle infiltre en profondeur la pathologie latente, celle qui, pour n'être pas la plus évidente, est pourtant la plus prégnante.

D'ailleurs, c'est bien simple : c'est auprès des psychotiques, naguère, que pour ma part j'ai pu faire la découverte de l'incestuel ; auprès d'eux que j'en ai saisi la profondeur et la portée. Certes, cette ouverture s'est élargie par la suite ; et non seulement son champ psychopathologique s'est agrandi, mais cette notion même a pu prendre la dimension que je lui donne aujourd'hui dans cet ouvrage. N'empêche que le coup d'envoi, c'est la psychose qui l'a fait donner.

Jalons

Quelques jalons suffiront comme repères sur un parcours que je connais bien.

Depuis longtemps je m'interrogeais (après, et avant bien d'autres) sur la nature du lien particulier qui se noue entre un schizophrène et son entourage.

À propos de l'œdipe (qu'un de nos Congrès de langues romanes étudiait en 1966 à Lausanne avec le rapport de Marcel Roch) je me demandais ce qu'il en est de cette « complexualité » dans la psychose. J'aboutissais à la conclusion simple et définitive : *L'inceste n'est pas l'œdipe et même en est le contraire*. Manière de dire que la psychose n'est pas une régression, mais une autre voie que celle de la névrose.

En 1976, 78 et 80, à propos des schizophrènes, cette autre voie se creuse, s'étoffe et s'élargit. La notion se confirme, de l'inceste comme adversaire de l'œdipe. Apparaît l'incestuel. Les équivalents incestuels entrent en scène. Apparaissent en même temps l'anticonflictualité et la paradoxalité.

C'est surtout l'antœdipe qui, dès ce moment-là, fait son entrée sur la scène clinique ; il ne la quittera pas ; il prend ses marques ; révèle ses potentiels ; s'enracine dans l'optique familiale ; se relie aux origines, à la pensée, à la vérité, à la naissance des origines.

L'incestuel a désormais mieux à faire que d'être une (remarquable) province des psychoses. Il a gagné son statut d'organisation propre de la psyché. La preuve, c'est que *l'incestuel est à la jointure entre psychose et perversion*.

Inceste et délire associés

Un fils naît de la relation incestueuse d'une femme avec son père. Elle vivra solitaire et retirée, en compagnie de son fils et auprès de lui. Tous deux partagent le même lit : deuxième génération d'inceste.

Après la mort du grand-père et père, la mère entreprend un vaste délire d'influence ; elle est ensorcelée, vampirisée. Là-dessus, le fils, qui déjà partage avec sa mère le même père et le même lit, se met à partager le même délire. À la persécution, il ajoute le messianisme : il a pour mission de sauver et de laver le monde ; mais son père revient d'outre-tombe, et lui aussi le vampirise ; il le chasse à coups de fusil : la mort n'aura donc pas arrêté la marche de ce trio d'enfer.

L'inceste et le délire soudaient étroitement ce couple peu ordinaire. Cependant le délire ne les faisait pas vivre. C'est la misère qui les a séparés : l'une a été envoyée à l'hospice, et l'autre à l'hôpital psychiatrique. Rien n'empêche, au demeurant, de supposer qu'ils délirent toujours.

On n'a pas toujours la chance d'observer des courts-circuits entre inceste et délire comme celui-là (c'est pourquoi j'ai repris en le résumant, tant il est exemplaire, un cas relaté par Marc Bourgeois, et que j'avais déjà rapporté dans *Le Génie des origines*, p. 163).

Dans le cadre des psychoses au long cours, on a rapporté nombre de cas d'incestes, la plupart concernant des couples mère-fils. On y a d'abord vu des curiosités (il y en a tant d'autres au pays des psychoses). Pour des curiosités, elles ne sont pas minces. Mais elles ne sont pas sûres. Par la suite on en a fait une règle ; on a même cru y voir une étiologie : tout schizophrène devait avoir couché avec sa mère, et si ce n'était pas déjà fait, cela le serait sans tarder. On le voit : *qu'il s'agisse des amines*

ou des incestes, en tous les cas le démon de l'étiologie n'est pas de bon conseil.

Mais ne jetons pas l'enfant avec l'eau du bain. Car cet enfant-là nous oriente justement vers l'eau du bain, et c'est cette eau-ci — celle de l'incestuel — qui nous intéresse le plus.

D'incestuel en psychose

D'incestuel en psychose, les relations sont fortes et cependant subtiles. Fortes, je les crois même obligées : depuis que j'y prête attention, *je n'ai pas encore aperçu de psychose d'où l'incestuel soit absent.* (En revanche, je croise quantité de cas où, faute de le connaître, *on n'a pas su le voir !*)

Nous voici parvenus du côté des schizophrènes (nous leur adjoindrons les cas approchants). C'est le climat incestuel qui se rencontre dans leur histoire et dans leur famille. Dès leur naissance et même avant, ils ont trempé dans un bain d'incestualité.

Victimes de l'incestuel ? Ce n'est pas ainsi que je les vois. Je les verrais aussi bien comme des champions d'incestualité. J'imagine la folle séquence suivante : prenez un schizophrène ; transplantez-le ; il reconstituera bientôt, tout autour de lui, un petit monde typiquement antœdipien, imprégné d'incestualité et prêt à en diffuser autour de lui. C'est dire qu'il est porteur d'incestualité tout comme il est champion d'antœdipe et expert en paradoxes : voilà bien des exploits...

Mais prenons le temps d'une pause. Le lecteur, s'il s'est déjà trouvé en montagne et en hiver au départ d'une longue et passionnante piste de descente, comprendra qu'ici j'hésite à m'élancer sur la piste des schizophrénies, de peur de n'en pas sortir avant la nuit tombée. Je dois me contenter de tracer les grandes lignes de la pente qui fait glisser certains sujets d'incestualité en schizophrénie.

1. L'une de ces pentes est celle qui part de la *séduction narcissique*, dans sa version asymétrique et dépourvue d'issue. Un enfant reçoit pour mission tout à fait inconsciente et tout à fait irrésistible de préserver et de magnifier par délégation le narcissisme de sa mère. Cet enfant est exhaussé. Il sera poussé, hors de ses inclinations, vers des hauteurs de moins en moins porteuses et de plus en plus risquées. C'est ce qu'exprime, très approximativement, la formule suivante :

Un enfant est encensé. Il finit insensé.

La séduction narcissique se retrouvera à toute force dans le transfert du patient schizophrène : c'est ce que l'on sait depuis longtemps.

2. Le sujet est *incestualisé*. Il l'est d'au moins deux façons : de par le passage contraignant que nous connaissons bien, de la séduction narcissique à la séduction sexuelle ; et de par *l'escamotage de la paternité*. Dans leur inconscient et dans celui de leur mère, la plupart des patients psychotiques (je n'ose dire tous) sont *nés de père incestuellement inconnu* (on ne parle jamais du père ; on le « démemorise » ; on l'enveloppe dans des secrets ; on le flanque de pères adjacents qui ne sont là — ces « polypères » — que pour brouiller toute vision intérieure des origines).

De là, pour le sujet, cet enlissement dans une introuvable identité, qui est bien au cœur incestuel de toute schizophrénie. De là cette *dépersonnation* que je décrivais jadis ; et de là pour le patient la formidable contrainte *paradoxale* (que je décrivais naguère) d'être, tout en n'étant pas.

3. Le moi est « *déperspectivé* ». Ce processus, nous le connaissons car nous l'avons rencontré. Ce pur produit d'incestualité ne trouve nulle autre part qu'en schizophrénie d'aussi parfaite extension. Certes un moi aux perspectives estompées ou abolies n'est pas hors d'état de fonctionner ; il lui reste des moyens ; il peut même réussir quelques acrobaties ; mais, devant un conflit grave, devant une perte ou un deuil, devant un amour ou tout autre grand sentiment, il ne tiendra pas la route.

Ajoutez à cela que le moi incestualisé est privé de *lestage* libidinal. Flottant, mais flottant mal, il ne tient pas son cap.

Remarque

Puisque j'ai renoncé à entraîner le lecteur avec moi jusqu'au fond des circuits schizophréniques, je peux sans trop de peine souligner la remarquable *homogénéité* qui se profile en schizophrénie entre l'antœdipe, l'incestuel et la paradoxalité. Je ne prétends pas (enfin, pas tout à fait...) que l'entrelacs de ces registres fondamentaux suffise à construire une psychose schizophrénique, mais ce dont je suis sûr est que sans ça une schizophrénie ne tient pas trois jours — autant dire qu'elle n'existe pas. *Je ne comprends la schizophrénie que comme une organisation mentale spécifique*. L'incestuel y figure toujours en bonne place. Mais ce n'est pas forcément là qu'il se montre le plus. On en voit des illustrations plus saillantes dans des épisodes psychotiques subaigus et moins organisés.

Cela d'autant qu'il faut ajouter une note qui n'est pas mince à toute cette complexité clinique : si imprégné, *si imbu qu'il soit d'incestualité*, un patient schizophrène manque rarement d'un ressort qui le pousse à

s'en déprendre. Peut-être n'y aurait-il pas de psychose manifeste si le patient n'était pas *aussi* en lutte contre l'incestualité familiale : figurant prédestiné, peut-être, mais quand même rebelle... Ce ressort est animé par les forces de croissance et d'auto-conservation et c'est cela qui tire libidinalement le patient vers l'objet et vers l'autonomie. La chance thérapeutique est là.

Cette chance semble avoir manqué dans l'exemple lointain que je vais maintenant relater. Mais peut-être en ce cas n'avait-on pas su trouver le ressort...

Ludovic

Dans un séminaire un peu lointain, on me relate une histoire clinique embrouillée dont nous avons peu à peu reconstitué comme suit la trame invisible (j'ai retenu cette histoire d'autant qu'elle n'est pas sans évoquer celle que je me promets de raconter à la fin de cet ouvrage).

Au moment même où elle concevait le premier de ses fils, une mère qui était restée solidement fixée à son frère avait eu comme en flash un vécu d'inceste. Ce fils grandit. Il est charmant. Il devient mentalement souffrant. Il délire. Il est schizophrène et sera soigné. On remarquera son grand désir et aussi sa très grande peine d'adopter comme substitut paternel le médecin de l'organisme de soins. Non moins grande sera la peine qu'il aura ensuite pour se désenclaver de l'organisme soignant. *Rien n'est plus difficile en effet pour un sujet que de sortir d'un engrenage incestuel.*

Cet engrenage, nous l'avons démêlé ainsi : l'objet incestueux était le propre frère de la mère. Certes elle avait un mari. Mais pour cette conception-là, ce n'est pas vraiment lui qui était là. Pas vraiment. Si le frère n'y était pas en chair et en os, dans l'esprit de la mère il y était bien plus qu'en simple fantasme. Il y était présent sous une forme défantasmée.

Cet oncle devait rester à jamais le *père-non-père* du patient. Sa mère ne se lassait pas de dire avec un brin de gourmandise que son fils ressemblait à son frère comme deux gouttes d'eau. L'oncle était malade mental, et le restait. Dans l'esprit de sa mère, son fils le resterait à jamais. Chose curieuse, les frères de ce patient, à ce qu'il paraît, n'employaient jamais son prénom pour parler de lui. Au demeurant, lui-même se prêtait parfois le patronyme de sa famille maternelle : celui que sa mère portait avant d'en changer, et que son oncle continuait de porter. Ludovic se tenait intimement pour le continuateur de son oncle.

De là vient que jamais ce patient en constante errance ne cesserait de se chercher, au propre et au figuré, *là même où il n'était pas.*

Certes, il ne s'agit là que d'une reconstruction. La preuve nous manque. Mais la vérité psychique nous reste... Elle aura suffi pour nous montrer comment l'inceste défantasmé, c'est-à-dire l'incestuel, devient *tueur d'identité*. Je ne sais si la perte d'identité suffit à « faire » un schizophrène, mais le fait est qu'elle s'y prête diablement.

De l'incestuel au délire

Il y a toujours, dans un délire, divers motifs. Mais il n'y en a qu'un qui propulse vraiment cet objet satellisé de la psyché : c'est la *création*.

Non pas la création quotidienne. Non pas le modeste tricotage auquel chacun de nous (et moi donc, en ce moment...) se livre avec plus ou moins de talent et de succès. Mais la création totale, universelle, absolue, immédiate. Et non pas la co-crédation sur le mode antédipien bien tempéré que nous connaissons. Mais la création sans intermédiaire et sans partage (nous reviendrons sur ses moments inauguraux). Ici, plus de paternité. La jouissance est énorme : la mégalomanie, irrésistible, qui fait feu de tout bois et qui engouffre dans ses chaudières infernales toute la libido restant disponible.

Telle est, furieuse, glorieuse et désastreuse, la mégalomanie incestuelle. S'il y a un cœur au délire — et il y en a toujours un — c'est là qu'il se tient.

Chose curieuse : parmi les proches parents du patient, celui ou celle qui est le plus co-engagé dans cette aventure délirante (une aventure dont le patient ne révèle pas toujours toute la teneur, mais ne manque jamais de laisser filtrer les vapeurs), ne semble pas en éprouver d'étonnement ou de désolation. Quant à moi, je dois l'avouer : une telle ascension ne laisse jamais de m'emplir de surprise et de consternation ; mais pas le plus proche parent qui pourrait en être le plus affecté : serait-il ou serait-elle inconsciemment dans le coup ?

De même, si l'on aborde le délire plus en détail, et si l'on opère un recoupement avec certaines préoccupations du parent incestuel, sans doute moins délirantes mais non moins irréalistes et encore plus tenaces, on constate alors d'étranges correspondances. Mais sont-elles vraiment étranges ? Le lecteur a bien compris qu'un passage souterrain, c'est-à-dire une communication inconsciente, mais propulsée en vertu de la séduction narcissique par les forces incestuelles, conduit irrésistiblement de l'un à l'autre.

Je ne peux m'empêcher de penser ici au cas d'un patient, *Baptiste*, qui était l'objet incestuel d'un père paranoïaque, et qui délirait de sorcières (on rêve bien *de* quelque chose, pourquoi ne pas délirer *de* quelque autre chose ?) ; mais la meneuse des sorcières s'est révélé être une personne à qui le père possessif en voulait amèrement.

Combien de délirants paranoïdes sont-ils les enfants d'un père ou d'une mère qui réchauffe en son sein une petite paranoïa domestique ? Voilà bien les engrènements en pleine action.

Pour suivre Freud : poursuivre Freud

Je suis parti de Freud. Je ne vais pas le quitter. Je vais seulement le poursuivre un peu. Car Freud avait évidemment raison de soutenir qu'au fond du délire est une homosexualité qui veille. C'est une homosexualité non seulement déniée, mais transformée (retournée, par exemple, ou renversée) et non seulement transformée, mais projetée. Il avait bien raison. Mais il n'a pas tout dit. Il n'a pas dit qu'*au fond de tout délire est un inceste*, mais dénié, mais transposé, transformé, transfiguré, et enfin (si l'on me permet un petit néologisme de plus) *transfugé*.

Les orgasmes du moi

On oublie trop le sexuel lorsqu'on pense aux psychoses. Mais on risque moins de l'oublier lorsqu'on en connaît les ressorts incestuels.

Longtemps, je me suis interrogé. Paranoïas, schizophrénies, psychoses passionnelles et psychoses aiguës, je n'y voyais pas de plaisir, et j'y trouvais bien peu de libido. Quant à la vie amoureuse, c'était à pleurer.

Richard

Laissez-moi m'interrompre un instant, pour penser à un patient qui pour l'instant me soucie. Je vais l'appeler *Richard*. À l'évidence il est l'objet incestuel de sa mère. Dans les diverses images de père qu'elle a laissé flotter au-dessus de sa tête, on s'y perd vite ; non pas que ce soit vraiment une énigme ; c'est pire : c'est un terrain sans voie d'accès ; non pas un secret proprement dit, mais *une sécrétion de non-dit*. Pas de père : pas d'amours. Richard (soit dit en passant, il est schizophrène, torturé et torturant, auto-démolisseur et pathétique), a pu s'attacher à moi mais a fini par me quitter pour sa mère, et, toujours pour elle, il n'a pas eu de vie amoureuse. Il prend parfois des airs de triomphe ; il triomphe de tout le monde, mais il triomphe sur un désert. Richard a quand même trouvé une amie. C'était beau. Ce fut un bonheur. Il vivait. Puis il a tout cassé. Est rentré en géhenne. Quel prix se fera-t-il payer pour un peu d'amour ?

Grands et petits orgasmes

Les psychotiques ont l'incestuel et n'ont pas d'amours, mais ils ont le sexuel. Ils l'ont dans leur psychose. La sexualisation sans frein de leur vie mentale leur fait encourir bien des encombres, mais elle leur vaut quelques jouissances, qui sont bien dans la « mouvance » de l'inceste. Tel est le cas de *l'événement psychique blanc*, tel que je l'ai nommé, qui

consiste dans l'illumination glorieuse de l'invention délirante, c'est-à-dire dans le vécu de création du monde. Il ne reste plus à la construction délirante qu'à prendre la suite.

C'est une sorte d'orgasme : le grand *orgasme du moi*.

La « catastrophe psychotique » ne serait-elle donc qu'un très singulier orgasme ? Notons au passage, et au-delà des hypothèses, qu'un patient qui vous fait confiance de cette sorte d'événement dans sa vie psychique est un patient qui vous fait confiance. La confiance qu'il vous fait — parce que vous aurez su l'écouter — peut vous encourager sur l'avenir de sa cure.

À côté de cette grande secousse, ou bien dans la foulée, s'égrènent des foules de petites secousses, bribes d'orgasmes qui se susurrent à l'oreille, et parfois éclatent dans le haut ou le bas-ventre : ce sont les *hallucinations*.

On se rappelle que nous avons placé certains symptômes dans les rangs de ces objets-matières que sont les *équivalents d'inceste*.

Sachant ce que nous savons, nous ne serons pas étonnés de constater que les hallucinations, avec leur charge sexualisée, occupent une place privilégiée parmi ces « objets » que les partenaires incestuels aiment à manipuler entre eux.

Violences

Violence est l'inceste. Violence, l'incestuel. À leur tour ils engendrent la violence. N'ont-ils pas d'ailleurs avec la mort des rapports en quelque sorte privilégiés, avec leur attirail de deuils occultes mais interminables, de contrainte et de mise à mort ou de mise à l'encan de tant de valeurs de la psyché ?

C'est au point que *si j'avais le goût des formules expéditives, qui veulent tout dire et n'expliquent rien, j'aurais depuis longtemps déclaré* — manière de vous clouer le bec avant de me taire — *que l'incestuel est enfant de l'instinct de mort*.

Mais il nous faut descendre dans l'arène de la psychopathologie. Nous y verrons la mort et la violence débouler en actes.

1. Meurtres

Une jeune incestée, pour se défendre, finit par tuer son père : c'est rare. Un homme incestueux, à qui sa couvée se refuse (appuyée, pour une fois, par sa conjointe), qui risque la dénonciation (ou qui, paranoïaque, s'en

voit déjà victime), et qui flingue toute sa famille, sans même se flinguer ensuite, car il a « fait justice », cela arrive.

Il arrive aussi qu'un fils, embarqué avec sa mère dans une relation incestuelle intense en accélération constante, après être passé par toutes les couleurs du délire, de l'alcool et de la mégalomanie, finisse par la tuer. C'est ce que fit Néron envers sa mère Agrippine (je me réserve d'en parler). C'est ce qui se produit dramatiquement chez certains schizophrènes devenant meurtriers de leur mère : comme s'ils n'avaient plus que cette « solution » pour conclure. (Conclure : serait-ce de pratiquer enfin l'inceste ? ou de l'empêcher à tout jamais ? Il s'agit de toute manière d'en finir une fois pour toutes avec cette tentation-là.)

Il y avait également, mais plus distante, une odeur d'inceste qui planait dans la famille du patient soudainement meurtrier dont la trajectoire intime a été récemment reconstituée et présentée par Claude Pigott.

2. *Violences d'enfance*

Voici un enfant autistique : visage d'ange et conduite de petit diable : ce n'est que coups et destructions nocturnes et dégradations, parfois clastiques, impulsives et parfois si précises qu'on les dirait calculées, alternant avec la prostration, le mutisme et les collages. Remarquable apparaît la soumission maternelle, outrepassant de loin une affectueuse tolérance. « Il était si gentil, vous savez. Et maintenant encore, parfois... »

Le cas de l'ange-ou-démon n'est pas rare. Je le crois symptomatique du fond narcissique-incestuel. Il se pourrait même que le thème quasi mythologique de l'ange se transformant en démon (au-delà de la démonstration qu'il offre d'une extrême ambivalence) soit inspiré de l'observation de certains cas d'autisme : telle est en tout cas la question que je soulevais déjà dans *Le Génie des origines* (p. 177-178) en évoquant des cas semblables. Il ne paraît nullement absurde d'estimer que les légendes tirent leurs sources à la fois du fond commun de l'inconscient et de faits réels d'observations proprement cliniques.

Revenons à l'enfant autiste qui nous a servi de modèle. Enfant-modèle, il l'était déjà avant que de naître : il fait partie des nombreux figurants prédestinés qui se rencontrent dans ce livre. Un secret entourait ses origines. On devait apprendre qu'il était l'enfant d'un inceste entre sa mère et le frère de celle-ci. L'enfant qui allait naître était en effet prédestiné à figurer à la fois l'ange et le démon : la merveille et l'horreur incarnées. (Nous évoquions, en pareil cas, un outrepassement d'ambivalence ; et pour cause : ce que l'on voit régner au sein des origines de l'enfant et planer sur son être est un formidable courant narcissique, poussant tour à tour à l'idéalisation et à la contre-idéalisation) ; l'ange et le démon

viennent de là ; nous vérifions ici ce que nous savions déjà : *il n'est de tels pivotements d'image et de conduite que dans le sillage de la séduction narcissique-incestueuse.*

Conformément à ce que nous savons également, on peut s'attendre à ce qu'un deuil jamais accompli se terre derrière l'inceste. Une telle attente n'est jamais trompée : cette mère avait perdu son père dans des conditions obscures, et jamais n'avait pu en faire son deuil.

Le non-deuil, l'inceste et le secret s'étaient penchés dès avant son berceau sur cet ange-démon.

Certes il est impossible de prouver que la psychose de cet enfant est le pur produit de l'inceste dont il est originaire ; il est également impossible de ne pas penser que sa psychose, sa famille et ses origines sont liées dans un épais magma.

3. *Suicides*

Psychose et violence sont réunies dans le suicide. C'est lui qui tient la place majeure parmi les souffrances de l'incestualité. Qu'il aboutisse ou non à la mort, il survient soudainement, au terme d'une période plus ou moins prolongée de souffrance croissante, parfois marquée par quelques éclats de violence, mais très peu formulée, au demeurant mal dicible et en tout cas mal comprise (dépressive, sans doute, mais atypique).

Ce suicide fait partie du déroulement d'une relation incestuelle ; il éclate comme un coup de tonnerre. Autant dans cette relation la souffrance était tacite, autant la violence obscurément croissante se terrait en silence, autant l'acte suicidaire est explosif.

On se rappelle qu'à propos de l'objet incestuel nous avons à grands traits dessiné la trajectoire de *l'aventure incestuelle*. Dans ce duo à haut risque ce n'est évidemment pas la personne la plus active (l'incestualisante) qui court aucun risque ; des menaces plus ou moins occultes, certes, elle en exerce ; mais pas des actes. C'est l'incestualisé — l'incestué — qui se tue. Sa mort survient soit dans l'acmé de l'aventure incestuelle, soit au moment de sa chute (au demeurant on peut distinguer l'incestualisé complice, qui fait des menaces de suicide, et le captif qui est le plus en danger). Il est des mères incestuelles qui se livrent ensuite au culte du mort...

On se souvient d'*Arlette*, que nous avons plusieurs fois vu passer dans ces pages, avec son père et leurs équivalents. Je n'ai pas parlé de sa mère, une femme plutôt froide et qui n'avait pas pu bercer sa fille. Je n'ai pas dit non plus ce qui avait motivé la cure de celle-ci : une série d'explosions délirantes et plusieurs tentatives de suicide.

Un douloureux échec amoureux, à l'encontre d'une sensibilité à fleur de peau ; une pénible errance universitaire, à l'encontre d'une vive intelligence. Et l'insistant sentiment de n'être pas aimée ou de l'être trop.

Arlette prouvait avec douleur que *le phallus ne remplace pas la caresse*.

Diversité des limites

Si je ne craignais pas la répétition, je rappellerais que, dans les pathologies obscures, douteuses, mélangées, difficiles à saisir, plus difficiles à définir et encore plus difficiles à traiter, on ne doit pas manquer d'évoquer l'empreinte de l'incestuel.

1. *Cas-limites*

Il en est ainsi pour bien des *cas-limites*. Non pas exactement de ceux que Jean Bergeret a précisément décrits et a situés dans leur rapport avec la dépression fondamentale dont ils sont à contrecœur les héritiers malheureux et toujours en mal de libido. Mais plutôt de ces organisations plus pesantes et plus inquiétantes que l'on catalogue tant bien que mal parmi les « pré-psychoses » (ce qu'elles ne sont point, car la psychose qu'elles sont censées faire présager reste sans cesse à venir), ou bien encore parmi les « para-psychoses » (ce qui est une désignation que je me permets d'autant plus facilement de trouver barbare que je l'ai employée jadis, avant 1960 et avant de la laisser tomber).

Ces organisations-là ne sont pas simples. La psychose est évoquée par la nature de l'angoisse, qui est très déroutante, mais c'est l'entourage qui l'écope plutôt que l'intéressé. La symptomatologie est polymorphe, variable et dépourvue d'axe défini. La projection n'est pas rare, avec quelques airs de paranoïa.

2. *Incestuel, psychose et perversion*

Ce qui domine ici, c'est un aspect que j'estime essentiel : *l'association du registre psychotique avec le registre pervers*. Or cette association est *typiquement incestuelle*. Comme toute association clinique, elle comporte une diversité d'accents et des variations d'inflexions : tantôt domine l'incestualité douloureuse et tantôt le triomphe narcissique incestuel.

N'en doutons pas un instant de plus : c'est dans ce cadre que se trouvent les incestueurs et les incestueuses. Sont-ils vraiment des patients,

ces sujets qui ne peuvent subsister qu'en milieu clos, en famille, avec le concours involontaire de leur entourage, et bien souvent sur leur dos ?

3. Folie passionnelle

Forçons le trait. Je suis en train de mettre au point un concept clinique dont la claire délimitation m'échappe encore (on ne s'étonnera donc pas que je le garde encore au coin du feu). C'est celui de *folie narcissique*, ou de *folie passionnelle*. Je ne serais pas surpris que cette folie-là (songeons seulement au cas de Morlande) apparaisse en définitive comme un des pivots de l'incestualité. Car *l'incestuel est fondamentalement une passion plutôt qu'un amour, et une folie plutôt qu'un fantasme*.

4. Maladie d'idéalité

Mais si, au lieu de forcer le trait comme je viens de le faire, si l'on revient à de ces hauteurs où le divan d'analyste garde heureusement du sens, alors nous apercevrons sans doute les traits de cette *maladie d'idéalité* très pertinemment décrite par Janine Chasseguet-Smirgel. Ici, l'enfant a été investi comme capable de satisfaire *véritablement* sa mère ou son père sur le plan sexuel : il a été investi comme un *partenaire sexuel potentiel*. Il va courir toute sa vie après cet idéal, qui n'en est plus un puisqu'il paraît à portée.

Un aspect de cette constellation revient évidemment à l'incestuel.

Avec regret, avec espoir

Quel parcours, mon cher lecteur ! Quelle collection d'avanies ! Quels tableaux réfrigérants !

Allons-nous en rester là et nous affaler au bord du chemin, tout en versant une larme discrète sur les pertes d'amour et les désastres d'inceste ?

Il est vrai que l'incestualité traîne après elle beaucoup de dégâts, et quelques désastres. Et c'est par là, comme il est de règle, que nous avons commencé. Mais ce serait une erreur de la voir uniquement en noir.

Heureusement il y a beaucoup à dire encore sur la clinique de l'incestualité ! Il y a beaucoup à dire sur la façon dont parfois elle peut se révéler après s'être longtemps tenue au silence. Il y a beaucoup à dire sur les flambées d'incestualité qui ne durent qu'une saison de la vie, comme celle de l'adolescence.

Il y a beaucoup à dire sur les cas où la famille et la personne balancent d'un bord à l'autre entre l'aventure et la clôture. Beaucoup à dire encore

sur les cas mitigés où l'œdipe et l'antœdipe se partagent en adversaires résolus mais pas trop cruels les territoires de la psyché du sujet ou de la famille tout entière. Beaucoup à dire enfin sur les analyses, parfois très longues, où finit par se découvrir, si l'on y prête l'oreille, une petite musique incestuelle qu'il ne faut surtout pas laisser en déshérence.

Bref il y a beaucoup à dire sur ces cas où notre talent thérapeutique n'est pas forcément déjoué.

C'est pourquoi nous allons sortir de ce chapitre pour passer dès maintenant dans celui de la thérapie : un domaine en train d'éclore et promis à un important mais prudent avenir.

NOTE

Quelques pas avec les iconoclastes

Ils ne s'en prennent pas aux personnes : ils s'en prennent aux œuvres d'art.

Ils viennent avec un marteau, et ils brisent la Pietà de Michel-Ange. Avec un couteau, et ils lacèrent la Ronde de nuit de Rembrandt. Avec un imperméable, et ils embarquent la Joconde pour la garder chez eux. Nous n'allons pas tous les passer en revue ; au demeurant le catalogue de l'iconoclasie a été effectué avec soin et commenté avec doigté par Didier Chartier dans un ouvrage auquel on peut se référer en toute sécurité. (Iconoclastes sont donc ici, au sens propre, les briseurs d'images.)

Ils ne sont pas de ces cambrioleurs qui volent sur commande ou pour leur compte. Ni de ces pillards qui raflent des trésors par cupidité, ou pour consacrer leur triomphe et prouver leur suprématie. (Voyez les prises de guerre.) Ils opèrent à la dérobée, avec ruse et passion. Ce n'est pas qu'ils s'en prennent à des œuvres particulièrement chéries par eux. Seraient-ils de grands connaisseurs ? Des amoureux de l'art ? Non pas. Que l'acte iconoclaste, compulsif et clandestin, soit de nature sexuelle, nous n'en doutons pas. Mais cela n'en rend pas encore complètement compte : quel est au juste cet acte sexuel ? Car il n'est pas vraiment libidinal.

Les iconoclastes ne s'en prennent qu'à des œuvres illustres. Emblématiques. Des vedettes du patrimoine artistique de l'humanité. Quel est donc ce narcissisme qui se cache, pour porter ainsi la main sur des œuvres omniprésentes et pour ainsi dire exhibées, universelles et qui appartiennent à la société tout entière ?

Briseurs de statues et lacérateurs de tableaux, les iconoclastes n'auraient-ils que le goût de détruire ? Le motif est probable, mais simpliste et peu suffisant.

Ni vrais amoureux, ni simples destructeurs, seraient-ils fous ? Certes, mais ils ne sont pas pour autant psychotiques. Une passion les anime : ils sont mus par le besoin irrésistible et clandestin de laisser leur marque sur des œuvres réputées intouchables. Ils les forcent. Ils les violent. En cela est leur jouissance. De là vient le scandale qu'ils provoquent. Car, même s'il ne l'a pas clairement saisi, le public ne s'y trompe pas : les iconoclastes transgressent un tabou. Et ce tabou n'est autre que celui de l'inceste.

Moins de sensualité que de possession ; moins de goût que d'ardeur narcissique ; moins d'amour que de folie ; moins de destruction que de viol : l'acte iconoclaste est un équivalent d'inceste. Le caractère clandestin, compulsif et sexuel de l'acte ; son retentissement étrange et scandaleux : le caractère tabou et quasi sacré de l'œuvre atteinte : tout se coordonne et plaide en faveur de notre hypothèse.

Ainsi s'éclaircit de manière inédite le mystère d'une des formes les plus singulières de la violence incestuelle.

Chapitre 9

THÉRAPIE

ON AURAIT aimé que la connaissance de l'incestuel nous livre les secrets de stimulantes recettes thérapeutiques. Elle n'ouvre pas la voie des miracles. Mais elle est loin de nous laisser sans ressources. Elle ouvre des voies. Nous les envisagerons. Elle nous évite quelques fausses routes. Tel est son premier mérite, et il n'est pas mince.

CE N'EST PAS RIEN QUE DE DONNER DES FORCES À LA MODESTIE THÉRAPEUTIQUE.

AVEC LES INCERTITUDES

Il est bien temps de le dire : ce serait une erreur de croire que l'incestualité, lorsqu'elle est à l'œuvre, règne toujours en maîtresse absolue. Si je l'ai donné à croire, ce fut à raison d'un souci de clarté louable mais qui ne doit pas nous contraindre. En fait il se trouve des cas et des situations où la balance est incertaine. *C'est dans ces eaux d'incertitude que les chances thérapeutiques sont les meilleures.*

Tel sera le cas des étapes de transition, des zones de partage ou bien des organisations mitigées.

Adolescences

Dans l'état de crise provoqué à l'adolescence par la remise en cause de l'organisation œdipienne de la personnalité, il n'est pas rare que des courants incestuels fassent surface qui sans doute étaient latents, mais aussi se trouvent soit improvisés, soit encore recrutés dans l'urgence. Apparaissent alors en désordre et telles des laves éruptives : désirs d'inceste, fantaisies de refonte du monde, orgasmes de pensée, mégalomanie fulgurante, irruption de fantasmes défantasmés, culte des secrets, fascination par l'infini des origines — toutes sortes de phénomènes que nous connaissons déjà. Comme on les retrouve organisés dans les psychoses, la tentation est grande de crier prématurément à la schizophrénie. Mais ce ne sont là que des éclats d'incestualité, intensément vécus et chargés d'angoisse, parfois même passagèrement psychotiques. Mais ce n'est pas une incestualité organisée ; ce n'est donc pas non plus une psychose durable (en tout cas pas encore). Tel est bien le secret de l'adolescence que d'osciller non seulement entre deux âges, mais plus encore entre deux registres.

ENTRE L'APPEL DE LA SÉDUCTION NARCISSIQUE ET L'ATTRAIT DE L'AUTONOMIE, ENTRE LES RESTES D'INCESTE ET LE FESTIN DES AMOURS, L'ADOLESCENCE EST UN DE CES MOMENTS PRIVILÉGIÉS OÙ L'EXISTENCE SE BALANCE ENTRE DEUX MONDES.

On conçoit alors que la partie soit mal engagée si le soutien paternel est faible ou tranchant, et si une mère par trop narcissique saute sur l'occasion pour se livrer à un raid incestuel. Même risque de capotage si les thérapeutes sollicités viennent à minimiser ou au contraire à péjorer une situation qu'ils comprennent mal. En revanche elle a toutes chances de bien tourner si nous sommes à même d'accompagner cette sorte de dérapage avec le doigté que nous donne la connaissance acquise et en recourant tranquillement aux vertus du cadre et de la mise en perspective.

On voit par là combien est importante à connaître cette part incestuelle, pourtant si peu connue, du *rush* de l'adolescence. Je ne suis d'ailleurs pas loin, aujourd'hui, de penser que la *maternalité* elle-même, sur laquelle je me suis penché naguère, recèle également une notable poussée incestuelle. Cette réflexion nous amènerait à considérer que *toute situation de crise évolutive réveille une incestualité latente*. Je ne suis pas sans saisir que cette hypothèse, si elle s'avérait, amènerait à resituer autrement ma conception de l'incestuel ; mais au point où j'en suis de cet ouvrage, je dois laisser cette question en suspens.

Situations de partage

Il est des cas où longtemps le courant incestuel reste latent ; s'il est présent, il est en sourdine ; il se laisse pressentir sans se dévoiler ; on dirait qu'il attend son heure. Pendant ce temps-là, rien de notable ne se produit : l'incestuel se tait.

Parfois même on pourrait croire qu'il se fait la malle : la relation tacitement incestuelle s'est insensiblement rendue insupportable ; un raptus a rompu le charme ; une psychose a pu se déclarer dans un des partenaires ; une cure a été entreprise ; on s'en réjouit ; un équilibre (sans doute précaire) semble s'établir : ce sera comme un partage d'influences. (Dans un cas, parmi d'autres, auquel je pense, ce partage d'influences était tout naturellement un partage entre le père et la mère, qui étaient séparés, et entre eux, vis-à-vis du patient ; longtemps j'ai tenu la balance : une utile et néanmoins délicate acrobatie ; jusqu'au jour où...) L'incestuel se réveille à l'occasion ou bien dans la perspective d'un changement psychologique, d'une entrée dans l'autonomie, ou bien enfin et surtout d'une « mise en amour » (je dis ainsi, car il n'est pas vrai que l'on tombe en amour : on s'y met...).

Nous comprenons bien que le réveil de l'incestuel est indirectement provoqué par le cheminement thérapeutique : l'entrée en maladie l'avait fait taire, et l'entrée en amour le réveille. Le seul fait pour le sujet de détourner son regard est contraire aux édits du surantimoi. Or c'est bien en ces cas que le tact et la tactique, en thérapie familiale, sont aptes à faire pencher cette délicate balance du côté le moins périlleux.

Nous repenserons ici à l'application technique de cette *topographie de l'incestuel* que j'ai trop brièvement évoquée : la proximité physique et géographique de l'objet d'attraction incestuelle est excitante ; l'éloignement est apaisant. Tant que l'identité propre n'est pas intériorisée, c'est la distance qui commande...

Organisations mitigées : analyses non interminables

Voici peut-être l'un des cas les plus intéressants. Pour le décrire en un trait, nous dirons que *l'œdipe et l'incestuel s'y partagent le terrain* : telle est l'exception à la règle d'exclusion réciproque à laquelle nous nous sommes attachés jusqu'à présent, et que nous n'avons d'ailleurs pas lieu d'abattre. L'investissement simultané d'une mère abusive mais distanciée et d'un père rejeté mais présent et préservé, cet investissement bilatéral et même bifide a eu deux conséquences majeures : le sujet tient le coup sans déroute grave, mais il est en état de douloureuse division interne. (Clivage ? Scission ?) La distance envers la mère n'empêche pas

le sujet d'être captivé par elle ; et le rejet du père ne l'empêche pas de s'identifier à lui. Le vécu du clivage est typique : chacune des parts est sourde à l'autre ; ce fonctionnement est tenace : la confrontation interne est appréhendée comme une menace. Des passages quasi psychotiques peuvent se produire, mais la restauration est parfaitement possible ; des inhibitions s'organisent, mais surmontables.

Deux règles s'imposent : 1. Ne pas baisser les bras devant ces organisations mitigées ; une cure analytique s'impose. 2. Ne pas négliger la part incestuelle, qui finit par se dévoiler. (*Nota bene* : j'emploie le terme de part — et non celui de partie — là où le plus souvent on parle de noyau.)

De là vient la nécessité d'une cure de longue durée.

Mais je pose ici une question qui est d'une telle importance que je laisserai sur elle planer un point d'interrogation :

N'est-ce pas une part incestuelle qui se cache dans les analyses très longues ? On les croit parfois interminables. Dans bien des cas je suis pourtant certain que l'obstacle apparent à l'achèvement de l'analyse est constitué par un noyau où comme en une sorte de crypte est enfermée une vérité sur les origines du sujet et de sa famille qui a été couverte sous une chape de non-dit. Cette chape est l'œuvre des dénis opérés par la mère. L'ouverture de la crypte (laquelle exerce un effet typique d'attraction-répulsion) ne s'effectue pas sans douleur ; elle seule peut conduire à l'heureuse terminaison de l'analyse.

Limites et perspectives

Les cas que nous venons de parcourir nous apportent à la fois la preuve d'une limite et la promesse d'une ouverture thérapeutique. La limite, nous la connaissons déjà : *il y a d'autant plus de possibilités de cure qu'il y a plus d'œdipe en vue, et moins d'incestuel en place.*

La promesse reste à préciser.

Il ne s'agira pas de singer la méthode psychanalytique classique, si précisément ajustée aux névroses œdipiennes. Il s'agira cependant de :

- trouver ou retrouver une perspective psychique, et pour cela réinstaurer un cadre ;
- rouvrir les voies de l'écoute, et pour cela se déprendre du pesant fardeau des secrets ;
- trouver ou retrouver les voies et les moyens d'un narcissisme fécond, et pour cela se déprendre des pièges de la mégalomanie disqualifiante.

Ainsi sera préservée, à l'écart de son foyer d'origine, l'essence de la démarche psychanalytique. Il va de soi qu'à la distance où nous serons du cœur de la constellation œdipienne le travail s'impose sur le mode familial ou collectif.

AVEC LES MÉTHODES

Il se pourrait qu'en cours de route le lecteur ait glané quelques intuitions techniques. Je n'en ferai pas le recueil. Nous n'allons pas non plus nous lancer dans un traité. Nous n'irons qu'à l'essentiel : le cadre, le lien et la requalification. Viendront enfin les secrets.

1. Un cadre à replacer

L'appui du cadre est de première nécessité, et par lui nous commencerons. Nous avons appris qu'en s'organisant en incestuel, l'inceste n'avance jamais seul. Nous savons ce qu'il annule, ce qu'il efface ou ce qu'il rend inopérant. Nous avons vu les limites entre générations cesser d'avoir cours ; nous avons vu se dissoudre les limites entre les psychés et les corps, et les perspectives se décomposer ; tout cela, nous l'avons constaté dans les individus et dans les familles. Encore savons-nous que l'inobservance, voire même l'attaque, du cadre et des interdits non seulement menace notre activité d'observateurs et de thérapeutes, mais constitue d'abord un signe majeur d'incestualité déferlante. Là est l'alerte.

Et là sera notre parade. Que ce soit dans les séances, dans les cures, dans les organismes de soin, vous imposerez un cadre. Ce sera *votre* cadre. Il ne sera pas le fait du hasard, ni de votre humeur. Mais taillé d'après l'expérience acquise. Vous l'expliciterez. Vous l'expliquerez. Vous édicterez des règles. Formulerez les interdictions correspondantes. Quelles règles au juste ? Vous le savez : elles concernent le temps des séances, l'horaire des rencontres, leur lieu, leur paiement. La règle essentielle est de parole et de non-action. Tel est le cadre. Une fois la règle dite, les infractions et les effractions seront repérées et signalées.

Démarche essentielle que celle-là : avec elle, la moitié du travail thérapeutique sera faite : il peut arriver qu'elle suffise ; mais rien, sans elle, ne saurait s'ensuivre. Remarquable conjonction que celle-ci : en défendant l'intégrité de votre aire thérapeutique, c'est du même coup l'intégrité de l'aire psychique de vos patients et de leurs familles que vous défendez, et que, par chance, peut-être, vous allez restaurer.

À la suite du cadre

Instaurer un cadre ; l'imposer si besoin : la démarche est importante. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est ce qui survient *ensuite*. Vous n'attendrez pas qu'on applaudisse à vos règles. Vous humerez l'air qui vient. Car vous vous en doutez : l'imposition de règles à des personnes qui les tiennent *a priori* pour nulles ou même haïssables ne leur procure de prime abord aucun plaisir. Il faut attendre la réaction seconde.

Et alors, de deux choses l'une : ou bien rien ne se passe ; l'attitude et les manières de la famille, les symptômes du patient ne varient pas ; voire même leur pathologie s'accroît. Tels seront les signes d'une résistance au changement dont nous décrirons tout à l'heure d'autres stratégies.

Ou bien un vent nouveau se lève ; l'irritation du début le cède à un certain soulagement en profondeur ; une meilleure coopération survient ; une confiance, une vérité se fait jour ; un symptôme s'allège ; un geste s'esquisse ; une initiative se dessine. Tels sont les signes d'une réponse positive, et elle est capitale, car elle prouve que le règne de l'incestuel n'est pas irrésistible, et que si vous y mettez une limite, il recule.

Il se peut au contraire que l'incestualité oppose une *résistance* tenace à l'imposition du cadre et de l'autorité. Résistance frontale, visant à faire *éclater* le cadre ; ou résistance insidieuse, visant à le *distendre* jusqu'à le rendre inconsistant. Face à ces résistances, le risque ne serait pas mince soit de vous enfermer dans une autorité rigide, soit au contraire de vous laisser complaisamment rouler dans la farine : difficile, croyez-moi, difficile alors de rester ferme sans s'enraidir...

2. Des amalgames à démêler

L'incestuel, on le sait, possède le pouvoir presque paradoxal de souder des amalgames au sein d'un espace sans perspective. Ces amalgames, pourrions-nous les démêler ?

On tentera d'opérer la séparation ou la désintrication des positions, des courants, des imagos et des émois qui se sont amalgamés au point de constituer des conglomerats psychiques indistincts ; la chance que nous avons dans ce livre de connaître déjà ces formations nous évite de les décrire à nouveau. Il va de soi que si l'on parvient à réintroduire une perspective entre la séduction narcissique et la séduction sexuelle, entre l'autre et soi, ou même entre l'écart et la rupture, c'est autant de carburant qui sera soustrait aux propulsions incestuelles. Assurément, ça n'est pas facile : comme s'il fallait décomposer un corps physico-chimique entre ses constituants. Il se peut cependant que l'on amorce cette opération en privilégiant un des aspects afin de le détacher ; ou plus simplement

encore en désignant les composants par leurs qualités respectives, dans l'espoir de les distinguer : le moindre « coin » que l'on réussit à enfoncer dans ce bloc se met à le disjoindre.

N'en doutons pas : les intéressés résistent farouchement à ce travail de disjonction ; elle les déchire. Leur peau commune se fend ; quelque chose comme l'écartèlement, la dilacération, menace un couple qui se croyait soudé à jamais. Il va de soi que ce fantasme quasi corporel, nous l'observerons, nous le ménagerons, mais nous l'interpréterons.

Si ce travail réussit, alors les ligatures (interindividuelles aussi bien qu'intrapsychiques) se détendent en permettant l'établissement de nouveaux liens. Si un père et sa fille ou si une mère et son fils parviennent à se sentir de la famille sans pour autant se prendre pour un couple où chacun pour l'autre occupe tous les rôles possibles, alors deux séductions se disjoignent, une perspective renaît, et des liens libidinaux revivent.

N'est-il pas curieux d'observer ici que si nous opérons une disjonction qui pourrait passer pour quelque sorte de clivage, c'est afin de rétablir des liens et des liaisons auxquels s'opposent radicalement les clivages.

3. Des alentours et des plaisirs à réinvestir

Ce que perd le patient ou la famille qui renonce aux ligatures incestuelles, nous le savons déjà : l'illusion de toute-puissance, l'illusion de toute-jouissance, et l'éternité. À la place, le deuil, la castration...

Mais l'incestualité fait le vide autour d'elle. Des territoires entiers d'investissements sont désaffectés : d'où une déperdition désastreuse. Les amours sont condamnées. Le narcissisme élémentaire est disqualifié : on le dirait évidé.

Or je crois thérapeutiquement très important de travailler *autour du noyau*. De requalifier le sujet. De *réinvestir les territoires inoccupés*. De les ré-ensemencer. Tout ce qui se gagne dans ces alentours sera gagné sur le noyau mort. Tout plaisir réinvesti fera pièce à l'incestuel : plaisirs libidinaux et plaisirs du moi sont anti-incestuels.

Tout ce que l'incestualité délaisse dans la vie psychique, ce qu'elle déserte et ce qu'elle évince, nous le connaissons déjà, pour en avoir fait l'inventaire raisonné. Le territoire des rêves et des fantasmes, des découvertes quotidiennes et des créations rares, la foule des souvenirs d'enfance, des petits plaisirs et des péchés mignons : ce pain quotidien de la vie psychique, ce jardin de la psyché que l'incestuel déserte dans sa course à l'absolu en est un antidote modeste et peu remplaçable. Nous en ferons cas. Nous en ferons état. Nous en ferons l'éloge. Nous en donnerons l'exemple. On aurait tort de négliger cette horticulture, alors

même que cette famille, ce couple, cet individu sont fascinés par leur funeste culte incestuel.

UN FIL DES ORIGINES, UN FILET DE TENDRESSE, LA RECETTE D'UN PLAISIR ET LA CARESSE D'UN MOT : AUTANT DE TRÉSORS GAGNÉS EN FAVEUR DE LA VIE.

Mais nous aurons plus à dire, à la fin de ce chapitre, sur la restauration libidinale et narcissique des sujets qui ont été soumis à quelque sorte de dévastation incestuelle.

AVEC LES SECRETS

De notre périple aux côtés des secrets d'incestualité nous avons retenu qu'ils constituent un *registre* de la vie psychique ; coupent le fil des *origines* ; barrent l'accès à la pensée des *ascendants* ; ont valeur et fonction de *fétiches* et sont couverts par une *interdiction de savoir* qui est édictée et propagée par un cruel « surantimoi ».

Que faire avec ces secrets ? Faudrait-il tenter de les purger tels des souvenirs traumatiques ? De les extraire telles des tumeurs obstructives ? Vaines tentations que celles-là, ne serait-ce que parce que tout secret que l'on épluche est aussitôt remplacé par un autre, avec plus de prestesse encore que l'hystérie de jadis assurait la relève des symptômes de conversion levés par l'hypnose, si bien que le feu que l'on croyait avoir éteint se rallumait ailleurs. Au demeurant, nous l'avons vu : les secrets ravageurs sont comme les loups, ils voyagent en bandes. Ils s'assemblent et constituent un registre. C'est un registre encombrant, mais rassurant : leurs détenteurs n'y trouvent rien de moins qu'une *assurance-survie*. L'illusion de pérennité qu'elle leur assure, ils ne sont pas prêts à l'abandonner — pas plus que les anorexiques, ces autres cultivateurs ou cultivatrices de fétiches, ne sont prêts à renoncer à leur illusion de suprématie sur les exigences biologiques de leur corps. Pas plus qu'on ne peut forcer ces anorexiques à renoncer à leur (quasi délirante) illusion, on ne peut contraindre les gens et les familles qui s'estiment détenteurs du secret de la survie, de s'en dessaisir. On ne réussit jamais à combattre une contrainte par une contrainte opposée.

De là vient la règle bien connue de ne pas s'attaquer directement aux secrets lorsqu'ils sont aussi jalousement gardés — une règle qui ne doit cependant pas nous réduire à l'impuissance. Nous disposons en effet de deux ressources importantes, qui sont *interprétatives*. (Si l'on se

demandait ce que le travail avec l'incestuel nous laisse interpréter, voici venu le moment de le découvrir.)

Interpréter la mise au secret

Est à interpréter comme telle *l'illusion de pérennité*, cette illusion grandiose et réparatrice dont la grandeur même vise à estomper la tache que porte en elle la matière à secret : la honte jamais bue, le deuil jamais fait, la déchirure ouverte par la rupture du fil des origines. Ce sont des terres blessées qui s'ouvrent à nous.

Il est passionnant d'observer que si le sujet ou la famille supporte d'aborder avec nous ces domaines sensibles, d'entrouvrir le coffre aux secrets, et de baisser la garde de l'illusion omnipotente, c'est un monde qui se découvre, moins grandiose, mais *plus vivant*.

Autre matière à interprétation : *l'interdiction de savoir et de dire*. Si nous n'avons certes pas à obliger les gens à savoir et à dire, en revanche nous avons à leur montrer qu'ils en ont peur parce que *c'est défendu*. Par qui défendu ? Voilà qui souvent remonte fort loin et se perd dans la nuit des âges : l'interdit est transmis comme un bien de famille. Et pourquoi cette défense ? À peine si cela se devine, mais c'est toujours à partir d'un amalgame narcissique.

Recoudre

Tels sont donc les obstacles, et telles les résistances qui s'opposent à la mise à jour des secrets les plus lourds. Une fois travaillées ces forces destructives, deux tâches incombent au patient comme à la famille.

- *Panser les blessures* attachées au secret lui-même et faites de honte et de deuil.
- *Reconstituer la trame des origines* ; renouer le fil des antécédents ; et qu'importe après tout que ce fil soit historiquement juste ou biaisé. Qui donc, en effet, pourrait sans quelque folie se targuer d'être au clair avec l'histoire de sa vie et de sa famille ? Cette histoire est toujours faite d'un mélange de vérité et de légende, et ce qui importe le plus est que ce fil ne soit pas un fil coupé.

Ce qui compte le plus, quant au secret, c'est moins son contenu que sa nécessité psychique. Lorsque celle-ci est pressante, elle exerce une contrainte telle que la trame des secrets devient impénétrable ; il se peut que nous ayons alors à reconstituer des parcelles véridiques à partir de l'amalgame de vérités et de mensonges dont est faite la matière à secret :

on sait — mais le sait-on suffisamment ? — que la mise au secret n'est pas en soi un gage de véracité.

Quelle patience ne faut-il pas déployer pour interpréter et pour lever l'interdit du savoir ! Quelle prudence et quelle ténacité pour démêler la vérité du mensonge ! Heureusement, c'est d'abord notre *attitude profonde* qui se modifie. À partir du moment où nous autres thérapeutes connaissons les résistances auxquelles nous avons affaire (cette illusion de pérennité qui ne demande qu'à nous échapper, et cette interdiction de savoir qui n'est jamais sans nous atteindre de son ombre), notre attitude profonde s'éclaire et se renforce.

Premier mérite, et qui n'est pas mince, nous ne sommes pas encore puissants, mais déjà nous cessons de nous sentir impuissants. Ce n'est pas tout : quiconque a quelque connaissance des relations interpsychiques inconscientes ou préconscientes sait bien quelles incidences peut recéler un changement de cette nature, non seulement sur notre propre disponibilité, mais aussi *sur celle de nos patients*.

Passage

Terminons ce passage par une mélodie plaisante. Ce qui est magnifique, pour peu qu'on y parvienne, c'est de passer du plan des secrets antilibidinaux fermés et obstruteurs, tels que l'on vient d'en soupeser, à des secrets ouverts. *Le mieux qui puisse arriver à des secrets d'inceste n'est-il pas de passer du côté des secrets libidinaux ?*

Vive le patient qui renonce à nous cacher, ainsi qu'à lui-même, des vérités et des mensonges parce qu'il y est contraint et qui parvient à nous cacher des secrets *parce que ça lui plaît...*

AVEC LES INCESTÉS

Ils ont été soumis à une emprise alors qu'ils croyaient être aimés. Ils ont servi alors qu'ils croyaient aimer. Ils ont plané sur l'illusion d'être choisis entre tous — et ce choix existait, mais eux-mêmes ont perdu la capacité de choisir. L'emprise était incestuelle et elle était narcissiquement disqualifiante. Envoûtés, dominés, parfois complices, souvent captifs et quelquefois rebelles, ils ont été soumis au choix impossible : « Crois en moi ou crois en ton moi. »

Ils ont eu l'angoisse et la dépressivité, ils ont eu le jugement qui flotte ou qui dérape et l'inhibition qui s'étend ; ils ont eu la méfiance et la

susceptibilité ; ils ont eu des déboires professionnels et des maladroites amoureuses.

Que ce soit en cure individuelle, en psychothérapie collective, en psychodrame ou en thérapie familiale, il nous appartient de les aider à se reconstruire et à se découvrir.

Se reconstruire. Narcissiquement se régénérer. Il nous faut savoir ne rien attendre pour notre compte, mais au contraire mettre en valeur ce qui émane du sujet lui-même, et si ordinaire que cela puisse paraître ; à lui qui toujours se croyait condamné à l'extraordinaire et à l'exploit, nous offrons de se trouver accueilli et accepté lorsqu'il reste à son niveau, sur son propre territoire : nous irons à l'encontre des abus narcissiques dont il a pâti, loin des séductions qui l'ont envahi. Bref nous lui prêterons une *enveloppe qualifiante*.

Impossible de dire que l'autre volet de ce travail de cure succède au précédent, tant ils sont naturellement associés. C'est dans le transfert qu'apparaissent et que se travaillent les contraintes subies, les choix impossibles, les secrets imposés et les leurres, les menaces de perdition, les discrédits encourus ; et la haine, la culpabilité et la profonde *disgrâce*.

Ce qui importe n'est pas seulement que toutes ces peurs soient interprétées ; c'est aussi et peut-être surtout que soit reconnue *l'authenticité* du vécu du sujet. Alors, mais alors seulement pourra-t-il *renaître à lui-même*.

ÉPILOGUE

Histoires d'inceste

***L**ES HISTOIRES d'inceste ne manquent pas dans l'histoire du monde. Celles que j'ai choisi de raconter en guise d'épilogue viennent de tous les horizons et de tous les temps : l'Italie, la Grèce, la Renaissance, l'Empire et l'Antiquité. Il en est même une qui vient de la mythologie. Ce n'est pas la plus simple. Et c'est avec elle que se terminera ce périple.*

Oserai-je dire que ces récits forment les escales d'un voyage de plaisance, en guise de cadeau de séparation ? Toutes ces histoires sont instructives. Toutes sont pittoresques. Et toutes sont horribles.

Cenci, père et fille

C'est dans ses *Chroniques italiennes* que Stendhal relate la très édifiante histoire de François Cenci. C'était un homme riche et puissant, solitaire et vivant barricadé dans son immense château fortifié : une forteresse inexpugnable.

Cet homme extrêmement autoritaire, un tyran domestique, avait plusieurs filles. Elles étaient jolies. Surtout, parfaitement sages : de petites saintes. Ne voulant point qu'elles s'émancipassent, le père les enfermait. (Songez seulement à Danaë enfermée par son père jaloux. Ne fallut-il pas un père suprême — Zeus — pour la délivrer de sa tour de chasteté ?) L'aînée cependant parvint à s'échapper : elle écrivit une supplique au pape et réussit à la lui faire passer ; le pape la fit libérer.

Restait Béatrice, la cadette : une fille rieuse, mignonne comme tout, aimable, aimée de tous. N'ayant plus qu'elle, puisque l'aînée s'était sauvée grâce au pape, le père la voulait toute à lui. Il l'enferme à double tour. La met au secret. Pour finir il prend sexuellement possession d'elle.

L'histoire ne dit pas si cet homme désirait sensuellement sa fille. On peut en douter : il n'y a point chez lui de tendresse. Apre, solitaire et méfiant, il n'avait garde que de tenir les portes closes et de conserver les clés ; à lui donc, et à lui seul, la clé du sexe de sa fille.

Il n'est guère d'histoire où l'inceste apparaisse aussi nettement comme un recours, un ultime procédé de possession narcissique. On y voit aussi l'alliance de l'incestuel avec la culture du secret, l'édification de murailles, la solitude sociale, et la paranoïa.

Agrippine, mère et fils

On a beaucoup parlé de Néron. Parlons plutôt d'Agrippine.

On a beaucoup parlé de crimes. Parlons d'inceste.

Personnages plutôt diaboliques et couple plutôt légendaire : Agrippine et Néron. N'ayant pas oublié un seul instant qu'elle descendait d'Auguste, l'empereur que Rome avait divinisé, elle-même s'égalant aux dieux, à qui rien, et surtout pas l'inceste n'est interdit, Agrippine n'eut de cesse qu'elle ne défînt le pouvoir impérial par mâle interposé.

Belle, fort désirable, très séduisante et plus encore séductrice, elle se servit beaucoup de son sexe, sans jamais, semble-t-il, y trouver aucun plaisir, mais avec un art consommé de l'opportunité. On ne connaît pas d'homme qui lui ait résisté. (Sénèque, peut-être ?)

Elle eut des amants et des maris : cela seul lui importait, qu'ils pussent la servir dans sa course au pouvoir. Pour elle, ils étaient tout bénéfice ;

pour eux, tout maléfice. Si l'on en croit le connaisseur éclairé qu'est Pierre Grimal (*cf. ses Mémoires d'Agrippine*), Agrippine n'estima aucun de ses hommes, pas même celui qui lui fit avoir le fils qu'elle désirait par-dessus tout. Pleine comme elle l'était de ses propres ascendances divines, elle était également pleine de hauteur envers ses époux successifs.

Néron fut adulé par sa mère, qui voyait en lui à la fois le produit idéal de sa propre chair et la passerelle souveraine vers le pouvoir impérial. Cependant elle ne l'élèvera pas elle-même et ne se chargera de lui qu'à partir de sa puberté. Ne soyons pas trop pressés de vilipender ce couple : Néron fut un jeune homme plein de charme avant de devenir un horrible tyran, et Agrippine le dota d'un précepteur très éclairé : Sénèque en personne, qui devait plus tard connaître un sort funeste, dans des conditions sur lesquelles je me promets de revenir.

Passons sur la perversité de Néron : non point qu'elle ne fût pas importante, mais on la connaît — elle a fait fureur. Deux de ses traits en sont remarquables : le goût du crime, et la mégalomanie ; celui-là, redoutable ; celle-ci, histrionique. C'est comme artiste que Néron entendait être adulé. Il chantait. Il y a quelque chose de sinistrement dérisoire dans cette ambition de vedette de music-hall chez un empereur qui était à l'époque le maître du monde. Mais pourquoi s'étonner ? Si Néron n'était empereur qu'au compte de sa mère, quelle raison lui restait-elle d'exercer son métier d'empereur ? Tout juste lui restait-il à se produire comme histrion.

Car on ne comprend rien à l'histoire d'Agrippine et de Néron si l'on oublie un seul instant qu'il s'agit là d'un couple incestuel.

Incestuel, il s'en fallut de peu que ce couple ne devînt incestueux. Voici comment. Le moment était venu où Néron s'écarterait de l'emprise d'Agrippine. Désespoir de celle-ci. Il ne lui reste qu'un recours : l'offrande incestueuse. Écoutons Tacite (*Annales*, XIV) : « Dans son ardeur à maintenir sa puissance, Agrippine en vint à ce point qu'au milieu de la journée, à l'heure où Néron se sentait échauffé par le vin et la chère, elle s'offrit plusieurs fois au jeune homme en état d'ivresse, soigneusement parée et prête à l'inceste — déjà des baisers lascifs et des caresses, préludes au crime, attiraient l'attention de leur entourage — lorsque Sénèque, cherchant contre les séductions d'une femme le secours d'une autre femme, dépêcha à Néron l'affranchie Acté. »

Mais on n'en a pas fini de mourir dans cette histoire où, comme de juste, la mort violente arrive à grands pas sur les talons de l'inceste.

Néron (il devait plus tard être mis à mort), Néron fit exécuter sa mère. Elle s'était réfugiée dans une de ses villas non loin de Naples. Elle y

attendait sa mort. Cette fin, elle s'y attendait depuis qu'elle avait compris qu'avec son fils elle avait perdu la partie.

Sénèque, on s'en souvient, avait été témoin de la tentative d'inceste tout juste avortée entre la mère et son fils. Précepteur, conseiller, puis modérateur (thérapeute en quelque sorte), il avait finalement échoué. Il fut congédié. Mais ce n'est pas tout. Il avait commis une faute pire, irréparable : il avait vu et « dénoncé » l'inceste de Néron avec sa mère. Cette faute, il devait la payer de sa vie : il fut fermement invité à se suicider.

Nous devons être reconnaissants à Agrippine et à Néron. Leur histoire presque incestueuse et très incestuelle est demeurée fameuse. Mais nous connaissons nombre de cas non moins exemplaires.

Périandre, fils et mère

À peine, en prologue, avons-nous évoqué les véridiques aventures de Périandre. Nous y revenons. Car il n'est rien comme son histoire qui montre combien l'inceste, lorsqu'il n'est pas matière à fantasmes, devient matière à explosions.

Périandre était roi de Corinthe. Il y était né. Il avait une de ces histoires familiales compliquées comme nous avons accoutumé d'en connaître.

Contrairement à son père, un furieux tyran, Périandre fut un très bon roi. On le rangeait parmi les sept sages de la Grèce antique. Or cet homme, juste, bon mari, bon fils, bon père, ayant succédé (sans l'avoir assassiné) à son père, devait finalement devenir un abominable tyran, un pervers fou. Voici dans quelles circonstances.

Enfant, il avait été adoré par sa mère. Elle le voulait tout à elle. Cependant il grandit. Périandre devenu adulte, sa mère, qui ne voulait le perdre à aucun prix, le désira pour amant.

Elle usa d'un stratagème. Une de ses amies, dit-elle à son fils, brûlait d'amour pour lui. Elle finit par le convaincre de la recevoir. Mais, poursuivit-elle, cette amie, tant elle avait de pudeur, ne voulait absolument pas être vue ni entendue. Il fut donc convenu qu'elle viendrait de nuit, incognito, dans le silence et tous flambeaux éteints. Ainsi fut fait. La nuit fut un enchantement. Il y en eut beaucoup d'autres. À sa mère du jour, Périandre confiait les jouissances extrêmes que lui donnait la femme de la nuit. À la fin, cependant, il n'y put plus tenir. Il voulait savoir qui était une aussi merveilleuse maîtresse. Elle arrive. Il allume. Ciel ! Sa mère ! Il va pour l'abattre. Elle s'empare aussitôt du poignard. Elle se tue : c'est ainsi que, jusqu'à sa fin, la mère de Périandre devait conserver l'initiative...

Périandre, lui, allait continuer de vivre et de régner. Cependant il ne sera jamais plus le même. Il deviendra un tyran absolu, un pervers accompli.

Inutile de réciter tous ses forfaits. Il s'y trouve des vilénies que les historiens de l'époque, pourtant peu bégueules, n'osent toucher qu'avec des pincettes. Lui, si juste et modeste envers ses sujets, se met à les massacrer. Lui, qui aimait ses fils, en exile un dans une île, où il sera tué. Lui, qui aimait sa femme, l'assassine.

Passons sur les horribles scènes qui suivent encore la fin rocambolesque de Périandre, dans une mise en scène (à la Néron) dont le véritable but était de dénier sa propre mort...

Il est une question qu'on ne saurait laisser en suspens. Question toute simple : l'inceste rapproche-t-il Périandre l'incestueux de l'incestueux Œdipe ? Il les oppose. Œdipe a séduit sa mère ; Périandre a été séduit par la sienne. Œdipe « ignore » sa naissance : c'est dire qu'il refoule cette vérité-là, vérité qu'au demeurant il n'est pas le seul à refouler, car ses parents ont commencé, et le refoulement court d'une génération à l'autre. Mais Périandre, lui, ne refoule rien : tout simplement il dénie ; ce que sa mère-maîtresse lui dissimule, d'ailleurs à peine, il ne veut pas le savoir. Œdipe, lui, a voulu à tout prix connaître son crime et il l'expie ; il se crève les yeux et il s'exile ; mais il sait ; et il paie le prix de sa connaissance et de sa culpabilité.

Rien de tel chez Périandre. Ses sujets paieront à sa place.

La nuit la plus longue

Il y a un mystère dans l'histoire que voici : je le respecterai aussi longtemps que je pourrai.

C'est l'histoire d'une femme mariée dont le mari partait souvent en voyage. Elle se languissait de lui ; elle se languissait aussi de son père, un homme particulièrement prestigieux, grand seigneur et grand voyageur, qu'elle avait très peu connu et beaucoup idéalisé. Il paraît d'ailleurs que cet homme séduisant, séducteur, apparaissait souvent dans les rêves érotiques des pucelles du coin : fantasmes, rêves et rêveries.

Mais revenons à la dame. Car avec elle ce sera tout autre chose.

Au début de son mariage, alors que son mari était sur le chemin du retour, il arriva à cette femme un épisode singulier. C'était par une longue nuit d'hiver. L'épouse se prend à coucher avec un voyageur, un homme ardent, dont elle dira plus tard avec une égale conviction que c'était son mari, et que c'était son père. Était-ce l'un et l'autre ? Ou bien n'était-ce ni l'un ni l'autre ? Mystère. Ce n'était pourtant pas un rêve, ni même

un rêve éveillé. Au demeurant, elle ne tarderait pas à faire la différence car, sur les entrefaites, la même nuit, le mari, le vrai, rentre de voyage et couche avec elle. Et là, dit-elle, aucun doute : c'est bien lui.

Interrompons un instant la relation de cette histoire clinique pour insérer deux remarques personnelles. Ce que cette femme a vécu, est-ce un fantasme ou un inceste ? L'histoire ne le dit pas. Or ce n'est justement ni l'un ni l'autre : inceste il n'y a pas légalement, mais inceste il y a dans le vécu. Tel est bien le fantasme-non-fantasme. Ma seconde remarque, elle, sera pour signaler que si ma thèse est exacte, alors la suite de cette histoire clinique devrait faire du bruit.

Elle en fait, mais pas tout de suite. Une grossesse s'ensuit. On ne parle de rien jusqu'à son terme. Naissent, d'un accouchement difficile, deux jumeaux, dizygotes. La mère, alors, de repenser au passé. D'un coup lui tombe dans la tête (oui, *dans* la tête) la conviction que l'un des bébés, que nous appellerons H., ne peut qu'être l'enfant de son propre père à elle, l'autre étant de son mari. Il pousse vite, ce bébé ; il se montre vigoureux : tout le portrait de son père. À la différence, il faut le dire, du cas que j'évoquais, cette conviction n'était pas secrète ; l'entourage ne la démentit jamais, l'enfant non plus. Mais le père (ou grand-père) ne se manifesta jamais non plus.

L'existence que H. va mener sous de tels auspices sera faite d'une peu croyable accumulation d'épreuves, d'avaries et de malheurs. Parlons d'abord de ses troubles : il en présente dès l'aube de son enfance. Ce sont des terreurs nocturnes répétées, assorties d'une certaine discordance. C'est ainsi qu'une nuit il se réveille en hurlant, puis se tait aussitôt et, à ses parents accourus, raconte tranquillement qu'une bête énorme, une sorte de serpent, est venue pour l'étouffer mais qu'il l'a étranglée. Cet incident ne fait que confirmer la mère dans la conviction qu'un enfant aussi hardi ne peut-être que l'enfant de son très prestigieux père à elle.

Une brève incidente nous permet ici de remarquer que le rêve-délire de l'enfant, cet enfant issu comme par engrènement de l'incestueux fantasme-non-fantasme de la mère, ne peut en retour et en miroir qu'être adopté (narcissiquement) par celle-ci dans une conviction co-délirante. Au demeurant on se demandera si les délires aussi facilement adoptés par une famille entière et transmis à la descendance ne sont pas des délires induits par elle, par voie d'engrènement : tant il est vrai qu'*on ne reconnaît jamais que ce qu'on a engendré*.

La touche de discordance, l'amalgame de mégalomanie et d'angoisse quasi délirante qui caractérisent cet épisode initial vont se retrouver plus tard dans quantité d'épisodes similaires, où H. se sentira pleinement et immédiatement en butte à des attaques de créatures monstrueuses, qu'il

décrit en détail et dont, selon ses dires, il triomphe toujours. Et toujours personne pour le démentir...

Il y a plus grave : l'observation fait encore état d'accès répétés, peut-être mélancoliques, dans l'un desquels H. en vient à tuer femme et enfants avant que de tenter de se tuer lui-même. On le retient juste à temps. Au demeurant il est décrit tantôt comme impulsif et tantôt repentant ; humble mais grandiose ; boulimique, alcoolique et modeste ; et — suprême contradiction — se prenant pour un superman, tout en menant une existence de valet soumis à des maîtres fort peu recommandables. Comme on le sait, cet amalgame de grandeur et de servilité n'est pas rare chez les psychotiques. On pourrait évidemment penser qu'avec un père (grand-père ?) comme le sien, il aurait pu disposer d'une belle situation. Pas du tout. Pour des raisons dont la moins obscure est un masochisme grandiose, il va faire le valet de ferme, le garçon d'écurie, le portefaix, le chasseur de bêtes immondes. Et toujours à trimer. Et c'est ainsi que les gens, se rencontrant dans les campagnes, après avoir parlé du temps qu'il fait et des récoltes qui ne se font pas, se demandaient quelquefois des nouvelles de H. : « Bah ! disait-on, toujours à ses travaux ! »

Que d'espace faudrait-il encore pour parfaire et compléter l'observation de cette histoire exemplaire ! On ne saurait cependant manquer de relater les malheurs de H. avec les femmes. On commencera par la femme de son père (père ou grand-père, qui sait ?) qui le détestait car — Dieu sait pourquoi — elle en était affreusement jalouse. On continuera par ses épouses, car H. en eut plusieurs (et cela, sans compter ses innombrables conquêtes, réelles ou prétendues : ne dit-on pas qu'un jour, après boire, il s'était vanté d'avoir possédé 50 femmes à la file et, disait-il, toutes filles d'un notable des environs ; mais l'exagération ici est tellement grossière qu'on balance à y voir une simple hâblerie ou de la mégalomanie caractérisée).

Toujours est-il, pour ses épouses, que H. tua la première dans un accès de fureur, et que la seconde, par suite de jalousie peut-être, provoqua sa mort sans l'avoir expressément voulu.

Faut-il donc relater la fin dramatique de H. au milieu des flammes allumées à sa demande, étreint, emmaillotté comme il était dans une angoisse qui le brûlait tout entier ?

Pouvons-nous alors penser qu'au cours d'une existence toute semée de mortelles embûches, de sacrifices fous et de travaux acharnés, bourrée d'angoisses et de fureurs, H., lui qui toujours se cherche et se hausse et jamais ne se trouve, sans non plus se trouver vraiment de père, H. aura porté jusqu'aux nues du délire la charge d'un destin lié à ses

origines, dans l'incestueux fantasme-non-fantasme de sa mère. Car c'est bien la puissance du fantasme-non-fantasme maternel et l'étendue de sa dérivation délirante à la génération suivante qui s'exposent au long de cette histoire.

Au demeurant, si ce cas exceptionnel, où l'on peut voir l'illustration de nos observations sur l'inceste, sur le fantasme-non-fantasme, sur l'engrènement et sur ses avatars délirants, et enfin sur le funeste destin promis aux fils incestés, si l'on souhaite en savoir plus long au sujet de ce cas, rien de plus facile : on en trouvera partout la relation. Il suffit de connaître, pour peu qu'on ne les ait pas déjà devinés et reconnus, les noms des membres de cette remarquable famille héroïque : Alcmène pour la mère, Amphytrion pour le mari, Zeus pour le père, et Héraclès pour le héros de l'histoire : tout le monde dit qu'il était fils de Zeus, tout le monde sait qu'il était fort, et qu'il était fou.

Nous devons porter au crédit des Anciens d'avoir fait d'un tel personnage une figure aussi fabuleuse.

FINAL

« *E*^{H BIEN}, me fit ce vieil ami plein de bonhomie que vous avez déjà rencontré dans ce livre en train de lire par-dessus mon épaule, eh bien nous voici parvenus au terme du voyage. Le dernier des héros antiques vient de s'éloigner. Quant à toi, je te vois jeter tes brouillons. Rouler tes parchemins. Je t'ai même vu boucler ta liste d'auteurs. Assez vite faite, au demeurant, ta liste, car, des auteurs, à ce qu'il me semble, tu n'en as guère cité d'autres que toi-même... Freud, peut-être... »

J'allais me récrier. Mais il n'avait rien perdu de son alacrité. Avec un sourire, et sans me laisser dire un mot (après tout, je venais quant à moi d'en écrire beaucoup), il enchaîna : « *Je te félicite*, fit-il. *Tu n'auras pas été trop prolix. Certes, tu n'as pas résisté à la tentation de quelques nouveaux néologismes, mais tu en auras commis sensiblement moins que d'autres fois : bravo !* ».

« *Oui, je te félicite.* (Je le connaissais : tant de louanges me laissaient perplexe et pouvaient me faire présager le pire.) *Tu as joliment parlé de l'œdipe et de ses territoires : on les connaissait ; de l'antœdipe et de ses ouvertures : on les connaissait aussi ; de la séduction narcissique et de ses sources : on les connaissait encore* ».

J'aurais voulu m'expliquer. Il ne m'en laissa pas le loisir. C'est lui qui m'expliquait : « *Tu viens de tresser un éloge et c'est pour cela que je te loue. Tu as contemplé des déserts. Approché des enfers. Tu n'y as pas cédé. Au lieu du ravage, tu as fait l'éloge du vivant : du rêve et du fantasme ; du moi et de ses perspectives ; du tact et des tabous ; de la tendresse et de la caresse ; de Sienne et de Corinthe ; de Stendhal et de Sénèque ; du plaisir et de la sensualité ; des secrets d'enfance et des secrets d'alcôve ; de la vertu des origines et des vertus de la vie psychique.* »

J'aurais bien aimé placer quelques mots sur le sujet de mon livre. J'avais quand même un peu trimé pour l'écrire. Et beaucoup ramé, avant que de tomber par chance et par surprise sur quelques îlots de bonheur psychique. « *Bien sûr, fit-il avec un brin de désinvolture, ton sujet : l'inceste, l'incestualité... Assez sévère sujet d'étude, en vérité, que celui-là. Mais très louable prétexte, tu peux m'en croire, pour faire ressortir par contraste les qualités de la psyché. De quels ravages es-tu parti ! À quels éloges arrivons-nous !* ».

Je ne déteste pas le paradoxe. Mais celui-ci me semblait un peu fort.

« *Allons, fit mon vieil ami en me prenant par le bras, laisse donc ton livre. Laisse-le vivre sa vie. Allons goûter, à la santé de Psyché, de ce petit vin que je viens de découvrir : un bain de parfums dont tu me diras des nouvelles et, crois-moi, pas incestuel du tout...* ».

Printemps 1994, automne 1995,
Paris et Besançon,
Bellagio et Sainte-Anne-la-Palud.

GUIDE BIBLIOGRAPHIQUE

COMME il n'est pas possible aujourd'hui de présenter une bibliographie étendue sur une question qui est encore en plein développement, j'invite le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici à m'accompagner dans une légère promenade parmi les travaux rencontrés en cours de route.

De FREUD, il faut surtout relire les *Trois essais*, les *Deux principes du fonctionnement mental*, l'*Introduction au narcissisme*, *Totem et tabou*, *La Négation*, *Névrose et psychose* et les articles sur le clivage et le fétichisme. Mais je ferai confiance au lecteur pour connaître ou pour trouver ces références fondamentales.

NICOLAS ABRAHAM et Maria TOROK ont publié *L'Écorce et le noyau* en 1978 à Paris chez Aubier.

Le Moi-peau de Didier ANZIEU, toujours actuel, est de 1985, chez Dunod à Paris.

G. ASSAL avait écrit sur « L'inceste chez les psychotiques », en 1964 dans *L'Évolution psychiatrique* (t. 49, n° 1, p. 75-82).

« Le droit au secret : une condition pour penser », de Piera AULAGNIER, se trouve dans *L'Apprenti-historien et le maître-sorcier*, paru en 1984 aux PUF à Paris.

De Gérard BAYLE, l'un des premiers travaux sur le clivage (« Des espaces et des temps pour l'objet : clivage structurel et clivage fonctionnel ») a paru dans la *Revue française de psychanalyse*, en 1989 (t. 53, n° 4, p. 1055-1065). Mais nous attendons avec impatience son prochain rapport sur cette question.

De Jean BERGERET, *La Dépression et les états-limites*, a paru à Paris chez Payot.

L'article de M. BOURGEOIS (« Quelques données récentes sur l'inceste ») a paru dans *L'Évolution psychiatrique*, en 1978, t. 64, n° 4.

Jean-Pierre CAILLOT a travaillé et travaille beaucoup sur l'antœdipe et l'incestuel. Son dernier article, « Le sacrifice et l'envie », est dans *Gruppo*, n° 10, de 1994 (p. 41-57).

Quant à André CAREL, il a écrit sur « L'intime, le privé et le public » dans *Gruppo*, n° 8, en 1992 (p. 39-44).

L'ouvrage de Didier CHARTIER auquel je me réfère à propos des iconoclastes a paru en 1989 à Paris par les soins de « Synapse » sous le joli titre : *Les Créateurs d'invisible*.

La Maladie d'idéalité de Janine CHASSEGUET-SMIRGEL a paru chez Payot à Paris.

« L'incestuel et le gémellaire dans une thérapie psychanalytique de couple » de Bernard et Jeanne DEFONTAINE est dans *Gruppo*, n° 10, p. 58-80.

Quant à *L'Enfant de Ça*, de Jean-Luc DONNET et André GREEN, il est sorti à Paris, en 1973, aux Éditions de Minuit.

La Psychologie du moi et les psychoses, ouvrage capital de Paul FEDERN, a paru en allemand en 1939, à Londres en 1953 et à Paris, aux PUF, en 1979.

Fugitives of Incest est un ouvrage de R.C. GANZARAIN et B.J. BUCHELE paru aux International Universities Press, aux États-Unis, en 1988.

Geneviève HAAG a écrit pour *Gruppo*, n° 10 en 1994 : « Thérapie familiale psychanalytique autour d'un enfant autiste » (p. 97-102).

« Pacte dénégatif et alliances inconscientes » est de René KAËS ; cet important travail a paru en 1992 dans *Gruppo*, n° 8, p. 117-132.

C'est dans la *Revue française de psychanalyse*, en 1978, t. 42, n° 2, qu'avait paru « La relation fétichique à l'objet » d'Evelyne KESTEMBERG, qui m'a beaucoup stimulé.

« L'anti-narcissisme », de Francis PASCHE est dans son livre fondamental, *À partir de Freud*, publié en 1964 à Paris par Payot.

Claude PIGOTT a rédigé en 1994 « Quand l'incestuel conduit au meurtre », travail dont je me suis inspiré, à paraître dans *Groupal 1*.

Quant à Harold SEARLES, on sait que son livre *L'Effort pour rendre l'autre fou*, traduction partielle de l'ouvrage d'origine, a été publié par Gallimard en 1988.

Leonard SHENGOLD (qui nous a confié l'histoire de Marpessa) est l'auteur de « Child Abuse and Deprivation : Soul Murder », publié dans *Journal of American Psychoanalytic Association*, t. 27, n° 3, p. 533-559.

Simona TACCANI et Anna PANDOLFI ont écrit sur la violence pour *Groupal 1*.

Faut-il enfin rappeler que « La genèse de la machine à influencer » de Victor TAUSK (et de 1919) est dans ses *Œuvres complètes*, chez Payot à Paris en 1975.

Quant aux *Histoires de mon épilogue*, Pierre GRIMAL a écrit *Les Mémoires d'Agrippine*, publiées chez de Fallois à Paris en 1992.

Nous terminerons ce parcours par l'auteur de cet ouvrage.

« L'histoire de la maison du désert » avait été racontée à Lyon dans un de nos Congrès de thérapie familiale et a paru dans *Gruppo*, n° 8, en 1992.

Quant aux histoires de Périandre, de Ludovic et d'Héraclès, on les trouvait également relatées dans un numéro de *Gruppo*, le 7, consacré à l'inceste.

Le chapitre 2 du présent ouvrage constitue le développement que j'ai donné à l'entretien stimulant — en Congrès — publié dans *Gruppo 10* (p. 81-90) avec Jean-Pierre CAILLOT et Jean GUILLAUMIN : « Un concept : deux questions à Paul-Claude Racamier ».

Il me faut également citer mes propres sources.

Les premiers équivalents, le premier antœdipe et le premier incestuel sont apparus en 1978, dans *Les Schizophrènes*, publié en 1980 chez Payot, réédité en 1983 et 1993.

Pour la personnation, la maternalité psychotique et les frustrations narcissiques, il faudrait trouver *De psychanalyse en psychiatrie*, paru chez Payot en 1989.

Également chez Payot, mais en 1992 (puis 1995), *Le Génie des origines* renseigne en particulier sur la séduction narcissique, le deuil originnaire, l'objet-fétiche, le figurant prédestiné, l'organe hypocondriaque de la famille, l'objet-non-objet, le clivage et ses suites, le déni et ses degrés, la perversion narcissique, la capacité du moi et l'ambiguïté, toutes notions que l'on a pu rencontrer ici.

Antœdipe et ses destins est une promenade dans les sphères antœdippiennes, publiée par Apsygée en 1989. (Personne n'a mieux compris ce concept général que René ANGELERGUES : « Les fondements de la vie

psychique », dans *L'Évolution psychiatrique*, 1991, t. 56, n° 4.) Quant au *Cortège conceptuel*, également édité par Apsygée en 1993, il rassemble une population de notions et de termes auxquels je me suis attaché.

Nous rattraperons pour finir trois travaux référés dans ce livre et qui ont échappé à cette liste d'ouvrages personnels.

« L'œdipe dans les psychoses », cette introduction, présentée en congrès à Lausanne, a été publiée dans la *Revue française de psychanalyse*, en 1966, t. 31, n° 5-6.

« La paradoxalité » a été présentée (en couple avec l'ambiguïté) en 1985 dans le n° 1 de *Gruppo*.

Quant aux orgasmes du moi, ils ont été pour la première fois évoqués en 1987 dans un article, « De la dépossession du moi à la passion délirante », publié dans un des *Cahiers du Centre de psychothérapie et de psychanalyse*, édités à Paris dans le cadre de « Santé mentale dans le 13^e ».